9711 $20=

MÉMOIRES,

LETTRES ET PIÈCES AUTHENTIQUES

MÉMOIRES,

LETTRES ET PIÈCES AUTHENTIQUES.

Ayant rempli toutes les formalités voulues par la loi, je déclare que je poursuivrai les contrefacteurs et débitans de tout exemplaire qui ne seroit pas revétu de ma signature.

Le Normant

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

HF.B
B533
.Yc

MÉMOIRES,

LETTRES ET PIÈCES AUTHENTIQUES

TOUCHANT

LA VIE ET LA MORT

DE S. A. R. MONSEIGNEUR

CHARLES-FERDINAND-D'ARTOIS,

FILS DE FRANCE,

DUC DE BERRY;

PAR M. LE Vte DE CHATEAUBRIAND.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, No 8, PRÈS DU PONT DES ARTS.

MDCCCXX.

445080
12-4-46

MÉMOIRES.

AVERTISSEMENT.

Ces *Mémoires* ont été composés sur les documens originaux les plus précieux : on le verra suffisamment par les pièces citées ou rapportées en entier dans l'ouvrage. Plusieurs personnes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, ont bien voulu aussi nous envoyer des renseignemens, dont nous nous empressons de les remercier. Quant aux ouvrages imprimés, nous avons fait usage de l'excellent recueil connu sous le nom de *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé.* L'ouvrage de M. le marquis d'Ecquevilly, *Campagnes du corps sous les ordres de S. A. S. M^gr le prince de Condé*, nous a fourni une suite de dates et de

faits exacts. Nous avons de plus consulté le *Moniteur*, les journaux et divers écrits qui ont paru en France, en Angleterre et en Allemagne. Enfin nous avons lu avec attention tout ce que le zèle et le talent ont dernièrement publié sur la vie et la mort de M^gr^ le duc de Berry. Ces *Mémoires* serviront aux historiens qui voudront un jour écrire sur les affaires de notre temps; et dès à présent ils apprendront à ceux qui peuvent l'ignorer, ce que faisoient les Bourbons à une époque où la révolution cherchoit à justifier ses crimes par des calomnies, pour faire ensuite de ses calomnies le prétexte de ses crimes.

MÉMOIRES,

LETTRES ET PIÈCES AUTHENTIQUES

TOUCHANT LA VIE ET LA MORT

DE S. A. R. MONSEIGNEUR

CHARLES-FERDINAND D'ARTOIS,

FILS DE FRANCE,

DUC DE BERRY.

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRY HORS DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Education et émigration du Prince : sa vie militaire jusqu'à la retraite de l'armée de Condé en Pologne.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition.

Louis XIV emporta avec lui dans la tombe la splendeur de la monarchie. Le

Régent laissa perdre les mœurs : prince brave et voluptueux qui ne permettoit pas qu'on troublât ses plaisirs, et qui du moins savoit maintenir la paix à la longueur de son épée. Sous Louis XV, l'ordre naturel des choses se dérangea : la médiocrité passa dans les hommes d'Etat, la supériorité dans les hommes privés. Il n'y eut plus d'histoire de France au dehors : elle se renferma toute dans le cabinet des ministres, le salon des maîtresses, la société des gens de lettres. Les vanités, principes des crimes parmi nous, s'exaltèrent. La mollesse de la vie contrastoit avec l'âpreté des doctrines : la monarchie tournoit à la république, parce que la licence des mœurs amenoit l'indépendance des opinions. La France fut enfin jetée par la révolution dans un abîme où elle a vécu trente ans. Elle eût été dévorée dans cette fosse aux lions, si elle ne se fût

cachée derrière la vertu de quelques justes issus du sang des Rois.

Nous ne doutons point que nous n'ayions été rachetés par le mérite des enfans de Saint-Louis : quand le sang des Bourbons a cessé de couler pour notre gloire, il a coulé pour notre salut. Un nouvel holocauste vient d'être offert. Les générations présentes, accoutumées aux meurtres, se souviennent encore de l'assassinat de Henri IV; mais par delà le poignard de Ravaillac, elles ne connoissent plus rien. Veulent-elles néanmoins se faire une idée de la grandeur du dernier sacrifice? Veulent-elles apprendre tout ce qui a été immolé dans la personne de Mᵍʳ le duc de Berry? Il faut qu'elles connoissent la race de ce Prince.

CHAPITRE II.

Des Bourbons.

Saint-Louis eut six fils. L'aîné, Philippe-le-Hardi, lui succéda, et sa postérité occupa le trône jusqu'à la mort d'Henri III. Le dernier des fils de Saint-Louis, Robert, comte de Clermont, épousa Béatrix de Bourgogne, fille unique de Jean de Bourgogne et d'Agnès de Bourbon : celle-ci étoit l'héritière de la branche aînée des sires de Bourbon; ancienne lignée dite des Archambault, d'où sortit, par Guillaume de Dampierre, la seconde maison des comtes de Flandre.

Charles-le-Bel érigea en duché-pairie le comté de Bourbon pour Louis Ier, comte de Clermont, fils aîné de Robert. Charles obligea Louis à quitter le nom de Clermont

pour prendre celui de Bourbon, parce qu'il vouloit réunir à la couronne la terre de Clermont où il étoit né, laquelle terre avoit été donnée par Saint-Louis à son fils Robert. Philippe de Valois rendit le comté de Clermont aux descendans de Robert; mais le nom de Bourbon resta à cette branche royale. Dans les lettres d'érection du duché de Bourbon par Charles-le-Bel, on lit ces paroles prophétiques : « Le Roi a » érigé en duché-pairie le comté de Bour» bon, en considération des richesses, des » services et de la générosité des princes » de cette maison. Comme ils sont du sang » royal, il se tient honoré de leur éléva» tion, et il espère que ses successeurs » seront soutenus par la grandeur de ces » princes. »

Ainsi Dieu partageant les enfans de Robert-le-Fort, dans la personne de Saint-Louis, en deux familles, donna le sceptre

à l'une, et mit l'autre en réserve dans un rang moins élevé, pour y conserver ces vertus qui s'usent quelquefois sur le trône. Sujets avant d'être Rois, les Bourbons moururent pour les Français avant que les Français mourussent pour eux : Pierre de Bourbon fut tué à la journée de Poitiers, Louis de Bourbon à celle d'Azincourt, François de Bourbon à celle de Sainte-Brigide, Antoine de Bourbon au siége de Rouen. Les femmes de cette famille donnèrent de grands monarques à la France, en attendant le règne de la lignée masculine : Marguerite de Bourbon, duchesse de Savoie, fut l'aïeule de François Ier. Lorsque les Bourbons, alliés à plus de huit cents familles militaires, eurent reçu tout ce qu'il y avoit d'héroïque dans le sang français, la Providence fit paroître Henri IV et les Condé.

CHAPITRE III.

Grandeur de la Maison de France.

Quand il n'y auroit dans la France que cette maison de France dont la majesté étonne, encore pourrions-nous, en fait de gloire, en remontrer à toutes les nations, et porter un défi à l'histoire. Les Capet régnoient lorsque tous les autres souverains de l'Europe étoient encore sujets. Les vassaux de nos Rois sont devenus Rois ; les uns ont conquis l'Angleterre, les autres ont régné en Ecosse ; ceux-ci ont chassé les Sarrasins de l'Espagne et de l'Italie ; ceux-là ont formé les Etats de Portugal, de Naples et de Sicile. La Navarre et la Castille, les trônes de Léon et d'Aragon, les royaumes d'Arménie, de Constantinople et de Jérusalem, ont été occupés par

des princes du sang capétien. En 1380, plus de quinze branches composoient la maison de France, et cinq monarques de cette maison régnoient ensemble dans six monarchies diverses, sans compter un duc de Bretagne et un duc de Bourgogne. En tout, une seule famille a produit cent quatorze souverains : trente-six Rois de France depuis Eude jusqu'à Louis XVIII; vingt-deux Rois de Portugal, onze Rois de Naples et de Sicile, quatre Rois de toutes les Espagnes et des Indes, trois Rois de Hongrie, trois Empereurs de Constantinople, trois Rois de Navarre de la branche d'Evreux et Antoine de la maison de Bourbon, dix-sept ducs de Bourgogne de la première et de la seconde maison, douze ducs de Bretagne, deux ducs de Lorraine et de Bar. Il faut se représenter dans cette nation plutôt que dans cette famille de Rois une foule de grands hommes : ces souverains nous ont

transmis leurs noms avec des titres que la postérité a reconnus authentiques; les uns sont appelés *auguste*, *saint*, *pieux*, *grand*, *courtois*, *hardi*, *sage*, *victorieux*, *bien-aimé;* les autres, *père du peuple*, *père des lettres.* « Comme il est escrit par blâme, dit » un vieil historien, que tous les bons Roys » seroient aisément pourtraits en un an- » neau, les mauvais Roys de France y » pourroient mieux; tant le nombre en est » petit! » Sous la Famille royale, les ténèbres de la barbarie se dissipent, la langue se forme, les lettres et les arts produisent leurs chefs-d'œuvre, nos villes s'embellissent, nos monumens s'élèvent, nos chemins s'ouvrent, nos ports se creusent, nos armées étonnent l'Europe et l'Asie, et nos flottes couvrent les deux mers. Ajoutez plus de mille ans d'antiquité à cette race : hé bien! la révolution a livré tout cela au couteau de Louvel.

Du Till., *Recueil des Rois de France.*

CHAPITRE IV.

Naissance et enfance de Msr le duc de Berry.

La France pleurera long-temps Msr le duc de Berry; elle peut dire de lui ce que Plutarque dit de Philopæmen par rapport à la Grèce : « La Grèce l'aima singulière-» ment comme le dernier homme de vertus » qu'elle eût porté dans sa vieillesse. » Il naquit à Versailles le 24 janvier 1778. Il eut pour père Charles-Philippe de France, comte d'Artois, aujourd'hui MONSIEUR, frère du Roi, et pour mère Marie-Thérèse de Savoie. Son frère aîné, Louis-Antoine de France, duc d'Angoulême, étoit né à Versailles le 6 août 1775, et avoit par conséquent deux ans, six mois et dix-huit jours plus que lui.

Msr le duc de Berry eut pour gouvernante Mme la comtesse de Caumont. La pre-

mière enfance du Prince fut pénible. A l'âge de cinq ans et demi, il fut remis à la garde de M. le duc de Sérent, qui déjà exerçoit la charge de gouverneur auprès de Msr le duc d'Angoulême. Ce vieillard respectable se consoloit encore, il y a quelques mois, d'avoir perdu ses deux fils dans les guerres de Bretagne, en voyant prospérer les deux autres fils qu'il avoit élevés pour la France : il ne se console plus aujourd'hui.

Les princes allèrent s'établir pour leur éducation à Beauregard : c'étoit un château où l'on voyoit un de ces grands bois de tout temps réservés en France pour l'ornement des maisons de campagne. Ce château et ses jardins existent encore, ainsi qu'une pièce d'eau à laquelle les enfans de France ont travaillé.

Arbores quæ ab antiquo servatæ et fotæ fuerunt, propter decorum et amœnitatem maneriorum. Ord. des Rois de France.

Ce fut dans cette solitude, tout auprès des pompes de Versailles, qui devoient bientôt cesser, que M. le duc de Sérent pré-

para, sans le savoir, contre les rigueurs de l'infortune, ceux qu'il ne croyoit avoir à défendre que des séductions de la prospérité. Les sous-gouverneurs des jeunes princes furent MM. de Buffevent, de la Bourdonnaye et d'Arbouville. Ils eurent pour sous-précepteurs l'abbé Marie, savant dans les mathématiques, et l'abbé Guénée, qui a su tourner contre Voltaire l'arme avec laquelle ce beau génie attaquoit la religion. Les illustres élèves, revenus en France, n'ont point oublié leurs précepteurs : après vingt-cinq années d'exil, et la chute d'un empire, ils se sont souvenus, au milieu de tant de souvenirs, de l'homme de bien dont ils reçurent les leçons. Ces pieux disciples ont fait ériger à Fontainebleau, où l'abbé Guénée est mort, un monument à sa mémoire : il étoit touchant de les voir soutenir d'une main le trône rétabli, et de l'autre, élever la tombe de leur humble maître.

CHAPITRE V.

Traits de l'enfance du Prince.

Les deux frères montroient des inclinations différentes : Mgr le duc d'Angoulême avoit un penchant décidé pour les sciences, Mgr le duc de Berry pour les arts. Celui-ci offroit comme un mélange de l'esprit des Bourbons et des Valois : par sa mère et par ses aïeules, il tenoit quelque chose du génie de l'Italie.

On raconte mille traits ingénieux de son enfance. Il étoit fougueux, comme l'élève de Fénélon, mais plein de saillies d'esprit et d'effusions de cœur. « Si fut enfant plaisant de visage, et assez coulouré. Si étoit avenant, joyeux en tous ses enfantibles faicts. » On lut un jour au petit

Mém. de Boucicaut.

Prince quelques scènes du *Misanthrope*. Le lendemain, un des maîtres composa une fable. La morale de cette fable étoit que Mgr le duc de Berry n'apprenoit rien, et ne se souvenoit point de ses lectures. Le maître, ayant fini, demanda à S. A. R. ce qu'elle pensoit de ce morceau. L'enfant repartit brusquement :

« Franchement, il est bon à mettre au cabinet. »

Un Monsieur Rochon, maître d'écriture des jeunes princes, avoit éprouvé une perte considérable, causée par un incendie. Mgr le duc de Berry pria son gouverneur de lui donner vingt-cinq louis, pour le pauvre Rochon. M. le duc de Sérent y consentit, mais à condition que le Prince satisferoit son maître pendant quinze jours, sans lui parler des vingt-cinq louis. Voilà Monseigneur à l'ouvrage : il trace de grandes lettres, le moins de travers possible. Ro-

chon s'émerveille à ce changement subit, et ne cesse d'applaudir à son élève. Les quinze jours se passent. Mgr le duc de Berry reçoit les vingt-cinq louis, et les porte triomphant à Rochon. Celui-ci, ne sachant si le gouverneur consentoit à cette générosité, refuse de recevoir l'argent. L'enfant insiste. Le maître se défend. L'impatience saisit le jeune Prince, qui s'écrie, en jetant les vingt-cinq louis sur la table: « Prenez-» les; ils m'ont coûté assez cher: c'est pour » cela que j'écris si bien depuis quinze » jours! »

CHAPITRE VI.

Emigration de Msr le duc d'Angoulême et de Msr le duc de Berry.

Le temps du malheur approchoit; Msr le duc d'Angoulême et Msr le duc de Berry ne devoient pas même jouir du repos de l'enfance. Leur éducation commençoit à peine, que déjà la monarchie finissoit. On leur enseignoit à être Rois, et l'adversité alloit leur apprendre à devenir hommes.

Les têtes des premières victimes avoient été promenées dans Paris; la Bastille étoit tombée. La Famille royale, menacée, fut obligée de se retirer : le Roi même lui en donna l'ordre. Msr le comte d'Artois
16 juillet 1789. partit pour les Pays-Bas, et laissa à M. le duc de Sérent le soin de lui amener ses deux fils.

Le péril étoit grand; il falloit traverser le royaume, sans escorte, au milieu des insurrections. Chargé de la fortune et de l'espoir de la France, M. de Sérent cacha son projet aux jeunes princes. Il leur dit qu'il alloit les mener voir en garnison un régiment d'hussards qu'ils avoient aperçu sur le chemin, et dont ils ne cessoient de lui parler. Les enfans montent avec joie la nuit dans une chaise de poste qu'on avoit préparée secrètement : ils croyoient aller à une fête, et ils quittoient leur patrie. M. le duc de Sérent ne dut son salut et celui de ses élèves qu'à la rapidité de sa course. A peine avoit-il quitté Péronne, qu'une sédition éclata dans cette ville. Lorsqu'il fut prêt à passer la frontière, il apprit aux princes, toujours enchantés du voyage, le but réel de ce voyage, et la proscription dont ils étoient l'objet; ils jetèrent alors autour d'eux un regard attendri et étonné.

Mgr le duc de Berry dit vivement à son gouverneur : « Nous reviendrons. » Malheureux Prince, vous êtes revenu!

Octobre 1789.

Des Pays-Bas, M. le duc de Sérent conduisit ses élèves à Turin où ils furent reçus par leur oncle, le roi de Sardaigne, qui, avec son auguste famille, ne cessa de montrer le plus généreux attachement à la Maison de France.

CHAPITRE VII.

Mgr le duc de Berry à Turin.

Mgr le duc de Berry amusoit toute la cour par ses reparties et sa vivacité. On retrouvoit en lui, à cette époque, quelques unes des singularités des divers personnages que l'on avoit vus briller à Turin, depuis ce compagnon du comte de Grammont, qui croyoit que les Allobroges étoient venus dans le Piémont à l'époque où MM. de Guise avoient introduit les lansquenets en France, jusqu'à ces Vendômes, braves, spirituels, insoucians, qui, négligeant tout dans la vie, ne soignoient que leurs victoires.

Mgr le duc d'Angoulême et Mgr le duc de Berry étudièrent un excellent plan d'éducation militaire, tracé par M. le duc de Sérent. Ce plan formé pour la France fut,

par un changement devenu nécessaire, rendu applicable à un terrain étranger. On se servit des marches de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, et des campagnes de ce Catinat, héros à la Marsaille, solitaire à Saint-Gratien, indifférent aux honneurs, parce qu'il les méritoit tous.

Il y avoit à Turin une bonne école d'artillerie; Mgr le duc d'Angoulême et Mgr le duc de Berry en suivirent les exercices. Ils passèrent par tous les grades, depuis le rang de simple canonnier jusqu'à celui de capitaine. Ils chargeoient, pointoient et tiroient leurs pièces avec rapidité et précision. Ils fondirent deux canons sur lesquels leurs noms furent gravés. Un de ces canons tomba entre les mains des Français lors de l'invasion du Piémont. On le voyoit encore, il y a quelque temps, dans un de nos dépôts d'artillerie; singulier mo-

nument de nos conquêtes et des jeux de la fortune !

Cependant les troubles de la révolution croissant, commençoient à menacer les Etats voisins ; l'Europe se disposoit à la guerre. Ce fut alors que Mgr le duc de Berry écrivit cette lettre à son père : c'est le premier cri de l'honneur dans le cœur d'un Français et d'un Bourbon :

« Avec quel plaisir nous avons appris la » lettre du régiment de Berwick, et votre » réponse, ainsi que celle de MONSIEUR ! » Ah ! que ne suis-je près de vous ! je vou- » drois bien voir ces bons soldats, et me » battre avec eux ; je leur dirois comme » notre Henri : *Camarades, si dans la* » *chaleur du combat, vous perdez vos dra-* » *peaux, ralliez-vous à mon panache* » *blanc qui ne sera jamais qu'au chemin* » *de l'honneur.* Cette pensée m'a fait bouil- » lir le sang dans les veines : marchons,

Turin, 15 août 1791.

» mon cher papa, pour rendre la liberté
» à notre malheureux Roi ; trente-deux
» officiers du régiment de Vexin sont
» arrivés à Nice, remplis de zèle et de
» courage ; je n'en manque pas non plus,
» et suis prêt à me bien battre. »

CHAPITRE VIII.

Départ de Msr le duc d'Angoulême et de Msr le duc de Berry pour l'armée des Princes.

Août 1792. L'Assemblée nationale déclara la guerre à l'Autriche et à la Prusse. Les deux princes, partis de Turin, vinrent rejoindre Msr le comte d'Artois, pour faire sous les ordres de MONSIEUR, et sous ceux de leur auguste père, cette campagne qui devoit tout finir, et qui commença tout. Beaucoup d'émigrés n'avoient rien apporté avec eux; quelques uns déployoient les dernières marques de la fortune. Les différens corps d'officiers de l'armée faisoient le service de soldats; la marine étoit à cheval; les gentilshommes, formés en compagnie, se distinguoient par le nom de leurs provinces. On étoit gai

parce qu'on étoit sous la tente, qu'on alloit puiser l'eau, couper le bois, préparer les vivres, et qu'on entendoit le son de la trompette. La pauvre noblesse remplissoit son devoir sans y penser, tout simplement, comme on respire et comme on vit. Elle ne regrettoit point ce qu'elle avoit perdu, d'ailleurs elle le croyoit bientôt retrouver : elle espéroit revoir, à la fin de l'automne, son magnifique héritage ; la bruyère, le grand bois, le vieux colombier. Que d'aventures à conter! que de desseins pour le jour du retour! Dans tous les temps les Français ont été les mêmes : peuple essentiellement guerrier, les camps où il retrouve ses vertus, lui ont toujours fait oublier ses misères, soit qu'il ait eu pour étendard la chape de saint Martin ou la cornette blanche ; soit qu'il ait commencé la charge au refrain de la *chanson de Rolland* ou au cri de *vive le Roi!*

Mgr le duc de Berry eut le plaisir d'aller au premier feu devant Thionville. Les compagnies bretonnes se trouvant parmi les plus avancées vers la place, il leur disoit: « Je voudrois être Breton, pour » voir de plus près l'ennemi. » C'est une dure nécessité pour l'homme de s'habituer à la vue du sang; et, ce qu'il y a de plus malheureux, plusieurs vertus dépendent de la force d'âme qui fait le guerrier.

CHAPITRE IX.

Retraite de Champagne. Le Prince achève son éducation militaire, et va rejoindre l'armée de Condé.

Après la retraite de Champagne, le changement des événemens, les jalousies politiques, les différens intérêts des divers cabinets, retinrent les princes oisifs jusqu'en 1794. Pendant ce temps-là, la monarchie disparut, et Louis XVI, en montant au ciel, laissa le drapeau de cette monarchie au prince de Condé. Mᵍʳ le duc de Berry brûloit de se ranger sous cette bannière; mais il falloit attendre l'ordre des Rois, afin qu'un fils de France pût tirer l'épée. Mᵍʳ le duc d'Angoulême et Mᵍʳ le duc de Berry, retirés au château de Ham, profitèrent de ce repos pour perfectionner leur éducation militaire. Ils devinrent d'excellens cavaliers, en suivant le conseil d'un grand

homme de l'antiquité, qui veut que *le maître de la cavalerie* commence ses revues par de pieux sacrifices. Rien n'étoit agréable comme de voir Mgr le duc de Berry, si jeune encore, manier avec adresse des chevaux fougueux; créatures de Dieu si nobles par elles-mêmes, qu'elles ont donné leur nom aux classes de la société humaine les plus distinguées, les plus braves et les plus généreuses.

I^re^ Part. Liv. I. ΞΕΝΟΦ. Ιππαρχικος.

Dans le cours de l'année 1794, Mgr le duc d'Angoulême alla rejoindre, avec son père Mgr le comte d'Artois, les corps d'émigrés français qui combattoient dans la Flandre autrichienne et dans la Hollande. Mgr le duc de Berry, à peine âgé de seize ans, obtint la permission de se rendre à l'armée de Condé. Dans son transport, il écrivit sur-le-champ au prince sous les yeux duquel il alloit combattre: « Monsieur mon cousin, » je ne puis vous exprimer la joie que j'ai » éprouvée lorsque mon père m'a annoncé

Ham, 27 juin 1794.

» que j'allois servir sous vos ordres. J'ai » une grande impatience de vous voir, » ainsi que tous les braves gentilshommes » que vous commandez. Je suis gentil- » homme comme eux; c'est un titre dont » je m'honore, et j'espère que vous trou- » verez en moi la même soumission, et » surtout le même zèle. »

Un mois après il avoit rejoint l'armée. Il arriva le 28 juillet à Rastadt, accompagné du comte Damas-Crux (1) et du chevalier de Lageard. Le prince de Condé, en le recevant et le serrant dans ses bras, lui dit: « Je crains bien, Monseigneur, que nous » ne vous amusions pas autant cette cam- » pagne que nous aurions pu le faire l'année » dernière; mais ce n'est pas ma faute. » Ces *amusemens* d'un Condé convenoient parfaitement à un fils de France.

(1) Frère de M. le duc de Damas, premier gentilhomme de Mgr le duc d'Angoulême.

CHAPITRE X.

Armée de Condé.

A la fin de la monarchie, les gentils-hommes français redevinrent ce qu'ils avoient été au commencement de cette monarchie, et tels que les anciennes ordonnances de nos Rois nous les représentent : « *Nobles hommes à pied, armés d'une tu-* » *nique, d'une gambière et d'un bassinet.* » Ils rajeunirent leur noblesse dans ses sources, c'est-à-dire dans les combats : tout soldat français a ses lettres de noblesse écrites sur sa cartouche. L'armée de Condé, souvent contrainte de se replier avec les grandes armées dont elle subissoit les fautes, ne fut jamais défaite. Hors de la portée du canon, elle marchoit sans discipline; généraux, officiers, soldats,

Nobilis homo pedes, armatus tunica, camberata et bassineto. Ordon. des Rois de France.

tous égaux, n'obéissoient presque plus : au feu elle serroit ses rangs, et s'alignoit sous le boulet ennemi. Pendant neuf campagnes elle n'eut pas une nuit de sommeil ; cent mille guerriers dormoient en paix derrière elle. Qu'avoient-ils à craindre? trois Condés étoient à leurs avant-postes.

Lorsque Mgr le duc de Berry rejoignit l'armée de Condé, elle étoit à sa troisième campagne ; elle avoit emporté avec les Autrichiens les lignes de Weissembourg; et, dans la brillante affaire de Berstheim, elle avoit empêché les républicains de percer la ligne des alliés. Ce fut dans ce combat que les trois Condés, renouvelant l'aventure de la bataille de Senef, déployèrent une valeur héroïque : le vieux Condé dans le village même de Berstheim, qu'il reprit à la tête des gentilshommes à pied ; le duc de Bourbon en avant du village, dans une charge de cavalerie, où il fut grièvement blessé

2 décemb. 1793.

d'un coup de sabre au poignet; le duc d'Enghien dans une autre charge de cavalerie, par laquelle il s'empara d'une pièce de canon, après avoir eu ses habits percés de balles et de coups de baïonnettes. « Vous êtes à » l'âge, et vous portez le nom du vainqueur » de Rocroy, lui écrivoit à cette occasion » MONSIEUR, régent du royaume; son sang » coule dans vos veines, vous avez devant » les yeux l'exemple d'un père et d'un grand » père au-dessus de tous les éloges; que de » motifs d'espérer que vous serez un jour » la gloire et l'appui de l'Etat ! »

Quand on songe ce qu'on a fait de *cette gloire et de cet appui de l'Etat*, ces belles paroles fendent le cœur. Le jeune d'Enghien devint le frère d'armes du jeune Berry; ces princes se sentoient unis par une même destinée : « *Saül et Jonathas si* *Reg.*, lib. II, c. I. » *aimables durant leur vie, plus prompts* » *que les aigles, et plus courageux que les*

» *lions, sont demeurés inséparables dans* » *leur mort même.* »

Mgr le duc de Berry se trouvoit à une grande école : amis et ennemis lui offroient également des exemples : c'étoit partout des Français ; les uns défendoient le Roi ; les autres, la France. Dans les deux camps étoit la gloire, également attirée par l'éclat des succès, et par la noblesse des revers.

CHAPITRE XI.

Mgr le duc de Berry à l'armée de Condé.

Le lendemain de l'arrivée du Fils de France, le prince de Condé tint un conseil secret. Il recommanda à M. le baron de la Rochefoucauld, maréchal général des logis, de veiller à la sûreté de Mgr le duc de Berry : « Mais, prenez garde qu'il s'en » aperçoive, ajouta-t-il, car il s'en fâche- » roit. » C'est de la surveillance à la manière des héros : les balles sont plus faciles à conjurer que les poignards.

Août 1794. *Lettre du Prince de Condé à S. A. R. Mgr le Cte d'Artois.*

Mgr le prince de Condé remercia S. A. R. Mgr le comte d'Artois de la marque de confiance qu'il avoit bien voulu lui donner en lui envoyant son fils ; il l'assuroit *qu'il prendroit le plus vif intérêt aux succès certains du jeune Prince doué par le Ciel des plus*

heureuses dispositions. Mᵍʳ le duc de Berry servit d'abord comme volontaire. Mᵍʳ le prince de Condé lui présenta les officiers les plus distingués de l'armée, et ceux qui avoient été blessés dans les campagnes précédentes. Le jeune Prince se fit remarquer par son amour pour la discipline, et par son empressement à se soumettre aux réglemens militaires. Il ne se plaignoit jamais que des usages étrangers à la France. « Il » faut, s'écrioit-il, aller prendre les grosses » bottes et tout l'attirail d'un Prussien, » moi qui suis Français autant que pos- » sible. » Il étudioit les nouveaux et les anciens champs de bataille. Il visita Philipsbourg où périt le maréchal de Brunswick, et le champ de Saltzbach où tomba Turenne. Il vouloit assister aux moindres affaires. Lorsqu'on lui représentoit qu'il se feroit blesser : « Tant mieux, disoit-il, » cela fait honneur à une famille. » Il écri-

Lettre à M. le comte d'Hautefort.

voit à une femme : « La guerre va recom-
» mencer, nous en serons, nous autres
» princes. Il faut espérer, pour l'hon-
» neur du corps, que quelqu'un de nous
» s'y fera tuer. » Un billet de la même année montre la gaîté guerrière du Prince. Il est adressé au jeune vicomte César de Chastellux :

« Votre aimable lettre m'a fait un grand Rastadt, 10 août 1794.
» plaisir, mon cher *César;* je suis charmé
» du désir que vous me montrez d'imiter
» votre prédécesseur, et d'entrer dans les
» Gaules ; vous y trouveriez des Vercingen-
» torix, des Dumnorix en grande quantité ;
» mais je ne doute point que votre cou-
» rage et la cause que vous soutiendriez ne
» vous les fissent vaincre aisément. J'es-
» père que sous peu d'années vous pourrez
» vous montrer digne de votre prédéces-
» seur et de vos respectables parens. »

CHAPITRE XII.

Suite du précédent. Bravoure du Prince. Sa réparation envers un officier.

1795-1796-1797. Mgr le duc de Berry passa par tous les grades militaires, et prit le 23 juillet 1796, le commandement de la cavalerie, en remplacement de Mgr le duc d'Enghien, qui prit celui de l'avant-garde. Placé entre l'ancienne gloire et la nouvelle gloire de la France, le duc d'Enghien étoit toujours le premier homme que rencontroit l'ennemi. Dans les campagnes de 1795, 1796 et 1797, Mgr le duc de Berry se trouva présent à tous les combats. A l'affaire de Steinstadt qui dura toute la journée, l'avant-garde de l'armée de Condé fut chargée de l'attaque du village. Mgr le duc de Berry échappe aux officiers qui l'entouroient, entre dans le

village avec les premiers hussards qu'il rencontre, le traverse au milieu d'un feu terrible, s'y maintient plusieurs heures sous une pluie de bombes et de boulets, et revient tout couvert de sang et de la cervelle d'un brave officier du génie, nommé Dumoulin, tué auprès de lui par un obus.

A la tête de pont d'Huningue, Mgr le duc de Berry visitoit les ouvrages. Il s'étoit arrêté sur le revers de la tranchée avec quelques officiers. Ce groupe attira le feu de deux pièces de canon, placées de l'autre côté du Rhin. Les boulets portèrent et couvrirent de terre le jeune Prince qui ne fut sauvé que par le gabion même renversé sur lui.

A Kamlach, à Munich, à Schussen-Ried, Mgr le duc de Berry combattit encore. Il étudia les mouvemens du général Moreau dans sa belle retraite, prenant des leçons de cet habile ennemi. Il sollicita de

l'archiduc Charles la faveur de suivre le siége de Kehl : le chevalier de Franclieu, aide-de-camp de Mgr le duc de Bourbon, fut tué dans les ouvrages à ses côtés. A Offembourg, il alloit journellement à la tranchée ; et, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres, il entendit *siffler force boulets, obus et mitraille.*

Lettre à M. le comte d'Hautefort.

L'exactitude que Mgr le duc de Berry mettoit dans ses devoirs militaires, il la vouloit trouver dans les autres. Sa vivacité l'emportoit quelquefois. Il avoit blessé par des paroles sévères à la parade un officier-général ; celui-ci fit une réponse hardie que ses camarades essayèrent en vain de couvrir de leur voix ; le Prince l'entendit, et cacha son émotion. Il laissa partir la colonne, fit ensuite appeler l'officier, l'emmena dans un bois avec des témoins, et lui dit : « Monsieur, je crains de vous avoir of-» fensé ; ici je ne suis point un Prince, je

» suis un gentilhomme français comme » vous ; me voici prêt à vous donner toutes » les satisfactions que vous exigerez. » Et il met l'épée à la main. L'officier tombe à genoux, et baise cette noble main qui vouloit non faire une blessure, mais panser celle de l'honneur : c'est Henri IV et Schomberg.

CHAPITRE XIII.

Louis XVIII est proclamé à l'armée de Condé.

L'armée de Condé offroit l'image d'un camp des premiers Francs; c'étoit toute une patrie : on y trouvoit des princes logés sur des chariots, des magistrats à cheval, des missionnaires enseignant l'Evangile et distribuant la justice. En même temps que l'on se battoit, on s'occupoit des affaires domestiques et de celles de la religion et de l'Etat : tantôt, après un assaut, ou une poursuite, on relevoit une croix que les républicains avoient abattue; tantôt on versoit des larmes aux récits de quelques gentilshommes-soldats qui étoient parvenu à voir l'Orpheline du Temple. On s'inquiétoit des destinées futures de l'armée :

que deviendroit - elle? que feroit - elle? Le prince Charles l'avoit louée dans un ordre du jour; on étoit ravi; tous les maux étoient oubliés. Les corps étoient prêts à se dissoudre faute des premières nécessités militaires, on étoit consterné : tout à coup M. le duc de Richelieu arrivoit avec un peu d'or, et le loyal petit-fils du brave maréchal faisoit renaître l'espérance. Sous la tente, au bivouac, autour du feu des grand'gardes, on redisoit des aventures étranges, on racontoit des histoires de son enfance, de sa famille, de son pays, et, oubliant les injustices de la France, on admiroit les victoires même des Français.

Le 14 juin 1795, on apprit au cantonnement de Steinstadt la mort de Louis XVII. Le 16 au matin, l'armée prit les armes. Un autel fut dressé à la lisière d'un taillis; un aumônier y célébra la Messe. Après le service divin, Mgr le prince de Condé,

accompagné de M^grs les ducs de Berry, de Bourbon et d'Enghien, se tourna vers l'armée, et dit :

« Messieurs, M^gr le duc de Berry m'ordonne de prendre la parole. A peine les tombeaux de Louis XVI, de la Reine et de leur auguste Sœur se sont-ils fermés, que nous les voyons se rouvrir pour réunir à ces illustres victimes l'objet le plus intéressant de notre amour, de nos espérances et de nos regrets.... Après avoir invoqué le Dieu des miséricordes pour le Roi que nous perdons, prions le Dieu des armées de prolonger les jours du Roi qu'il nous donne. *Le Roi Louis XVII est mort : Vive le Roi Louis XVIII !* »

Le canon répondit au cri de l'héritier du grand Condé ; M^gr le duc de Berry éleva un drapeau blanc, et sur ce pavois du nouveau Champ-de-Mars, proclama le premier le monarque qui devoit lui fermer les yeux.

CHAPITRE XIV.

Le Roi à l'armée de Condé.

Ce monarque étoit attendu à l'armée. Il y vint en effet *n'ayant plus d'asile* (comme il le dit lui-même dans son ordre du jour), *hors celui de l'honneur*. Son arrivée excita une grande joie. A la sollicitation de Mgr le duc de Berry, tous les militaires retenus en prison ou aux arrêts pour quelques fautes, furent mis en liberté. On étala pour l'entrée du Roi dans son nouveau Louvre toutes les pompes de l'armée : on fit tirer le canon, battre les tambours, et sonner les trompettes ; on n'avoit pas d'autre musique. On rangea en bataille des soldats à peine vêtus, le visage noirci par la fumée de la poudre, par le soleil et les frimas ; on déploya des drapeaux blancs déchirés, percés de boulets, criblés de balles, et semblables à cette oriflamme usée par la gloire

que l'on voyoit dans le trésor de Saint-Denis.

Le Monarque banni voulut se montrer à son autre armée, à l'armée républicaine qui bordoit la rive gauche du Rhin. Il alla aux gardes avancées : des paroles furent échangées entre lui et les postes français. Cette périlleuse conversation établie par le Roi avec ses sujets égarés, remplit les républicains d'admiration et d'étonnement.

Malheureusement la joie causée par la présence du Roi fut de courte durée. La grande ombre de la vieille monarchie effrayoit les ministres des puissances : Charlemagne, avec sa casaque de peau de loutre, et Louis XIV, avec son manteau royal, leur apparoissoient. Un Roi de France proscrit à la tête de quelques exilés leur sembloit menacer le monde. La politique crut revoir un maître, et le força de se retirer. Circonspection inutile : le génie et le temps ont placé le pouvoir dans cette famille de France ;

sans trône, elle seroit encore souveraine, et n'a besoin que de son nom pour régner.

Toutefois Louis XVIII demeura assez de temps à l'armée de Condé pour montrer l'intrépidité naturelle à nos monarques. Un assassin (car les Bourbons n'ont plus à combattre que des assassins) tira au Roi, par une fenêtre de Dilligen, un coup de carabine. La balle effleura le haut de la tête. Le Roi, portant la main au front, se contenta de dire : « Une demi-ligne plus bas, et le » Roi de France s'appeloit Charles X. »

Pendant le séjour du Roi à l'armée de Condé, il assista au service que cette armée fit célébrer à la mémoire de Charette. Placé entre Mgr le duc de Berry et Mgr le prince de Condé, il adressa lui-même ce discours aux troupes réunies : « Messieurs, nous » venons de rendre les derniers devoirs à » celui que vous avez admiré, peut-être » même envié jusque sur le champ de ba- » taille de Berstheim, à celui qui tant de

» fois a fait entendre ce cri qui m'a causé
» dans vos rangs une satisfaction si vive,
» mais que j'aurois beaucoup mieux aimé
» répéter encore avec vous. »

C'étoit ainsi que la vieille monarchie s'entendoit partout où elle existoit; la fidélité avoit ses échos : le cri de *Vive le Roi!* retentissant sur les rivages de la Loire, étoit répété sur les bords du Rhin. Mgr le prince de Condé et ses fils, Mgr le duc de Berry, la noblesse de France honorant dans un camp d'exilés les vaillantes communes de France, un Roi proscrit à la tête de cette noblesse faisant lui-même l'oraison funèbre d'un sujet fidèle! L'histoire offre-t-elle quelque chose de plus beau? Notre patrie obtenoit alors de grandes victoires; mais elles n'effaceront point le souvenir de ces Français persécutés, proclamant, dans les bois, à la face du ciel, leur souverain légitime, et célébrant les funérailles de ceux qui étoient morts pour lui.

CHAPITRE XV.

Repos momentané des émigrés et de Mgr le duc de Berry. Les observations de ce Prince sur l'Allemagne.

Des négociations continuelles, des trèves, des paix séparées, donnoient aux émigrés quelques momens de repos. Les uns alloient alors errer dans les vallées des Alpes, visiter les religieux de la Val-Sainte, autre espèce d'exilés sur la terre (mais la révolution les poursuivoit encore dans le désert, car tout étoit envahi, et la solitude manquoit au solitaire); les autres s'enfonçoient dans l'Allemagne, accueillis dans les cabanes, repoussés dans les châteaux, chassés de la porte de ces Rois dont ils défendoient les trônes.

Mgr le duc de Berry profitoit également

de ces intervalles de repos pour voyager et pour consoler sa famille dispersée. Il étudioit les nations au milieu desquelles la Providence l'avoit jeté. Il remarquoit que les Allemands, divisés en une multitude d'Etats, sont tels encore qu'ils étoient du temps de Tacite; c'est-à-dire, qu'ils sont moins un peuple que le fond et la base d'autres peuples. Sortis de leurs forêts, transportés sous un ciel plus propice, leur génie natif se développe, ils deviennent des nations admirables et presque indestructibles. Les Francs, les Angles, les Visigoths, les Goths et les Lombards l'ont prouvé en France, en Angleterre, en Espagne et en Italie. Mais tant que les tribus germaniques habitent leur pays natal, tout semble enseveli chez eux comme dans une mine, ou confus comme dans un chaos.

Un fait singulier n'échappa point à la perspicacité du Prince. Il vit avec un intérêt

mêlé de surprise, que les doctrines du siècle introduites parmi les Allemands, avoient fait naître dans certains esprits les erreurs sociales sans y pouvoir détruire les vérités naturelles enracinées dans un sol fécond et sauvage. Il en étoit résulté un mélange bizarre de folie et de bon sens, de christianisme et de déisme, de libéralisme et de mysticité, d'enthousiasme froid et de métaphysique exaltée, de goût et de barbarie, de corruption et de rudesse. De même que les Cattes, les Bructères, les Chauques, adoroient dans les bois une horreur secrète, vague, indéfinie, plusieurs de leurs fils se sont mis à révérer quelque chose de fantastique et de ténébreux qu'ils ne peuvent ni peindre, ni saisir.

CHAPITRE XVI.

Lettre de Msr le duc de Berry à Msr le prince de Condé. L'armée de Condé se retire en Pologne. Adieux du Prince à cette armée.

1797. Msr le duc de Berry se trouvoit ainsi pour un moment absent de l'armée lorsqu'il écrivit au prince de Condé cette lettre si touchante par la tendresse et la noblesse des sentimens :

« Enfin, Monsieur, mon frère est arrivé » hier. Vous jugerez facilement de la joie » que j'ai éprouvée en le revoyant. Ma joie » est d'autant plus vive que mon retour » à l'armée sera très-prompt; nous ne de- » vons rester que cinq ou six jours ici; et » nous ne perdrons pas de temps en che- » min, pour revenir. Je fais bien des vœux

» pour qu'on ne tire pas des coups de fusil
» pendant mon absence; mais que cette
» campagne, qu'on peut bien regarder, je
» crois, comme la dernière, soit active. Je
» le désire vivement pour mon instruction
» et pour mon frère; car je suis persuadé
» qu'il faut que les Bourbons se montrent,
» et beaucoup; et que, hors France, ils
» doivent commencer par gagner l'estime
» des Français avec leur amour. »

Cette campagne de 1797 ne fut pas longue. L'armistice conclu à Léoben, entre Buonaparte et le prince Charles, changea les destinées de l'armée de Condé. Elle passa au service de la Russie, et se retira en Volhinie. Elle étoit encore forte de plus de dix mille hommes. Mgr le duc de Berry en avoit pris le commandement, pendant l'absence de Mgr le prince de Condé. Avant de quitter cette brave armée, pour se rendre à Blakembourg, il lui fit part d'une lettre

7 juin 1797.

de satisfaction dont le Roi l'avoit chargé pour elle; et il mit à l'ordre du jour les adieux suivans :

« Après avoir été si long-temps au milieu et à la tête de la noblesse française, » qui, toujours fidèle, toujours guidée par » l'honneur, n'a pas cessé un instant de » combattre pour le rétablissement de l'autel et du trône, il est bien affligeant » pour moi de me séparer d'elle, dans le » moment surtout où elle donne une nouvelle preuve d'attachement à la cause » qu'elle a embrassée, en préférant abandonner ses biens et sa patrie, plutôt que » de jamais plier sa tête sous le joug républicain.

» Au milieu des peines qui m'affligent, » j'éprouve une véritable consolation en » voyant un souverain aussi généreux que » S. M. l'empereur de Russie, recueillir » et recevoir le dépôt précieux de cette

» noblesse malheureuse, en la laissant tou-
» jours sous la conduite d'un prince que
» l'Europe admire, que les bons Français
» chérissent, et qui m'a servi de guide et
» de père depuis trois ans que je combats
» sous ses ordres.

» Je vais rejoindre le Roi ; je ne lui par-
» lerai pas du zèle, de l'activité et de l'at-
» tachement dont la noblesse française a
» donné tant de preuves dans cette guerre.
» Il connoît tous ses mérites, et sait les
» apprécier. Je me bornerai à lui marquer
» le vif désir que j'ai et que j'aurai toujours
» de rejoindre mes braves compagnons
» d'armes ; et je les prie d'être bien per-
» suadés que, quelque distance qui me
» sépare d'eux, mon cœur leur sera éter-
» nellement attaché ; et que je n'oublierai
» jamais les nombreux sacrifices qu'ils ont
» faits, et les vertus héroïques dont ils ont
» donné tant d'exemples. »

LIVRE II.

Vie militaire du Prince jusqu'au licenciement de l'armée de Condé.

CHAPITRE PREMIER.

Mgr le duc de Berry rejoint l'armée de Volhinie. Hospitalité des Polonais. Le Prince organise le régiment noble à cheval.

29 octobre 1798. Après avoir passé environ un an auprès de son père à Edimbourg et auprès du Roi à Mittau, Mgr le duc de Berry vint rejoindre ses compagnons d'armes en Volhinie, il les trouva dans la joie. Cette joie étoit causée par la nouvelle du mariage qui venoit d'être assurée entre Mgr le duc d'Angoulême et S. A. R. Madame. Ainsi notre vieille monarchie continuoit ses destinées dans un

coin du monde, tandis qu'on croyoit qu'elle n'existoit plus. Les victimes qui en gardoient les saintes lois, croyoient n'avoir rien perdu tant qu'elles voyoient au milieu d'elles la famille de leurs souverains. Qui eût osé se plaindre d'un malheur que partageoit la fille de Henri IV et de Marie-Thérèse ?

Mgr le duc de Berry ne se trouva point étranger en Pologne. Henri III n'y avoit-il pas régné, la fille de Stanislas n'étoit-elle pas l'aïeule du Prince exilé ? La France a été surnommée la mère des Rois ; les Bourbons trouvent des ancêtres sur tous les trônes.

Les Polonais sont les Français du Nord ; ils en ont la bravoure, la vivacité, l'esprit ; ils parlent notre langue avec grâce. Les émigrés retrouvèrent au milieu des forêts de la Pologne de grandes dames qui leur donnèrent l'hospitalité comme au temps de

la chevalerie. Ce qui ajoutoit à l'illusion, étoit une certaine mollesse de l'Asie introduite dans les vieux manoirs polonais, où des femmes charmantes ont l'air d'être enfermées par des Enchanteurs et des Infidèles.

C'étoit, au reste, une étrange fortune que celle qui reléguoit un Prince victime de la politique, chez un peuple bouleversé par cette même politique ; qui amenoit ce Prince dans un pays que des Diètes tumultueuses ont perdu, comme des assemblées populaires ont détruit la France. Et que de vicissitudes dans la destinée des rois de Pologne, depuis ce Jagellon qui conquit, perdit, reprit et refusa des couronnes, jusqu'à ce Casimir, d'abord jésuite, ensuite cardinal, et puis roi, lequel après avoir proposé pour monarque aux Polonais le duc d'Enghien, fils du grand Condé, vint oublier le trône aux soupers de Ninon, et

mourut abbé de Saint-Germain-des-Prés !

L'armée de Condé avoit subi une nouvelle organisation. Les cavaliers nobles, distribués auparavant en différens corps, ne formoient plus qu'un seul régiment, destiné par l'empereur Paul à Mgr le duc d'Angoulême. Mgr le duc de Berry prit le commandement de ce régiment, en l'absence de son frère ; il employa ses loisirs à discipliner un corps superbe, mais difficile à conduire, par la nature même de sa composition. Il montra, dans cette circonstance, des talens qui annonçoient en lui un des meilleurs officiers de cavalerie de l'Europe.

CHAPITRE II.

L'armée de Condé se met en marche pour rejoindre les troupes alliées. Mariage de S. A. R. MADAME *et de Msr le duc d'Angoulême.*

La Russie s'étant déterminée à secourir l'Autriche, à délivrer l'Italie, et à porter la guerre en France, le corps de Condé reçut, en Volhinie, l'ordre de se tenir prêt à marcher. Cet ordre ranima, dans le cœur des vaillans proscrits, leur double passion pour les combats et pour la patrie : chacun se défit de ce qui lui restoit pour s'équiper; les lambeaux de la fidélité furent vendus
25 janvier 1799. pour acheter les armes de l'honneur. L'armée s'étoit formée en trois colonnes : la première, commandée par Msr le prince de Condé, la seconde par Msr le duc de

Berry, et composée du régiment noble à cheval, du régiment d'infanterie de Durand, et de l'artillerie; la troisième sous les ordres de Msr le duc d'Enghien.

Tandis que ces guerriers s'avançoient vers la France dans l'espoir d'en ouvrir le chemin à leur Roi, le ciel accomplissoit une partie de leurs vœux. MADAME donnoit sa main à Msr le duc d'Angoulême. Des témoins oculaires nous ont transmis des détails de cette pompe, qui n'a presque point été connue : nous les laisserons parler. Hélas! nous avons vu et nous raconterons les solennités d'un autre mariage! Il s'étoit fait au sein de la patrie, sous des auspices bien plus favorables. Dieu avoit ses desseins sur les deux frères.

Corresp. manusc. et off. de M. le comte de St.-Priest avec M. le chevr de Vernegues.

Mittau, 5 juin 1797.

« La Reine arriva hier, après un long » et pénible voyage. Le Roi se proposoit

» d'aller à quatre milles d'ici : il la rencontra
» à moitié chemin de cette distance. Leur
» entrevue excita tout l'intérêt que doivent
» inspirer deux augustes époux, séparés
» depuis huit ans, et cherchant dans leur
» réunion quelque adoucissement à des
» malheurs inouïs.

» MADAME Thérèse est arrivée le lende-
» main : le Roi étoit parti de grand matin
» pour aller à sa rencontre. La première
» maison de poste étoit indiquée pour le
» rendez-vous ; mais la Princesse ayant fait
» la plus grande diligence, ce fut aussi sur
» le chemin qu'ils se rencontrèrent. Nulle
» expression ne pourroit peindre un pareil
» moment. Le même sentiment fit s'élancer
» à la fois hors de leurs voitures le Roi,
» Mgr le duc d'Angoulême et MADAME Thé-
» rèse. Le Roi courut vers MADAME en lui
» tendant les bras ; mais ses efforts ne purent
» suffire pour l'empêcher de se précipi-

» ter à ses pieds. Des larmes et des san-
» glots furent les premiers témoignages
» des sentimens profonds dont le cœur étoit
» rempli. Le premier tribut payé à la na-
» ture et au souvenir de tant d'infortunes,
» fit place aux expressions de la plus tendre
» reconnoissance. Mgr le duc d'Angoulême,
» retenu par le respect, mais entraîné par
» mille sentimens divers, arrosoit de ses
» pleurs la main de sa cousine, tandis que
» le Roi, dans la plus vive émotion et les
» yeux inondés de larmes, pressoit contre
» son sein cette Princesse, et lui présentoit
» en même temps l'époux qu'il lui donne.
» Ce Roi si bon, si digne d'un meilleur
» sort, placé ainsi entre ses enfans d'adop-
» tion, éprouvoit, pour la première fois,
» qu'il peut encore exister pour lui quelques
» instans de bonheur.

» Tous les Français qui entourent S. M.,
» avides de voir, de bénir, d'adorer l'au-

» guste fille de Louis XVI, s'étoient postés
» en foule dans les cours et les escaliers du
» château. A l'instant où elle a paru, des
» larmes d'attendrissement couloient de
» tous les yeux, et l'on n'entendoit plus
» que des vœux adressés au ciel.

» On admire dans les traits de MADAME
» Thérèse, dans son maintien, dans son
» langage et le mouvement de sa physio-
» nomie, l'aisance, la noblesse et les grâces
» de Marie-Antoinette. La France, avec
» autant de joie que de douleur, retrouvera
» dans sa figure les traits de l'infortuné
» Louis XVI, embellis par la jeunesse, la
» fraîcheur, la sérénité; et par un heureux
» accord, qui sans doute est un don du ciel,
» la Princesse rappelle aussi Mme Elisabeth.

» Les regrets universels que la cour et
» les habitans de toutes les classes de la ville
» de Vienne ont témoignés au départ de
» MADAME Thérèse, le respect et la véné-

» ration qu'elle inspire à tous ceux qui ont
» le bonheur de l'approcher, sont un garant
» certain des sentimens d'amour dont la
» France entière fera hommage à cette
» adorable Princesse. »

Mittau, 10 juin 1797.

« Le mariage si long-temps désiré de
» Mgr le duc d'Angoulême avec MADAME,
» Thérèse de France, s'est célébré aujour-
» d'hui dans une grande salle du château où
» l'on avoit dressé un autel entouré de
» fleurs. S. Em. Mgr le cardinal de Mont-
» morency, grand-aumônier de France,
» leur a donné la bénédiction nuptiale.
» Le clergé catholique de Mittau assistoit
» à cette cérémonie. L'abbé Edgeworth
» étoit auprès du prie-dieu des jeunes
» époux. MONSIEUR, que l'état actuel des
» choses retient à la proximité de la France,
» et MADAME, à qui sa santé n'a pas per-

» mis d'entreprendre un aussi long voyage, » n'y ont pas été présens. Toutes les personnes les plus considérables de la ville se » sont empressées de s'y rendre, ainsi que » le prêtre grec et le pasteur luthérien. Les » Français qui se sont trouvés à Mittau » dans ce beau jour ont eu le bonheur de » voir former ces liens. La Famille royale » avoit pour escorte ces cent gardes du » corps, respectables vétérans de l'honneur et de la fidélité, à qui l'empereur de » Russie a donné pour récompense de leurs » longs services la fonction d'entourer leurs » maîtres. MM. les ducs de Villequier, de » Guiche, de Fleury, le comte de Saint-» Priest (qui a reçu le contrat de mariage), » le marquis de Nesle, le comte d'Avaray, » le comte de Cossé, et quelques autres » officiers ou serviteurs du Roi, ont eu » l'honneur de signer comme témoins » l'acte de célébration.

» Une fille de France et un petit-fils de
» France ne pouvant trouver qu'à six cents
» lieues de leur patrie un autel où il leur fut
» permis de déposer leurs sermens, l'hé-
» ritier présomptif de la couronne de
» Louis XVI et les précieux restes du sang
» de ce monarque unissant leurs destinées
» à Mittau sous les auspices de l'empereur
» de Russie, quel spectacle, et que de ré-
» flexions il fait naître!

» Le Roi, qui trouve dans l'union de sa
» nièce et de son neveu tout ce que le sen-
» timent a de plus doux réuni à ce que la
» politique peut avoir de plus important,
» jouit maintenant de son ouvrage en y
» reconnoissant une nouvelle marque de
» l'amitié du digne successeur de Pierre-le-
» Grand. Ce magnanime souverain signera
» le contrat de mariage, et en recevra le
» dépôt dans les archives de son sénat. »

Ainsi s'accomplit dans une terre étran-

gère, au milieu des religions étrangères, le mariage dont un des témoins fut le prêtre étranger qui assista Louis XVI à l'échafaud. Un sénat étranger reçut l'acte de célébration. Il n'y avoit plus de place pour le contrat de mariage de la fille de Louis XVI dans ce trésor des chartres où fut déposé celui d'Anne de Russie et de Henri Ier, roi de France.

CHAPITRE III.

Arrivée de Mgr le duc de Berry à Constance avec l'armée. Combat. Retraite.

Mgr le duc de Berry avec l'armée de Condé étoit arrivé à Friedeck dans la Silésie autrichienne, lorsqu'il reçut la dépêche annonçant le mariage de son frère. Elle fut mise à l'ordre. On lisoit dans cet ordre une lettre du Roi qui disoit au Prince de Condé : « Apprenez cette heureuse nou-» velle à l'armée; elle ne peut paroître que » d'un bon augure à vos braves compa-» gnons au moment où ils vont rentrer » dans la carrière qu'ils ont si glorieuse-» ment parcourue. »

Ce bourg de Friedeck fut un véritable lieu de réjouissance pour le corps de Condé. Un vieux seigneur allemand du voisinage, à force d'entendre parler de Rois tués et

de Princes bannis, fit des réflexions. Il lui sembla, puisqu'on dissipoit en festins les biens que l'on ravissoit aux autres, qu'il seroit bien fou de ne pas prendre les devants : il se mit donc à manger son patrimoine. Quand Mgr le duc de Berry et Mgr le prince de Condé arrivèrent, il venoit de vendre son château. Avec le prix qu'il en avoit obtenu, il donna un grand souper et un excellent concert à ses hôtes. Débarrassé des soins de la Fortune, il se promettoit bien de rire de la révolution lorsqu'elle le viendroit trouver à Friedeck.

Après une marche de quatre cents lieues, l'armée arriva, le 1er octobre, dans les environs de Constance. Elle avoit parcouru ses forêts natales, berceau des Clodion et des Mérovée; elle avoit passé sur ses anciens champs de bataille, dans ces bois qui avoient retrouvé leur silence, et où l'on voyoit, comme dans le camp de Varus, les osse-

mens blanchis des soldats sacrifiés pour leur prince et pour leur patrie.

Tacit., *Annal.*

Lorsque Mgr le duc de Berry avoit traversé la ville de Prague, à la tête de l'armée, le peuple s'étoit attendri à la vue de ces chevaliers de Saint-Louis, de ces vieillards qui, le sac sur le dos, un fusil russe sur l'épaule, marchoient tout courbés sous le poids de leurs armes, de leurs jours et de leurs malheurs. Le commandant autrichien qui les regardoit passer, se tournant vers les officiers de sa garnison, leur dit: « Eh » bien, Messieurs, en eussions-nous fait » autant? »

5 octobre 1799.

Constance ne fut pas plus tôt occupé par le corps de Condé, que les républicains l'attaquèrent. Ils pénétrèrent dans la ville: on s'y battit à la baïonnette, aux cris de *Vive le Roi! Vive Condé! Vive la république!* Ce fut la première et la dernière affaire de cette campagne, pour Mgr le duc de

Berry et pour l'armée de Condé. La division se mit parmi les Russes et les Autrichiens. Le maréchal Suvarow rentra en Pologne avec ses armées ; le corps de Condé fut maintenu, mais par l'Angleterre. Paul Ier envoya des drapeaux d'honneur au régiment de Bourbon, et la grande croix de Malte à Mgr le duc de Berry. Ce dernier prince alla voir le maréchal Suvarow avant son départ, et s'entretint avec ce guerrier, dont la bizarrerie égaloit le génie et la loyauté.

CHAPITRE IV.

Projet de mariage entre Msr le duc de Berry et la princesse Christine de Naples. Le Prince va en Italie.

Ce mélange de combats et de voyages, ces relations avec toutes sortes de peuples et toutes sortes d'hommes, avoient formé le caractère et l'esprit de Mgr le duc de Berry. Il parloit avec facilité la plupart des langues de l'Europe ; et les épreuves de sa vie promettoient à la France un grand monarque.

Le roi avoit pensé, pour son neveu, à un mariage ; il avoit jeté les yeux sur la famille royale de Naples. M. le chevalier de Vernegues avoit donné la première idée de cette union, et avoit été chargé de la suivre. Ensuite M. le comte de Chastellux

1re Part. Liv. II. reçut des instructions à ce sujet. Celui-ci, attaché à Mme Victoire, avoit été nommé, après la mort de cette princesse, ministre plénipotentiaire de Louis XVIII à la cour de Sicile. Des lettres patentes, en date de Mittau, donnèrent pouvoir au comte de Chastellux de consentir, au nom de Sa Majesté, au mariage de Mgr le duc de Berry avec Mme Christine, princesse de Naples.

15 sept. 1800.

Mgr le duc de Berry, accompagné du comte de Damas-Crux, du chevalier de Lageard et du marquis de Sourdis, partit de Lintz pour Clagenfurth où se trouvoit la princesse sa mère, MADAME. De là il se rendit à Palerme. L'armée de Condé devoit passer en Italie, s'embarquer à Livourne, et faire une descente en Provence où les royalistes avoient un parti.

Mgr le duc de Berry plut à la cour. Son mariage avec la princesse Christine fut à peu près arrangé. Il reçut un traitement

de 25 mille ducats, que les malheurs du temps ne tardèrent pas à lui enlever. La reine de Naples, les princesses ses filles et le prince Léopold ayant quitté la Sicile pour faire un voyage à Vienne, Mgr le duc de Berry alla à Rome, avec dessein de servir dans le corps napolitain qui occupoit la ville des Césars.

CHAPITRE V.

Voyage du Prince à Rome.

Mgr le duc de Berry débarqua à Naples, et de là se rendit à Rome. Il fut singulièrement frappé de la variété de personnages qu'il rencontra sur les chemins de l'Italie : des Anglais et des Russes voyageoient à grands frais dans d'élégantes voitures, avec tous les usages et tous les préjugés de leur pays; une famille italienne cheminoit avec économie dans un chariot du temps de Léon X; un moine à pied traînoit par la bride sa mule chargée de reliques, des paysans conduisoient des charrettes attelées de grands bœufs blancs, et portant une petite image de la Vierge élevée sur le timon, au bout d'une gaule recourbée; des femmes en jupon court, en corset ou-

vert, la tête voilée comme des madones, ou les cheveux bizarrement tressés, insultoient le Prince en riant, et des pèlerins, appuyés sur un long bâton, le regardoient passer. Tout cela sur les grands pavés de la voie Appienne, qui conservent encore les traces des roues du char d'Agrippine, sur les chemins de Tibur où l'ermitage de Saint-Antoine de Padoue s'est écroulé à son tour dans les ruines de la maison d'Horace.

Le cardinal de Bernis n'existoit plus quand Mgr le duc de Berry arriva à Rome. Il ne pouvoit plus offrir à un Prince fugitif cette hospitalité digne des jours d'Evandre, qu'il exerça envers les nobles dames dont l'auteur de cet ouvrage honora les cendres à Trieste : notre destinée est de pleurer sur le tombeau des Bourbons. Nous ne sommes pas Tacite; mais nous écrivons la vie d'un homme fort au-dessus d'Agricola, et nous avons encore sur l'historien romain

l'avantage de n'avoir pas attendu le règne des bons princes pour rendre hommage à la vertu malheureuse.

La veuve des rois, des consuls et des empereurs, étoit aussi veuve de pontifes, lorsque Mgr le duc de Berry vint l'admirer dans sa solitude : Pie VI étoit mort à Valence, le 29 août 1798, et Pie VII, élu à Venise le 14 mars 1800, n'étoit pas encore arrivé. Le dernier souverain de la Rome chrétienne avoit été aussi noble dans ses disgrâces, que les derniers princes de la Rome païenne avoient été vils dans leurs malheurs. Pie VI, et après lui Pie VII, soutinrent dans les fers la grandeur de la ville éternelle, et se montrèrent les dignes chefs de l'éternelle religion.

CHAPITRE VI.

Suite du précédent. Mgr le duc de Berry quitte Rome pour retourner à l'armée.

Le séjour de l'Italie réveilla dans le jeune Prince le goût des arts ; il se livra à l'étude de la peinture et de la musique. Beaucoup d'instrumens lui étoient familiers ; il en jouoit avec goût. Il chantoit bien ; il dessinoit agréablement, surtout les scènes militaires : il se connoissoit en tableaux mieux que les hommes les plus exercés.

« Je suis dans l'admiration de Rome, » écrivoit-il à M. le comte de Chastellux. Le Prince aimoit par caractère la vie libre et débarrassée de toute gêne que l'on mène en Italie. Rome, par un privilége qui semble attaché à son origine, est encore le pays de l'indépendance personnelle : c'est le lieu de

toutes les existences isolées, l'asile de tous les hommes las du monde ou jouets de la fortune. Souffrez-vous ? le jour, vous comparez vos malheurs à ceux que tant de monumens rappellent, et vous trouvez vos peines légères; la nuit, vous oubliez ces peines sous un ciel enchanté, au milieu de tous les plaisirs. Un prince de la race des Radegaise et des Alaric, le dernier héritier d'un empire de douze siècles, le descendant proscrit des bienfaiteurs du Saint-Siége, le fils des Rois très-chrétiens, le neveu de Louis XVI, le Prince qui devoit tomber lui-même sous le fer révolutionnaire, le duc de Berry enfin, errant dans les palais détruits des Césars, s'égarant dans les Catacombes, parcourant le Vatican désert, ou dessinant, assis sur un obélisque tombé, les débris épars du Capitole, offroit lui-même un tableau qui manquoit aux ruines et aux souvenirs de Rome.

Le malheur poursuivoit partout Mgr le duc de Berry. Il avoit perdu un de ses fidèles compagnons, le chevalier de Lageard, et il n'avoit été un peu consolé que par la loyauté du bailli de Crussol qui se trouvoit alors à Rome. Le Prince apprit bientôt que l'armée de Condé, étant arrivée à la hauteur de Venise, avoit reçu l'ordre de suspendre sa marche, parce que la guerre étoit au moment de recommencer. Un faux bulletin, que l'on attribua au ministre Acton, avoit déjà répandu cette nouvelle lorsque Mgr le duc de Berry étoit encore à Palerme, et avoit pensé faire partir subitement ce Prince. Il reçut à Rome la nouvelle positive que le corps de Condé alloit se trouver engagé, que Mgr le duc d'Angoulême avoit rejoint l'armée, et qu'il s'étoit mis à la tête du régiment noble à cheval, formé par Mgr le duc de Berry. La gloire et l'amitié fraternelle parlent au cœur de notre brave et

sensible Prince. Il ne peut résister à cette double tentation ; il quitte Rome furtivement pour rejoindre son frère et ses compagnons d'armes. Le Béarnais se déroboit au tumulte des armes pour aller voir Gabrielle ; son petit-fils s'éloigne d'une grande Princesse pour courir au champ d'honneur. On l'entendra s'excuser bientôt dans son admirable lettre à M. Acton.

CHAPITRE VII.

Msr le duc d'Angoulême arrive à l'armée de Condé ; il est rejoint par son frère. Dernier bulletin de l'armée de Condé écrit par Msr le duc de Berry.

Msr le duc d'Angoulême, accompagné du comte de Damas-Crux et du chevalier de Saint-Priest (1), avoit rejoint l'armée de Condé à Ponteba. L'armée reçut avec transport cet autre héritier du trône de Saint-Louis. Il avoit déjà donné des preuves de sa valeur dans les armées du Nord, et sa destinée l'appeloit à balancer un jour presque seul la fortune de l'homme qui avoit tenu le monde dans sa main. 25 mai 1800.

(1) Tué à Reims par un des derniers coups de canon tirés dans la campagne de 1814. Un de ses frères, M. le comte de Saint-Priest, est aujourd'hui aide-de-camp de Msr le duc d'Angoulême.

Les Français s'avancèrent dans la Bavière. Le corps de Condé, forcé à une marche longue et rétrograde, entra en ligne dans l'armée autrichienne sur les bords de l'Inn; Mgr le duc de Berry, en arrivant au camp, le trouva dans cette position. La reconnoissance des deux frères fut touchante. Mgr le duc de Berry servit comme simple volontaire dans le régiment noble à cheval qu'il avoit formé, et dont Mgr le duc d'Angoulême avoit pris le commandement. Obéissant à son frère aîné comme le moindre soldat, il donna un nouvel exemple de cette soumission des membres de la famille royale les uns envers les autres, dans l'ordre de l'hérédité; soumission qui non seulement manifeste les vertus naturelles aux Bourbons, mais qui conserve encore le trône, en devenant une sorte de confession authentique et perpétuelle du principe de la légitimité.

18 sept. 1800.

La perte de la bataille de Marengo par les Autrichiens, amena un armistice prolongé à différentes reprises jusqu'au 20 d'octobre. L'armée de Condé, postée sur l'Inn, défendoit, entre Weissembourg et Neubeieren, le passage de cette rivière. Une affaire eut lieu à Ravenheim ; les ducs d'Angoulême et de Berry s'y trouvèrent. Le prince de Condé fut obligé d'employer l'autorité pour faire retirer les deux Princes qui s'exposoient inutilement ; un soldat avoit été frappé d'une balle à un pas du premier. Deux jours après, la bataille de Hohenlinden fut gagnée par un général qui vouloit acquérir une grande renommée pour la mettre aux pieds de son Roi légitime. Cette bataille décida du sort de la guerre. L'armée de Condé se retira en se battant toujours. Mgr le duc de Berry envoya à la reine de Naples le détail de toutes ces affaires. Il est curieux d'opposer aux bulletins pompeux

1er déc.

3 décemb.

de Buonaparte, le dernier bulletin de l'armée de Condé, écrit par un Fils de France : Mgr le duc de Berry étoit digne d'être le dernier historien des derniers combats de la noblesse française, des derniers exploits des derniers Condés.

Linsen, près Rottman, 15 décembre 1800.

« Nous avons eu bien des désastres ; mais » je vous assure que pour ceux qui les ont » vus, ces événemens sont fort singuliers. » Le peu de précaution que l'on a pris à » la bataille du 3 près Ebesberg, l'inaction » où l'on a laissé et les corps qui étoient à » Wasserburg, et nous avec M. de Chatelair, qui pouvions attaquer avec succès sur » Munich ; mais principalement le passage » de l'Inn que l'on a laissé forcer, sans » vouloir prendre aucune mesure raisonnable pour l'empêcher ; tout cela est fort » extraordinaire.

» Déjà depuis plus de dix jours l'on savoit » que les forces de l'armée de Moreau se

» portoient devant nous. Avec quinze cents
» hommes d'infanterie et douze cents che-
» vaux (ce qui fait la totalité du corps), nous
» gardions depuis la gauche de Wasser-
» burg jusqu'au delà de Neubeieren, c'est-
» à-dire plus de six lieues. Le 15 de ce
» mois, un corps de quinze cents Autri-
» chiens, sous les ordres du feld-maré-
» chal....., s'étoit porté à Hartmansberg,
» à cinq lieues du pont de Rozenheim, où
» étoient nos batteries. Il est connu, par
» l'exemple des anciennes guerres et par
» la vue du pays, que le passage de Neu-
» beieren est non seulement facile, mais le
» seul praticable. Malgré les représentations
» que M. le prince de Condé avoit faites le
» soir, aucun secours ne lui avoit été donné,
» et les Autrichiens ne s'étoient pas rappro-
» chés. Le 9, à la pointe du jour, les ennemis
» ouvrirent un feu terrible sur nos batteries;
» en même temps trois divisions passèrent

» l'Inn entre Neubeieren et Rohrdorff, dé-
» fendu ou plutôt observé par vingt-cinq
» dragons d'Enghien et douze hommes du
» Durand. Les Français s'avancèrent en se
» battant toujours contre M. le duc d'En-
» ghien (qui avoit réuni son régiment et
» celui de Durand), jusqu'au village de
» Riedering. Les Autrichiens n'arrivèrent
» qu'à une heure. Le général ..... s'em-
» porta beaucoup sur ce que nous avions
» laissé passer deux mille cinq cents hommes
» devant vingt-cinq dragons, et surtout de
» ce que M. le prince de Condé avoit aban-
» donné la position de Rozenheim, où le
» canon nous avoit démonté deux pièces,
» tuant hommes et chevaux, les Français
» d'ailleurs nous ayant débordés, et étant
» déjà à Riedering, à deux lieues en arrière
» de la position. Le général ..... envoya
» le général Giulay avec sa division pour
» se joindre avec M. le duc d'Enghien, et

» forcer Riedering. Cet ordre fut exécuté.
» M. le prince de Condé et M. le duc d'An-
» goulême attaquèrent avec les grenadiers
» de Bourbon, et emportèrent sur-le-champ
» les batteries de l'ennemi. M. le duc d'En-
» ghien chargea avec les dragons à pied, le
» régiment de Durand et les dragons de
» Kinski; ces trois corps se couvrirent de
» gloire. Le comte de Giulay faisoit tous
» ses efforts pour nous faire appuyer par
» l'infanterie autrichienne: elle étoit haras-
» sée de tant de combats. Trop foibles, il
» fallut renoncer à nos avantages, et les
» Français reprirent leur position, où ils
» se maintinrent jusqu'à la nuit.

» Le brave régiment de Durand a été
» écrasé; douze grenadiers seulement sur
» la totalité de la compagnie revinrent de
» l'affaire. M. le duc d'Enghien a eu un
» cheval tué sous lui, et a perdu beaucoup
» de dragons. Gaston de Damas, frère

» cadet de Roger, a été blessé, ainsi que » plusieurs autres officiers de distinction. » Le général major La Serre a été blessé » grièvement en combattant avec les gre- » nadiers de Durand.

» Depuis ce moment nous n'avons cessé » de marcher le jour ou la nuit. Nous ve- » nons occuper la position de Rottman, » par où les Français pourroient arriver » sur Leoben.

» Nous apprenons dans ce moment que » les Français ont forcé le passage de la » Salza à Lauffen. »

Mgr le duc de Berry renouvelle ici la générosité de Catinat; il ne se nomme pas une seule fois dans cette relation si animée; il avoit pourtant assisté à tous les combats : il ne parle que de son frère et de Mgr le duc d'Enghien; silence bien digne de l'âme du Prince dont la fin a été si généreuse et si héroïque.

CHAPITRE VIII.

Licenciement de l'armée de Condé.

La paix de l'Allemagne amena la dissolution du corps de Condé. Quand on licencie une armée, elle retourne dans ses foyers : mais les soldats de l'armée de Condé, avoient-ils des foyers? Où les devoit guider le bâton qu'on leur permettoit à peine de couper dans les bois de l'Allemagne, après avoir déposé le mousquet qu'ils avoient pris pour la défense de leur Roi? Les chasser de leur camp, c'étoit les condamner à un second exil. Ce camp étoit devenu pour eux une petite France; ils y avoient transporté leurs pénates : l'épée héréditaire, le drapeau blanc, l'autel de l'honneur. Ils ne pouvoient s'arracher à leur dernière patrie : ceux-ci s'arrêtoient tristement de- 16 avril 1801.

vant les faisceaux d'armes; ceux-là pleuroient assis sur des canons; d'autres erroient dans les rues du camp, auxquelles ils avoient donné des noms empruntés de leur cher pays. Quel prix tant de braves gentilshommes recevoient-ils de leur loyauté? Leur sang versé pour une cause sacrée, tous les genres de sacrifices faits à leur devoir; rien n'étoit compté : le résultat de leur vertu étoit l'abandon et la misère. On leur disputoit jusqu'au chétif secours qu'une certaine pudeur ne permettoit pas de leur refuser; on les obligeoit de montrer leurs blessures à des commissaires étrangers, afin de rabattre quelques deniers sur celles qui ne paroissoient pas trop graves, et de faire un petit profit sur le sang de la fidélité. Le cœur navré du coup qui frappoit ses compagnons d'infortune, Mgr le duc de Berry surmontoit sa douleur pour les consoler : on le voyoit courir de tous côtés,

encourageant les uns, embrassant les autres, partageant avec tous le peu d'argent qui lui restoit. Il ordonna de distribuer aux soldats du régiment noble à cheval le produit de la vente des chevaux; mais les escadrons le supplièrent de faire remettre cette somme aux cent vétérans-gardes-du-corps, placés près du Roi, à Mittau. Il fallut enfin se séparer. Les frères d'armes se dirent un dernier adieu, et prirent divers chemins sur la terre, sans savoir où ils reposeroient leur tête. Tous allèrent, avant de partir, saluer leur père et leur capitaine, le vieux Condé en cheveux blancs : le patriarche de la gloire donna sa bénédiction à ses enfans, pleura sur sa tribu dispersée, et vit tomber les tentes de son camp avec la douleur d'un homme qui voit s'écrouler les toits paternels.

LIVRE III.

Séjour du Prince en Allemagne et en Angleterre.

CHAPITRE PREMIER.

Embarras de Mgr le duc de Berry en Allemagne. Ses lettres.

MONSEIGNEUR le duc de Berry se trouva lui-même dans un extrême embarras, après le licenciement de l'armée. Le jeune Prince passa une année tantôt à Wildenwarth, tantôt à Vienne, le plus souvent à Klagenfurth, auprès de sa mère. Il cherchoit à renouer à Naples un mariage que traversoit le ministre Acton ; homme qui n'étoit propre aux affaires humaines que par leur côté commun.

Rien n'est plus intéressant que les lettres

écrites par Mgr le duc de Berry à cette époque : ses malheurs répandent sur son style et dans ses sentimens quelque chose de touchant et de triste. Parlant de la descente que l'armée de Condé avoit dû faire sur les côtes de la Provence : « Je suis » désespéré, dit-il, que cette expédition » n'ait pas eu lieu ; non que je crusse » au succès, mais parce que j'y aurois » acquis de la gloire, ou que j'y aurois été » tué, ce qui est notre seule ressource si » Buonaparte règne sur la France. » Dans une autre lettre, il refuse d'aller en Italie sous un nom supposé, et il ajoute : « Je » veux être ce que je suis, et marcher tou- » jours la tête haute partout où je serai. » Il manquoit de tout, et on le voyoit sans cesse venir au secours de ses malheureux amis. Tandis que son mariage ne pouvoit être renoué, que l'adversité l'isoloit de plus en plus sur la terre, il songeoit à donner

Lettres à M. le comte d'Hautefort.

Lettres à M. le comte de Chastellux.

aux autres un bonheur qu'il n'avoit pas, à unir des familles qu'il aimoit.

« Ma bien véritable amitié pour vous, » dit-il au comte de Chastellux, m'engage » à vous parler d'une idée qui m'est venue » en tête. Vous avez vu à Venise Mme de » Montsoreau et ses filles : l'aînée est un » ange ; c'est la personne la plus accomplie » que je connoisse (1). Elle a toutes les vertus » et tous les charmes ; la douceur, l'esprit » et la figure. Ses parens, qui sont bien dé- » cidés à ne jamais quitter notre déplorable » bannière, voudroient l'unir à quelqu'un » qui réunît à la naissance une conduite et » des mœurs fort rares à rencontrer. Ils » m'ont souvent entendu faire l'éloge de » votre fils, et j'ai lieu de croire qu'ils » seroient charmés de lui donner leur fille. » Ils désirent la marier promptement,

(1) Aujourd'hui Mme la comtesse de Blacas.

» voulant en même temps marier la cadette
» au comte de la Ferronnays, qui joint à
» un caractère propre à faire le bonheur
» de sa femme, un peu de bien hors de
» France, et une très-grande fortune à
» Saint-Domingue. Montsoreau a l'espé-
» rance de retirer quelque chose des débris
» de sa fortune. Mandez-moi franchement
» si cette idée vous plaît, ou si vous avez
» d'autres vues sur son compte. »

Et c'est le même Prince, occupé du bonheur des autres d'une manière si affectueuse, qui écrivoit au même comte de Chastellux :

« Qu'irois-je faire à Naples ? Je ne peux
» pas vivre pour rien dans un pays d'une
» cherté affreuse. Pourquoi M. Acton ne
» me parle-t-il pas franchement? qu'a-t-il
» besoin d'user de réserve envers moi ?
» Je ne suis pas une puissance politique ;
» je suis un homme malheureux, qui

» ne peut porter ombrage à personne. »

Son admirable lettre à M. Acton mérite surtout d'être conservée : « Je vous écris, » Monsieur, avec la franchise d'un Bour- » bon qui parle au ministre d'un Roi- » Bourbon, d'un Roi qui n'a cessé de » montrer un attachement généreux à la » partie de sa famille, si cruellement traitée » par la fortune.

» J'ai appris avec une vive douleur que » le Roi avoit désapprouvé la démarche » que j'avois faite de quitter Rome pour » aller joindre l'armée de Condé. La no- » blesse fidèle avec laquelle j'ai fait huit » campagnes, n'avoit jamais vu tirer un » coup de fusil sans que je fusse à sa tête. » Au moment où mon frère venoit de la » joindre, il me mandoit : « Nous atta- » quons le 15 septembre. » Si j'avois at- » tendu les ordres du Roi, je perdois le » temps : je suis donc parti sur-le-champ,

» je suis arrivé le 15, et le 16, nous étions
» au bivouac, devant attaquer le lende-
» main. Je n'aurois jamais quitté l'armée
» napolitaine, si elle avoit été devant l'en-
» nemi, mais tout paroissoit indiquer de
» ce côté la plus grande tranquillité. D'ail-
» leurs, volontaire sous M. de Nazelli, ou
» sous M. de Damas, que j'ai vu si long-
» temps colonel à l'armée de Condé, ce
» n'étoit pas une position bien agréable
» pour moi, et je n'y pouvois être d'an-
» cune utilité au service du Roi. Depuis
» que la paix a été faite, je vous ai écrit
» trois fois sans recevoir jamais de réponse
» de vous. Cette incertitude-là est cruelle:
» pourquoi ne pas me dire franchement
» les volontés du Roi à mon égard? J'au-
» rois été aussi heureux qu'il est possible,
» lorsqu'on n'est pas dans son pays, d'être
» uni à la famille de Naples et de tout
» devoir à des parens aussi bons. Mais

» les circonstances empêchent-elles cette
» union? Ma présence seroit-elle incom-
» mode? Le traitement qu'on a bien voulu
» m'accorder est-il une gêne dans un mo-
» ment où les finances du Roi sont si cruel-
» lement obérées? Je mets le tout à ses
» pieds, avec la même reconnoissance : je
» vous supplie seulement de vouloir bien
» faire continuer de payer les 5000 ducats
» que le Roi a eu l'extrême bonté d'accor-
» der aux officiers de ma maison. Ces gen-
» tilshommes, invariables dans leur devoir
» et leurs principes, ne fléchiront jamais
» la tête sous le joug d'un usurpateur, et
» tous ont abandonné leurs fortunes pour
» me suivre. Je ne réclame donc rien pour
» moi que le passé. Je n'ai eu jusqu'ici
» d'autres ressources que la générosité du
» Roi, mais vous savez sûrement, les re-
» tards que j'ai éprouvés. Cela me met
» dans le plus grand embarras. N'ayant

» rien à moi, je regarderois comme une
» infamie de faire une dette.

» Je suis bien sûr que vous sentirez les
» raisons de mon empressement à con-
» noître mon sort quand vous saurez que
» dans un mois, je n'aurai, en vendant
» mes équipages, que de quoi rejoindre
» mon père. »

La réponse de M. Acton n'arriva point (1), et Mgr le duc de Berry partit pour l'Angleterre.

(1) M. le chevalier de Vernegues parvint dans la suite à faire connoître la vérité au Roi, et obtint sur l'arriéré de la pension une somme de 80 mille ducats.

CHAPITRE II.

Msr le duc de Berry en Ecosse.

Ce fut dans cette île que se réfugièrent tour à tour, à quelques années d'intervalle les uns des autres, les Princes de la maison de France poursuivis par la fortune. M. le prince de Condé erra quelque temps en Allemagne. Comme la gloire ne se peut cacher, il trouvoit difficilement un asile : le généreux duc de Brunswick, son ancien adversaire, ainsi que celui des maréchaux de Broglie et de Castries, lui offrit une retraite; mais l'illustre rejeton de la maison d'Est devoit être brisé lui-même par ce fléau qui brisoit tous les royaumes et toutes les renommées. Msr le prince de Condé passant enfin en Angleterre, y rejoignit Msr le duc de Bourbon, son fils.

Louis XVIII avoit été forcé de sortir de Saxe en 1798, par ordre de ce directoire, qui se déchargeoit sur l'Europe du mépris dont il étoit accablé en France. « Le Roi, » écrivoit alors Mgr le duc de Berry, va encore courir de pays en pays chercher un » asile qu'on lui refusera partout. Mon frère » le suivra. » Le Roi se retira à Mittau : Pierre-le-Grand vint en France apprendre au pied de la statue de Richelieu à commencer un empire ; l'adversité, le premier des maîtres, conduisit Louis XVIII dans les Etats russes, pour lui apprendre à relever un empire qui finissoit. Paul Ier se souvint d'avoir été voyageur dans notre patrie, et il accueilloit l'hôte illustre que notre patrie lui envoyoit. Mais l'usurpateur vint à son tour dicter des lois. Obligé de quitter Mittau avec MADAME, le Roi ne trouva d'asile assuré qu'au sein de ces mers sur lesquelles toute puissance a été refusée à Buonaparte,

et qui devoient commettre à la garde de ce génie des tempêtes, leurs orages et leurs abîmes.

Le pays qu'habita d'abord Mgr le duc de Berry auprès de son père, étoit uni à la France par d'anciens liens d'hospitalité. Les Ecossais avoient fourni une garde à nos Rois, et servi puissamment dans leurs revers Charles VII et Henri IV. Montross, qui donnoit au cardinal de Retz *l'idée de certains héros que l'on ne voit plus que dans les vies de Plutarque*, représentoit à Mgr le duc de Berry les généreux Français immolés à la cause de leur Roi. Il retrouvoit encore le souvenir de ces hommes fidèles, dans celui des officiers qui s'attachèrent à la fortune de Jacques II.

Mém. du cardin. de Retz. Liv. III.

Dalrym., *Mém. de la Grande-Bretagne.*

« Leurs aventures furent dignes des beaux » jours de Sparte et d'Athènes. Ils étoient » tous d'une naissance honorable, attachés à leurs chefs, et affectionnés les » uns aux autres, irréprochables en tout....

» Ils se formèrent en une compagnie de
» soldats au service de France... Ils furent
» passés en revue par leur Roi à Saint-
» Germain-en-Laye. Le Roi salua le corps
» par une inclination et le chapeau bas. Il
» revint, s'inclina de nouveau, et fondit en
» larmes. Ils se mirent à genoux, baissèrent
» la tête contre terre ; puis se relevant tous
» à la fois, ils lui firent le salut militaire. Ils
» furent envoyés de là aux frontières d'Es-
» pagne, ce qui formoit une marche de 900
» milles. Partout où ils passoient, ils tiroient
» les larmes des yeux des femmes, obte-
» noient le respect de quelques hommes, et
» en faisoient rire d'autres par la moquerie
» qui s'attache au malheur. Ils étoient tou-
» jours les premiers dans une bataille, et
» les derniers dans la retraite.... Ils man-
» quèrent souvent des choses les plus né-
» cessaires à la vie ; cependant on ne les en-
» tendit jamais se plaindre, excepté des souf-
» frances de celui qu'ils regardoient comme

» leur souverain. » Qui ne croiroit lire une page de l'histoire des émigrés français ?

Mgr le duc de Berry habitoit près d'Edimbourg, avec son père, le château de Marie Stuart, la première veuve d'un Roi de France, qui porta la tête sur l'échafaud, et qui regrettoit en mourant de n'avoir pas la *tête tranchée avec une épée à la française.* Il aimoit à répéter sous les vieilles voûtes du château, la ballade où l'infortunée princesse faisoit ses adieux *au plaisant pays de France :*

Rech. de Pasquier.

Adieu, plaisant pays de France ;
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu France, adieu nos beaux jours !
La nef qui déjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié :
Une part te reste ; elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Lorsque Monsieur vint demeurer à Londres, Mgr le duc de Berry l'y suivit, et sa vie changea encore comme sa fortune.

CHAPITRE III.

Mgr le duc de Berry arrive à Londres. Ses foiblesses. Admirable déclaration du Roi et des Princes de la Maison de France.

Un prince qui ne règne plus, un banni sans patrie, un soldat qui ne fait plus la guerre, est le plus indépendant des hommes. Il arrive souvent qu'il cherche dans les affections du cœur de quoi remplir le vide de ses journées. Il seroit inutile de taire ce que la mort chrétienne et héroïque du Prince a révélé. Le duc de Berry faillit comme François Ier et Bayard, Henri IV et Crillon, Louis XIV et Turenne : Le roi Jean vint reprendre en Angleterre des fers qu'il préféroit à la liberté. Il y a deux espèces de fautes qui, toutes graves qu'elles doivent être aux yeux de la religion, sont

traitées avec indulgence dans la patrie d'Agnès et de Gabrielle. En condamnant trop sévèrement dans ses Rois les foiblesses de l'amour et le penchant à la gloire, la France craindroit de se condamner elle-même.

Mgr le duc de Berry eut une de ces joies si pures que produit l'honneur, en donnant (avec tous les Princes de la famille royale qui se trouvoient en Angleterre) son adhésion à la note du Roi, en réponse à la proposition que lui fit faire Buonaparte de renoncer au trône de France, moyennant des indemnités : cette note est un des plus beaux documens de notre histoire. Tandis que de puissans monarques étoient forcés d'abandonner leurs trônes au conquérant, un Roi de France proscrit refusoit le sien à l'usurpateur qui l'occupoit : le sénat romain ne fit pas acte de propriété plus magnanime, en vendant le champ où campoit Annibal.

Varsovie, 22 février 1803.

« Je ne confonds pas M. Buonaparte avec » ceux qui l'ont précédé; j'estime sa va- » leur, ses talens militaires; je lui sais gré » de plusieurs actes d'administration, car » le bien que l'on fera à mon peuple me » sera toujours cher. Mais il se trompe s'il » croit m'engager à transiger sur mes » droits : loin de là il les établiroit lui- » même, s'ils pouvoient être litigieux, par » la démarche qu'il fait en ce moment.

» J'ignore quels sont les desseins de » Dieu sur ma race et sur moi; mais je » connois les obligations qu'il m'a impo- » sées par le rang où il lui a plu de me » faire naître. Chrétien, je remplirai ces » obligations jusqu'à mon dernier soupir; » fils de Saint-Louis, je saurai, à son » exemple, me respecter jusque dans les » fers; successeur de François Ier, je veux

» du moins pouvoir dire comme lui : *nous* » *avons tout perdu, fors l'honneur.*

» Signé LOUIS. »

Et au bas :

« Avec la permission du Roi, mon oncle, » j'adhère de cœur et d'âme au contenu de » cette note.

» *Signé* LOUIS-ANTOINE. »

Mgr le duc d'Angoulême résidoit alors auprès du Roi à Varsovie.

MONSIEUR, Mgr le duc de Berry, Mgr le duc d'Orléans et les deux princes ses frères alors vivans, Mgr le prince de Condé, Mgr le duc de Bourbon, tous exilés dans la Grande-Bretagne, envoyèrent au Roi l'adhésion suivante :

« Pénétrés des mêmes sentimens dont » S. M. Louis XVIII, Roi de France et » de Navarre, notre Seigneur et Roi, se » montre si glorieusement animé dans sa

» noble réponse à la proposition qui lui a
» été faite de renoncer au trône de France,
» et d'exiger de tous les Princes de la Mai-
» son de Bourbon une renonciation à leurs
» imprescriptibles droits de succession à
» ce même trône,

» DÉCLARONS

» Que notre attachement à nos devoirs
» et notre honneur ne pourront jamais nous
» permettre de transiger sur nos principes
» et sur nos droits, et que nous adhérons
» de cœur et d'âme à la réponse de notre
» Roi;

» Qu'à son illustre exemple, nous ne
» nous prêterons jamais à la moindre dé-
» marche qui pût avilir la maison de Bour-
» bon, et lui faire manquer à ce qu'elle se
» doit à elle-même, à ses ancêtres, à ses
» descendans;

» Et que si l'injuste emploi d'une force
» majeure parvenoit (ce qu'à Dieu ne plaise)

» à placer de fait, et jamais de droit, sur le » trône de France tout autre que notre Roi » légitime, nous suivrons avec autant de » confiance que de fidélité la voix de l'hon- » neur qui nous prescrit d'en appeler jus- » qu'à notre dernier soupir, à Dieu, aux » Français et à notre épée. »

Mgr le duc d'Enghien envoya de son côté au Roi son adhésion particulière.

« Sire,

» La lettre du 5 mars, dont Votre Majesté » a daigné m'honorer, m'est exactement » parvenue. Votre Majesté connoît trop » bien le sang qui coule dans mes veines » pour avoir pu conserver un instant de » doute sur le sens de la réponse qu'elle » me demande. Je suis Français, Sire, et » Français fidèle à son Dieu, à son Roi et » à ses sermens d'honneur. Bien d'autres

» m'envieront peut-être un jour ce triple
» avantage. Que Votre Majesté daigne donc
» me permettre de joindre ma signature à
» celle de Mgr le duc d'Angoulême, adhérant
» comme lui de cœur et d'âme au contenu
» de la note de mon Roi.

» *Signé* LOUIS-ANTOINE-HENRI
» DE BOURBON. »

Ettenheim, ce 22 mars 1803.

Quels sentimens ! quelle signature ! et quelle date ! Lorsqu'on lit à cette époque l'histoire des deux France, ancienne et nouvelle, qui existoient en même temps, on ne sait de laquelle on doit être plus fier; les succès héroïques sont pour la France nouvelle, les malheurs héroïques pour l'ancienne : nos Princes avoient tout emporté des grandeurs de notre patrie ; ils n'y avoient laissé que la victoire.

CHAPITRE IV.

Vie de Mgr le duc de Berry à Londres. Voyages du Prince.

Mgr le duc de Berry, établi à Londres, alloit une fois tous les mois, faire sa cour au Roi à Hartwel. Il visitoit aussi son ancien général Mgr le prince de Condé. Le Roi avoit écrit à ce dernier ces paroles charmantes : « Jouissez, mon cher cousin, du même repos que » le plus illustre de vos aïeux goûta volontairement sous les lauriers : tout vous sera » Chantilly. » Cependant le héros de Friedberg et de Berstheim ne conduisoit plus *ses amis dans ses superbes allées de Chantilly, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit.* N'ayant rien à laisser au duc de Berry, son royal élève, il lui légua, par son testament, ses vieux compagnons d'armes. On voit quelle opinion il s'étoit

Bossuet, *Or. funèb. du grand Condé.*

formée du Prince par la lettre qu'il lui écrivit alors : « Sans doute, lui dit-il, » votre existence est cruelle ; mais nous » avons fait notre devoir. Ce n'est plus à » moi, dans la circonstance présente, c'est » à vous à relever l'étendard royal, et à » nous tous à marcher sous vos ordres. » Votre extrême jeunesse a pu nécessiter » pendant quelque temps l'inconvenance » que vous fussiez sous les miens. Mais tant » qu'il me restera un peu de force, je me » ferai gloire d'être votre premier grena- » dier. » M. Pitt avoit conçu la même idée du Prince, et Buonaparte lui-même en parloit avec une haute estime. Les hommes supérieurs peuvent errer dans leur opinion ; mais lorsqu'ils rencontrent la vérité, ils augmentent le prix du mérite jugé de toute la valeur attachée à l'autorité du juge.

Hors ces devoirs de famille si chers à son cœur, et qu'il remplissoit avec exacti-

tude, Mgr le duc de Berry n'en connoissoit point d'autres à Londres. Il avoit secoué le joug de la société : renfermé chez lui, il vivoit au milieu de quelques amis dont il faisoit les délices. Il avoit tout ce qu'il falloit pour rendre charmante la vie privée; de l'esprit, de la grâce, de la gaîté, du goût pour les arts, de l'ordre dans les affaires, de la régularité dans les habitudes, une humeur caressante, une bonté infinie : fait pour la lumière, il aimoit l'ombre; mais quelque chose du Prince lui restoit dans la condition commune; et l'on sentoit qu'il étoit plutôt caché que perdu dans les rangs obscurs de la société. Ses loisirs en Angleterre lui permirent de s'abandonner à diverses études. Il se livra à la science des médailles, dans laquelle il fit des progrès étonnans. Il retourna ensuite à la musique, à la peinture, et se perfectionna dans la connoissance des tableaux. Il acquit aussi à

Londres, sur la monarchie représentative, les idées saines que nous lui avons connues.

Les royaumes unis de la Grande-Bretagne avoient atteint leur plus haut point de gloire politique lorsque Mgr le duc de Berry y vint chercher un asile. A la tête du gouvernement, M. Pitt luttoit avec des hommes capables de le seconder contre cette grande opposition qu'avoient formée les Burke, les Fox et les Sheridan. Les vieilles mœurs se soutenoient parmi les gentilshommes-fermiers qui trouvoient un appui dans le caractère du plus simple et du meilleur des Rois. Restés originaux, sans être grossiers et exclusifs, les Anglais s'étoient accoutumés aux étrangers par la noble hospitalité qu'ils avoient exercée envers eux : ils aimoient ces Français qu'ils avoient si longtemps détestés. Mgr le duc de Berry s'étonnoit de trouver un pays qui ressembloit bien peu à celui que croyoient avoir peint Vol-

taire et de Lolme ; pays moderne assis sur des fondemens gothiques, et dont les libertés constitutionnelles reposent sur des lois féodales.

Mgr le duc de Berry entreprit quelques voyages dans l'intérieur de l'Angleterre pour mettre à profit son exil. Il vit les prodiges de Manchester et de Birmingham. Il s'émerveilla plus qu'il ne fut enthousiasmé de ces grands miracles qui font de petites choses, de ces machines qui créent des bras et tuent des intelligences ; subtiles inventions *qui ne maintiennent l'état de ce monde qu'en entretenant ce qui passe avec le temps.* Le Prince remarqua le génie conservateur d'un peuple qui ne laisse rien périr, qui remet à neuf ses vieux monumens, et rétablit avec soin jusqu'à la pierre tombée d'une ruine. Les maisons de campagne dont l'Angleterre est semée, attirèrent l'attention de l'illustre voyageur. Les unes lui offroient

Ecclés., c. XXXVIII.

d'élégantes *villa*, bâties sur le modèle de quelques monumens de l'Italie ou de la Grèce, et dans lesquelles demeurent oubliés les tableaux des plus grands maîtres; les autres lui présentoient le modèle de ces vieux châteaux décrits par les romanciers : ici des obélisques, des colonnes, des statues enlevés aux débris de Tentyra, de Palmyre et d'Athènes ; là des pagodes indiennes, des armures d'anciens chevaliers, des arcs et des flèches de sauvages, apportés par le capitaine Cook; à Hamptoncourt, les portraits des maîtresses de Charles II; à Windsor, les souvenirs de cette comtesse de Salisbery *qui férit le Roi Edouard d'une étincelle de fine amour au cœur*. Mgr le duc de Berry trouva à Glascow la littérature des Bardes, à Oxford celle d'Homère et de Virgile, à Cambridge les sciences de Newton. Enfin le Prince visita tous les monumens publics depuis cet hôpital de Green-

Froissard.

wich où le matelot regrette les tempêtes, jusqu'à cette abbaye de Westminster où dorment en paix les souverainetés du trône et du génie. Parmi tant de noms gravés sur tant de sépulcres, le Fils de France lut avec attendrissement les noms de quelques Français encore exilés parmi ces morts.

CHAPITRE V.

Mgr le duc de Berry essaie de reprendre les armes et de passer en France. Magnanimité du Prince de Condé et des Bourbons.

Les malheurs envoyés par la Providence faisoient connoître chaque jour une nouvelle vertu de cette Maison de France si élevée au-dessus des autres, comme les torrens qui descendent du ciel mettent quelquefois à découvert l'or que recèle la montagne. Mgr le duc de Berry perdit sa mère. Ce bon fils nous apprend par une de ses lettres avec quelle amertume il la pleura; il éprouva une longue maladie, et l'on voit encore dans la même lettre qu'il fut tendrement soigné par son père.

Heureux ce Prince s'il eût moins aimé son pays, s'il se fût enseveli pour jamais

dans cette vie paisible qu'il goûtoit sur une terre hospitalière! Mais s'il n'eût tourné ses yeux vers sa patrie, auroit-il été Français? Il saisissoit avec ardeur toutes les occasions qui se présentoient de rentrer en France. L'expédition des Anglais à Copenhague paroissoit liée à d'autres desseins; le Prince partit, et se rendit en Suède, espérant de servir dans quelque armée. L'entreprise manqua, et il fut forcé de revenir en Angleterre, où le Roi arriva alors.

27 juillet 1808. La guerre d'Espagne le tenta de nouveau : il écrivoit à M. de Mesnard : « Vous » avez fort bien jugé, mon cher Mesnard, » et de ce que j'éprouve, et de ce qui me » retient. Il n'est que trop vrai que depuis » six semaines j'ai travaillé à aller rejoindre » les braves Espagnols, et que le gouver- » nement y a mis un obstacle absolu et » positif. Les Espagnols qui sont ici nous » ont évités avec soin. Tout en admirant

» leurs nobles efforts, il me semble qu'ils » ont oublié ainsi que tout le monde, que » les aînés de leurs Rois ont gouverné la » France, et qu'il faut que Buonaparte » tombe pour leur sûreté comme pour celle » du Monde. »

Une fois Mgr le duc de Berry fut prêt à passer en France. Il avoit formé le projet de rejoindre avec deux personnes seulement les royalistes de l'intérieur. « Il me suffira, » disoit-il, de trouver cinquante braves » pour me recevoir. » Au moment de s'embarquer, il écrivit ces mots à M. de Mesnard : « L'entreprise est audacieuse : je suis bien » sûr que cela ne vous arrêtera pas; mais » songez que vous êtes père. » Ainsi le Prince qui recherchoit pour lui les périls, craignoit de les faire partager à ses amis. Cette entreprise n'eut pas lieu, ou du moins elle ne fut exécutée que par un soldat (1)

(1) Armand de Chateaubriand.

qui y perdit la vie. La Fortune refusa à Mgr le duc de Berry la mort de Charette, pour lui réserver celle de Henri IV : elle vouloit le traiter en Roi.

Une autre fois des révolutionnaires subalternes cherchèrent à attirer Mgr le duc de Berry sur le continent. Ils racontoient que les royalistes étoient prêts à se soulever en Normandie, que la seule présence du Prince produiroit une révolution. Le piége fut découvert; le Prince ne descendit point au rivage où sa tête avoit été mise à prix. Il s'est rencontré depuis un homme qui a livré la tête du Fils de France pour rien.

Quelque temps avant l'époque où l'on voulut sacrifier Mgr le duc de Berry, un étranger se présenta en Angleterre, pour proposer aux Bourbons d'assassiner l'usurpateur. Il faut voir de quel air le prince de Condé reçoit cette proposition, et

comme il en écrit à MONSIEUR. « Cet » homme m'a proposé tout uniment, dit- » il, de nous défaire de l'usurpateur par » le moyen le plus court. Je ne lui ai pas » donné le temps de m'achever les détails » de son projet, et j'ai repoussé cette pro- » position avec horreur, en l'assurant que » si vous étiez ici, vous feriez de même ; » que nous serions toujours les ennemis de » celui qui s'est arrogé la puissance et le » trône de notre Roi, tant qu'il ne lui ren- » droit pas ; que nous avions combattu cet » usurpateur à force ouverte, que nous le » combattrions encore, si l'occasion s'en » présentoit ; mais que jamais nous n'em- » ploierions de pareils moyens, qui ne » pouvoient convenir qu'à des Jacobins... » ..... Après cela j'ai dit à » l'homme qui étoit venu, qu'il n'y avoit » que l'excès de son zèle qui eût pu le porter » à venir nous faire une pareille proposi-

» tion ; mais que ce qu'il avoit de mieux à
» faire étoit de repartir tout de suite, at-
» tendu que, s'il étoit arrêté, je ne le récla-
» merois pas, et que je ne le pourrois qu'en
» disant ce qu'il est venu faire. »

Voilà les Princes que l'on avoit proscrits! Ces nouveaux Fabricius ne font point étalage de leur générosité auprès du nouveau Pyrrhus : ils ne l'avertissent point qu'on le veut tuer; ils se contentent de chasser l'assassin, et de faire ainsi avorter son crime : leurs vertus sont pour Dieu et non pour les hommes. On les ignoreroit encore ces vertus, sans des lettres que le hasard a conservées, et qui viennent longtemps après les découvrir. Et qui repousse le premier l'idée d'un assassinat sur Buonaparte? le grand-père du duc d'Enghien!

CHAPITRE VI.

Départ de Mgr le duc de Berry pour Jersey. Séjour du Prince dans cette île.

Enfin après vingt-deux ans de combats, la barrière d'airain qui fermoit la France fut forcée : l'heure de la restauration approchoit; nos Princes quittèrent leurs retraites. Chacun d'eux se rendit sur différens points des frontières, comme ces voyageurs qui cherchent, au péril de leur vie, à pénétrer dans un pays dont on raconte des merveilles. MONSIEUR partit pour la Suisse; Mgr le duc d'Angoulême pour l'Espagne, et son frère pour Jersey. Dans cette île, où quelques juges de Charles Ier moururent ignorés de la terre, Mgr le duc de Berry retrouva des royalistes français, vieillis dans l'exil, et oubliés pour leur vertu comme jadis

les régicides anglais pour leur crime. Il rencontra de vieux prêtres, désormais consacrés à la solitude; il réalisa avec eux la fiction du poëte qui fait aborder un Bourbon dans l'île de Jersey après un orage. Tel, confesseur et martyr, pouvoit dire à l'héritier de Henri IV, comme l'Hermite à ce grand Roi :

Henriade.

Loin de la cour alors, dans cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.

Mgr le duc de Berry passa quelques mois à Jersey; la mer, les vents, la politique l'y enchaînèrent. Tout s'opposoit à son impatience; il se vit au moment de renoncer à son entreprise, et de s'embarquer pour Bordeaux. Une lettre de lui nous retrace vivement ses occupations sur son rocher :

8 février 1814.

« Que direz-vous, Madame, de la liberté » que je prends de vous écrire, et de me » charger de répondre à une lettre qui ne » m'est pas adressée? Mais le tendre et tou-

» chant intérêt que vous voulez bien m'y
» marquer, est mon excuse. Je comptois
» bien vous écrire; mais du sol de ma pa-
» trie, de cette terre chérie que je vois tous
» les jours sans pouvoir y atteindre; enfin,
» je voulois écrire à la veuve du grand
» Moreau, si digne de lui, sur le chemin
» qu'il auroit déjà aplani devant nous si le
» sort ne nous l'avoit enlevé.

» Me voici donc, comme Tantale, en
» vue de cette malheureuse France qui a
» tant de peine à briser ses fers, et les
» vents, le mauvais temps, la marée, tout
» vient arrêter les courageux efforts des
» braves qui vont courir des dangers qu'on
» ne me permet pas encore de partager.
» Vous dont l'âme est si belle, si française,
» jugez de tout ce que j'éprouve; combien
» il m'en coûteroit de m'éloigner de ces
» rivages qu'il ne me faudroit que deux
» heures pour atteindre! Quand le soleil

» les éclaire, je monte sur les plus hauts
» rochers, et, ma lunette à la main, je suis
» toute la côte, je vois les clochers de
» Coutances. Mon imagination s'exalte; je
» me vois sautant à terre, entouré de
» Français, cocardes blanches aux cha-
» peaux; j'entends le cri de *Vive le Roi!*
» ce cri que jamais Français n'a entendu de
» sang-froid : la plus belle femme de la
» province me ceint d'une écharpe blanche,
» car l'amour et la gloire vont toujours en-
» semble. Nous marchons sur Cherbourg :
» quelque vilain fort, avec une garnison
» d'étrangers, veut se défendre; nous l'em-
» portons d'assaut, et un vaisseau part
» pour aller chercher le Roi, avec le pa-
» villon blanc qui rappelle les jours de
» gloire et de bonheur de la France. Ah!
» Madame, quand on n'est qu'à quelques
» heures de l'accomplissement d'un rêve
» si probable, peut-on penser à s'éloigner?

» Pardonnez toutes ces folies, Madame ; » croyez que les sentimens que vous m'avez » inspirés sont aussi durables que ma vie. » Veuillez me donner une petite part dans » votre amitié, et recevoir l'hommage de » mon tendre et respectueux attachement. »

Cette lettre charmante n'est écrite ni à des émigrés, ni à un compagnon d'infortune du Prince. Les sentimens français y sont-ils moins vifs ? Pouvoit-on ne pas adorer un pareil Prince ? Mgr le duc de Berry arriva à Jersey, grandeur évanouie, couronne tombée : toutefois ce Fils de France avoit en lui quelque chose de si singulièrement propre à se faire aimer, que les habitans de Jersey ont parlé d'élever un monument en l'honneur du proscrit étranger que nos tempêtes avoient jeté dans leur île.

Les destinées de Buonaparte s'accomplirent. Ses droits eurent l'inconstance de

la victoire ; fidèle elle les avoit donnés, elle les retira infidèle : son favori tomba au milieu de ses gardes, et la France alla chercher dans sa retraite le vrai Roi, qui devoit supporter la prospérité comme il avoit supporté le malheur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

VIE ET MORT DE Mgr LE DUC DE BERRY EN FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Première et deuxième restauration. Correspondance de Mgr le duc de Berry et de Mme la duchesse de Berry. Leur mariage. Vie privée du Prince.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de Mgr le duc de Berry en France. Voyage de Cherbourg à Paris.

A PEINE le pavillon blanc arboré à Cherbourg avoit-il flotté dans les airs, que ce signal de paix en appela un autre. On aperçut en mer une frégate ayant aussi pavillon blanc; c'étoit la frégate *l'Eurotas*, qui conduisoit à Caen Mgr le duc de Berry; mais ce Prince, ayant découvert dans la rade de Cherbourg le drapeau sans tache, fit tourner la proue vers la première terre de 1814.

France. La ville de Cherbourg avoit envoyé une députation à Jersey, afin de prier Mgr le duc de Berry de vouloir bien débarquer dans son port : le vaisseau chargé de cette députation, ne rencontra pas en mer *l'Eurotas*. Les habitans et la garnison de Jersey s'étoient distingués par les marques de respect et d'amour qu'ils avoient données au Fils de France : à son départ de leur île, dix-huit cents coups de canon saluèrent le vaisseau qui portoit le Prince dans sa patrie.

Le préfet maritime et les principales autorités de Cherbourg s'avancèrent en mer au-devant de *l'Eurotas*. Mgr le duc de Berry les reçut sur son bord. *L'Eurotas* entra dans la rade au bruit des salves d'artillerie, et au milieu des navires pavoisés. Le Prince, descendu de la frégate anglaise, passa à bord du vaisseau amiral français, qui recommença le salut militaire. Ensuite la chaloupe de l'amiral conduisit Mgr le duc de Berry au fond du port royal. Elle étoit suivie

d'une multitude d'autres chaloupes et de petits bâtimens qui portoient, avec la suite du Prince, les premières autorités et les habitans les plus distingués de la ville. Les quais étoient couverts d'une foule immense qui faisoit retentir l'air des plus vives acclamations. Le duc de Berry sauta à terre en criant : *France!* La révolution vient de répondre à ce cri.

M^gr le duc de Berry étoit accompagné des comtes de la Ferronnays, de Nantouillet, de Mesnard et de Clermont-Lodève. Le soir, la ville fut illuminée : Louis XVI avoit été reçu dans ce même port créé par lui, avec les mêmes témoignages d'allégresse. Pour répondre aux transports de la joie publique, M^gr le duc de Berry fit relâcher six cents conscrits réfractaires, et remettre au capitaine de la frégate anglaise des prisonniers de sa nation. C'est ainsi qu'il délivra à Caen d'autres prisonniers français et

espagnols : tout devenoit libre sur le passage d'un Bourbon.

Parti de Cherbourg, le Prince s'arrêta quelques instans à Valognes et à Saint-Lô. Il fut complimenté auprès de Bayeux par le préfet du Calvados. Ces villes croyoient revoir le Bon Connétable qui les fit rentrer autrefois sous l'autorité paternelle du sage Charles V. A Bayeux, un militaire se présente au Prince, et lui dit : « Monsei- » gneur me reconnoît-il? » C'étoit un soldat de l'armée de Condé. « Si je vous » reconnois, répondit vivement le Prince » en s'approchant de lui, et écartant ses » cheveux. Vous devez avoir au front la » cicatrice d'une blessure que je vous ai vu » recevoir à Walden. » Honneur au Prince qui lit si bien sur leur front le nom de ses serviteurs !

Un régiment dont l'esprit n'étoit pas encore changé, passoit dans les environs de

Bayeux. On conseilloit à M^gr le duc de Berry de l'éviter. Ce fut au contraire pour le Prince une raison de marcher au devant de ces troupes. Il se présente aux soldats. « Vous êtes, leur dit-il, le premier régi- » ment français que je rencontre. Je viens » au nom du Roi recevoir votre serment » de fidélité. » Les soldats crient : *Vive l'empereur!* « Ce n'est rien, dit le Prince » avec un sang-froid admirable ; c'est le » reste d'une vieille habitude. » Il tire son épée, et crie : *Vive le Roi!* Les soldats français aiment le courage ; ils répètent aussitôt *vive le Roi!*

Le Prince fut reçu à Caen avec des démonstrations de joie extraordinaires. Il assista au spectacle : on lui présenta sur le théâtre, après la pièce, les prisonniers qu'il avoit fait mettre en liberté. Ainsi, la première fois que M^gr le duc de Berry parut dans nos jeux publics, ce fut pour essuyer

les larmes de quelques Français, et la dernière fois, pour y répandre son sang.

Le Prince rencontra à Lisieux le brave général Bordesoult à la tête de la cavalerie du premier corps de l'armée. A Rouen, il eut encore l'occasion d'admirer les débris de ces vieilles troupes échappées à tant de combats, et qui sembloient plutôt succomber sous le poids des victoires que sous celui des revers. M^gr le duc de Berry s'avançoit vers Paris, entre deux haies de drapeaux blancs flottant sur les remparts et sur les clochers, aux portes des villes, aux fenêtres des châteaux, des maisons et des chaumières. Partout les rues étoient sablées, les murs ornés de tapisseries, de guirlandes et de fleurs de lis d'or; partout les cloches sonnoient, les canons tiroient, les *Te Deum* étoient chantés, les cris de *vive le Roi! vivent les Bourbons!* se faisoient entendre. Le Prince, objet de tant

d'amour, traversoit avec ravissement ces riches campagnes, ce beau pays de France, cette terre natale qui lui étoit plus inconnue que la terre de l'exil. Environné, pressé, porté par la foule, il disoit, les larmes d'attendrissement dans les yeux : « Je n'en puis » plus ; j'en mourrai peut-être, mais je mour- » rai de joie. » Est-ce de joie qu'il est mort ?

Un détachement de gardes à cheval attendoit Mgr le duc de Berry, au delà de Saint-Denis. Hélas ! nous l'avons vu dernièrement passer sur ce chemin dans une toute autre pompe ! Le corps municipal, les maréchaux et les généraux le complimentèrent à la barrière. Monsieur attendoit son fils au château des Tuileries, et le reçut dans ses bras. Tout étoit nouveau pour le jeune Prince ; Paris, ses jardins, ses monumens ; et, parmi tant de Français, cet étranger de notre façon ne connoissoit que son père.

CHAPITRE II.

Le Roi à Compiègne.

Cependant Louis XVIII, débarqué à Calais, approchoit de Compiègne. On se rendoit en foule de Paris à cette résidence : les Français, comme du temps de la Ligue, étoient affamés de voir un Roi. Des courriers se succédoient d'heure en heure. Tout à coup on bat aux champs ; une voiture attelée de six chevaux entre dans la cour du château de Compiègne. Elle s'arrête ; on l'environne ; on en voit descendre, non le Roi, mais un vieillard soutenu par son fils : c'étoit M^gr le prince de Condé et M^gr le duc de Bourbon : l'un, le guide de M^gr le duc de Berry au champ d'honneur ; l'autre, le père de son infortuné

frère d'armes. De vieux serviteurs de la maison de Condé, accourus à Compiègne, poussent des cris en reconnoissant leur maître, se jettent sur ses mains, qu'ils baisent avec des sanglots. Ces Princes n'étoient que deux, on cherchoit en vain le troisième ; ils étoient tout près de Chantilly, qui n'existe plus : quand l'héritier manque, qu'importe l'héritage ?

Enfin, le Roi lui-même arriva. Son carrosse étoit précédé des généraux et des maréchaux de France qui étoient allés au devant de S. M. Ce ne fut plus des cris de *vive le Roi !* mais des clameurs confuses, dans lesquelles on ne distinguoit rien que les accens de l'attendrissement et de la joie. MADAME accompagnoit le Roi. Ses traits, comme on l'avoit remarqué lors de son mariage, offroient un mélange touchant de ceux de son père et de sa mère. Une expression de douceur et de tristesse annonçoit

dans ses regards ce qu'elle avoit souffert; on remarquoit jusque dans ses vêtemens un peu étrangers, des traces de son exil. MONSIEUR, déjà vieil habitant de la France, en présenta les nouveaux enfans au Père de famille.

Telle est, en France, la force du souverain légitime, cette magie attachée au nom du Roi : un homme arrive seul de l'exil, dépouillé de tout, sans suite, sans gardes, sans richesses; il n'a rien à donner, presque rien à promettre; il descend de sa voiture, appuyé sur le bras d'une jeune femme; il se montre à des capitaines qui ne l'ont jamais vu, à des grenadiers qui savent à peine son nom. Quel est cet homme? C'est le Fils de saint Louis; c'est le Roi! tout tombe à ses pieds.

CHAPITRE III.

Mgr le duc de Berry est nommé colonel-général des chasseurs. Inspections militaires. Mot du Prince. Pèlerinage de Mgr le duc de Berry à Versailles.

Le Roi donna à son peuple les institutions que les siècles avoient préparées. Mais l'ouvrage de sa sagesse fut mal compris. Il falloit suivre le dessein de l'habile architecte; bâtir sur son plan un nouveau palais dont les fondemens auroient été antiques. Au lieu de cela, on se contenta de reblanchir des ruines, et de s'y loger; on se crut en sûreté dans des débris qui devoient tomber au souffle de la première tempête. Mgr le duc de Berry, nommé colonel général des chasseurs, n'eut à s'occuper, dans la première année de la restauration, que

Août, septembre 1814.

d'inspections militaires. Il parcourut les départemens du Nord; visita les places fortes de l'Alsace, de la Lorraine et de la Franche-Comté, et revint à Paris. Il passoit un jour en revue, à Fontainebleau, un régiment de la vieille garde. Des grenadiers qui l'avoient entouré après la revue, ne pouvoient s'empêcher de lui témoigner leur admiration pour Buonaparte. « Que faisoit-il donc de si remarquable? leur dit Mgr le duc de Berry. — Il battoit l'ennemi, répondirent-ils. — Belle merveille! répliqua le Prince, avec des soldats comme vous! »

Mgr le duc de Berry avoit profité de son voyage dans les provinces du Nord pour passer un moment en Angleterre, et visiter les lieux de son exil. De retour à Paris, il fit un pèlerinage à ceux de son enfance. Il partit pour Versailles avec un seul aide-de-camp. Il fut extrêmement frappé de trouver le château tout brillant d'or, de glaces et de

peintures, mais inhabité, et debout, dans une espèce de désert, comme les palais enchantés des contes arabes. Versailles n'a été livré qu'un moment à la révolution : aucun des gouvernemens illégitimes n'en a fait son séjour. L'imagination frappée de la majesté du règne de Louis XIV et de la violence de la révolution, oublie ce qui s'est placé entre ces deux grandeurs de l'ordre et du désordre, et s'obstine à ne voir dans Versailles que le créateur de ses merveilles. Mgr le duc de Berry regardoit avec étonnement la façade de ce palais, semblable à une immense ville ; ces vastes rampes conduisant à des bocages d'orangers ; ces eaux jaillissantes au milieu des statues, des marbres, des bronzes, des bassins, des grottes, des parterres ; ces bosquets remplis des prodiges de l'art. Il se représentoit les fêtes brillantes données dans ce palais et dans ces jardins, encore peuplés des ombres des

Montespan, des Nemours, des La Vallière, des Sévigné, des Condé, des Turenne, des Catinat, des Vauban, des Colbert, des Bossuet, des Fénélon, des Molière, des Racine, des Boileau, des La Fontaine. Et si l'on eût demandé quel étoit le voyageur que les gardiens du château conduisoient de salons en salons, de bosquets en bosquets, quel étoit cet étranger, cet inconnu, à qui ils faisoient voir la chambre de Louis XIV, le cabinet de Louis XVI, l'appartement de M^me la comtesse d'Artois, le balcon où l'infortunée Marie-Antoinette se montra au peuple, tenant M. le Dauphin dans ses bras, on eût répondu que ce voyageur, cet étranger, cet inconnu étoit le neveu de Louis XVI, le fils de M^me la comtesse d'Artois, le dernier héritier de Louis XIV.

CHAPITRE IV.

Les Cent-Jours. Msr le duc de Berry à Gand.

La Providence, pour nous donner une dernière leçon, rendit un moment la puissance à Buonaparte. Il sort de la mer, traverse la France, arrive à la demeure du père de famille absent, court à Waterloo, et passant rapidement par le trône et par la gloire, va se replonger dans la mer au bout du monde.

Les cent-jours ne furent qu'une orgie de la Fortune. La république et l'empire se trouvèrent en présence, également surpris d'être évoqués, également incapables de revivre. Tous ces hommes de terreur et de conquêtes, si puissans dans les jours qui leur étoient propres, furent étonnés d'être

si peu de chose. En vain l'anarchie et le despotisme s'unirent pour régner : épuisée par ses excès avec le crime, la révolution étoit devenue stérile.

La vieille France, qui se retiroit, conservoit encore ses forces, après douze siècles, tandis que la nouvelle France se trouvoit déjà caduque au bout de trente ans.

M^gr le duc d'Angoulême combattit héroïquement dans le Midi. Son frère protégea la retraite de Louis XVIII, à la tête des volontaires royaux et de la Maison du Roi. En sortant des portes de Béthune, il rencontra un corps de troupes portant les couleurs de Buonaparte. Il se précipite au devant de ces soldats, les appelle au combat ou à la fidélité : ils refusent l'un et l'autre. On propose au Prince de faire un exemple. « Comment voulez-vous, répond-il, frapper » des gens qui ne se défendent pas ? »

Le commandement général des différens

corps réunis dans le cantonnement d'Alost, fut remis à Mgr le duc de Berry. C'étoit une seconde armée de Condé. Il y déploya la même générosité et les mêmes talens militaires. Accoutumé à l'exil, on voyoit que le malheur ne lui coûtoit rien : une mort comme la sienne n'est pas chose facile, et l'on ne parvient à cette perfection que par de longues épreuves. Cette mort a révélé les nombreux bienfaits de ce Prince : il secouroit, sans qu'on le sût, de pauvres familles d'Alost. Ses infortunes n'ont jamais pesé que sur lui; et il a fait des heureux partout où il a souffert.

Il s'acquit encore un autre droit à l'estime de ses hôtes religieux, en accompagnant, avec ses soldats, une fête chrétienne, celle où l'on célèbre le nom de ce Dieu pour lequel il n'y a point de terre étrangère; fête éternelle qui ne passe point comme celle des hommes.

Ce Dieu des infortunés est aussi le Dieu qui dispose de la victoire. Il lui plut de l'ôter à l'homme qui en avoit abusé si longtemps. La perte de la bataille de Waterloo fit refluer un grand nombre de prisonniers français dans les villes des Pays-Bas. Mgr le duc de Berry s'empressa de les secourir. Il reste un témoignage touchant de sa magnanimité : c'est le mouchoir dont il enveloppa la main d'un soldat blessé à Waterloo. Le grenadier qui possède ce drapeau blanc, ne s'en séparera qu'avec la vie; et il auroit versé mille fois son sang pour guérir la blessure du Prince qui pansa la sienne.

CHAPITRE V.

Retour du Roi. Mgr le duc de Berry préside le collége électoral de Lille.

Juillet 1815.

Le Roi remonta sur son trône : Mgr le duc de Berry rentra une seconde fois dans cette belle France dont il ne devoit plus sortir. Ce fut encore à Saint-Denis, le terme de tous ses voyages, qu'il arriva. Bientôt après, on lui présenta les officiers du dixième régiment de ligne, qui étoit resté fidèle à Mgr le duc d'Angoulême. « Messieurs, leur dit-il, » j'ai une permission à vous demander : » c'est de porter votre uniforme, quand » j'irai au devant de mon frère. »

Au premier moment de la seconde restauration, on parut vouloir profiter de la leçon reçue. Un ministre qui avoit puissamment contribué à relever deux

fois le trône, donna à l'opinion l'impulsion la plus monarchique. Les colléges électoraux furent convoqués avec éclat; et les princes de la famille royale furent nommés pour présider ceux des départemens de la Seine, de la Gironde et du Nord.

13 août 1815. Arrivé à Lille, Mgr le duc de Berry prononça, à l'ouverture du collége, un discours remarquable par les sentimens et par la manière dont ils sont exprimés :

« Le plus aimé de vos Rois, Henri IV, » après de longues guerres intestines, rassembla les notables de son royaume à » Rouen, et leur demanda des conseils; » ainsi que lui, le Roi, mon auguste seigneur et oncle, d'après la constitution » qu'il a donnée lui-même à son peuple, » s'adresse en ce moment à vous, et me » nomme particulièrement pour être son » organe auprès du département du Nord. » Je ne parlerai point de leur fidélité aux

» habitans d'un pays, berceau de la mo-
» narchie; je ne remercierai point de son
» dévouement ce peuple qui rappelle si
» bien ces Francs généreux et guerriers,
» dont il est descendu le premier; je me
» bornerai à vous dire, Messieurs, que le
» Roi, après vingt-six ans de troubles et
» de malheurs, a besoin d'interroger le
» cœur de ses sujets, dont il juge d'après
» le sien. Ne pouvant réunir autour de lui
» tous les Français, dont il est, vous le
» savez, bien moins encore le monarque
» que le père, il vous demande de lui adres-
» ser, non ceux de vous qui l'aiment da-
» vantage, ce choix seroit impossible, et
» vous y voleriez tous, mais ceux qui,
» dignes interprètes de votre pensée, por-
» teront au pied de son trône cet oubli du
» passé, cette connoissance du présent, ce
» coup d'œil dans l'avenir, ce respect pour
» la Charte constitutionnelle, cet amour

» pour sa personne sacrée, enfin cette » abnégation de soi-même qui seule peut » assurer le bonheur de tous. »

Avant l'ouverture du collége électoral, Mgr le duc de Berry avoit voulu revoir et remercier la ville de Béthune et le sous-préfet, qui l'avoient si fidèlement reçu lors de sa retraite à Gand. Il envoya un présent à son hôte d'Alost, et une somme pour être délivrée aux indigens. Peu de fils de Rois, rentrés dans leurs palais, se souviennent d'avoir été supplians, d'avoir *pris dans leurs bras le petit enfant, de s'être jetés à genoux, joignant l'autel domestique.*

Plut. *in Them.*

CHAPITRE VI.

Mariage du Prince.

Enfin, d'heureuses destinées semblèrent s'ouvrir pour Mgr le duc de Berry, par son union avec la princesse Marie-Caroline-Thérèse, fille aînée du prince royal des Deux-Siciles. Complimenté par la Chambre des Députés, il répondit à l'orateur : « J'aurai, » je l'espère, des enfans qui, comme moi, » porteront dans leur cœur l'amour des » Français. » La France attendoit cette lignée royale : la révolution l'attendoit aussi.

Sur le rapport de M. de Castelbajac, qui fit observer à la Chambre des Députés que le mariage d'un Fils de France étoit une fête de famille, la Chambre ajouta 500,000 francs au million demandé par les ministres, pour l'apanage du Prince. Mgr le

duc de Berry abandonna cette somme pendant cinq ans aux départemens qui avoient le plus souffert pendant la guerre.

Il avoit écrit, le 8 janvier, à la princesse Caroline, la lettre qu'on va lire, pour lui demander sa main. Les lettres de Mgr le duc de Berry, que les espérances d'une longue vie promettoient de nous cacher longtemps, nous ont été révélées par sa mort. Ce Prince appartient désormais à l'histoire, et l'on aime à chercher dans ses sentimens intimes, de nouveaux motifs d'admiration et de regrets.

Paris, 8 février 1816.

« Madame ma Sœur et Cousine,

» Il y avoit bien long-temps que je désirois obtenir l'aveu du Roi votre grand-père et du Prince votre père, pour former une demande à laquelle j'attache le bonheur de ma vie; mais devant que j'aie

» obtenu leur agrément, c'est Votre Al-
» tesse Royale que je viens solliciter de
» daigner me confier le bonheur de sa vie,
» en s'unissant avec moi. J'ose me flatter
» que l'âge, l'expérience, et une longue
» adversité, m'ont assez formé pour me
» rendre digne d'être son époux, son
» guide et son ami. En quittant des parens
» si dignes de son amour, elle trouvera ici
» une famille qui lui rappelera le temps
» des patriarches. Que vous dirois-je du
» Roi, de mon père, de mon frère, et
» surtout de cet ange, MADAME, du-
» chesse d'Angoulême, que vous n'ayiez
» entendu dire, sinon que leurs vertus,
» leurs bontés sont fort au-dessus des
» éloges que l'on peut en faire? L'union
» la plus intime règne parmi nous, et n'est
» jamais troublée : mes parens désirent
» tous avec impatience que Votre Altesse
» Royale comble mes vœux, et qu'elle con-

» sente à augmenter le nombre des enfans
» de notre Famille. Veuillez, Madame,
» vous rendre à mes prières, et presser le
» moment où je pourrai mettre à vos pieds
» l'hommage des sentimens respectueux
» et tendres avec lesquels je suis, Madame
» ma sœur et cousine, de Votre Altesse
» Royale le très-affectionné frère et
» cousin,

» CHARLES-FERDINAND. »

Le jour de la célébration du mariage par procuration, il écrivit encore à la Princesse la lettre suivante :

Paris, 25 avril 1816.

« Votre aimable lettre m'a fait un plai-
» sir que je ne puis vous exprimer, Ma-
» dame et chère femme; car d'aujourd'hui
» nous nous sommes donné notre foi. De

» ce jour nous sommes unis par les liens
» sacrés du mariage; liens que je cherche-
» rai toujours à vous rendre doux. Vous
» daignez me remercier de vous avoir
» choisi pour la compagne de ma vie ; que
» de remercîmens ne dois-je pas à Votre
» Altesse Royale pour avoir si prompte-
» ment accédé aux vœux de vos excellens
» parens? Je sens combien il doit vous en
» coûter de les quitter, de venir presque
» seule dans un pays étranger, mais qui
» ne le sera bientôt plus pour vous, pour
» vous unir à un homme que vous ne con-
» noissez pas. J'ai composé votre maison
» de dames dont la vertu et la douceur
» me sont connues. Le Roi a approuvé ce
» choix. Votre dame d'honneur, Mme la du-
» chesse de Reggio, est désespérée de ne
» pouvoir aller au-devant de vous. Mme de
» La Ferronnays, votre dame d'atours,
» sœur de Mme la comtesse de Blacas, sera

» la première qui aura le bonheur de vous
» faire sa cour; c'est un modèle de vertu
» et de l'amabilité la plus douce; je vous
» la recommande particulièrement; elle
» vous présentera les dames pour accom-
» pagner. Le duc de Lévis, votre chevalier
» d'honneur, est un homme aussi distingué
» par ses qualités que par ses talens. Le
» comte de Mesnard, votre premier écuyer,
» est un loyal chevalier, qui n'est rentré
» en France qu'avec moi. Enfin j'espère
» que lorsque vous les connoîtrez, vous les
» trouverez dignes de l'honneur qu'ils ont
» de vous être attachés.

» Avec quelle impatience j'attends la
» nouvelle de votre arrivée en France! Que
» je serai heureux, ma bien chère femme,
» lorsque je pourrai vous appeler de ce
» doux nom! Tout ce que j'entends dire de
» vos qualités, de votre bonté, de votre
» esprit, de vos grâces, me charme et me

» fait brûler du désir de vous voir et de
» vous embrasser comme je vous aime.

» Charles-Ferdinand. »

Cette fin de lettre est la formule de presque toutes les fins de lettres de Henri IV, mais avec quelque chose de grave et de chaste qui tient à la sainteté du lien conjugal. Le jour même où Mgr le duc de Berry écrivoit cette lettre, la jeune Princesse lui envoyoit celle-ci du pied des autels :

Naples, 24 avril 1816.

« C'est à l'autel que je viens, Monsei-
» gneur, de prendre l'engagement solennel
» d'être votre fidèle et tendre épouse. Ce
» titre si cher m'impose des devoirs que
» très-volontiers je commence à remplir
» dès ce moment, en venant vous donner
» l'assurance des sentimens que mon cœur
» vous a déjà voués pour la vie ; elle ne
» sera remplie et occupée que de chercher

» les moyens de vous plaire, à me concilier votre amitié, mériter votre confiance. Oui! vous aurez toute la mienne, toutes mes affections; vous serez mon guide, mon ami; vous m'apprendrez à plaire à votre auguste famille; vous adoucirez (je n'en doute pas) le chagrin si vif que je vais éprouver de me séparer de la mienne. C'est sur vous enfin que je me repose entièrement du soin de ma conduite pour la diriger vers tout ce qui pourra procurer votre bonheur. J'en ferai mon étude habituelle; puissé-je y réussir et vous prouver combien je mets de prix à être votre compagne! C'est dans ces sentimens que je suis, pour la vie, votre affectionnée épouse.

» CAROLINE. »

CHAPITRE VII.

Arrivée de Mme la duchesse de Berry à Marseille.

Un détachement de la garde royale se rendit en Provence. Mme la duchesse de Reggio, Mme de La Ferronnays, Mme de Bouillé, Mme de Gontaut, M. le duc d'Havré, M. le duc de Lévis, M. le comte de Mesnard, attendoient à Marseille l'arrivée de la Princesse Caroline. Elle avoit déjà assisté à Naples à des fêtes brillantes, fêtes qui semblent éternellement préparées sur les bords de ce golfe où tout ce qu'on aperçoit, ciel, mer, campagnes, palais, ruines, se rattachent à des plaisirs du moment ou à des joies passées. Embarquée sur un vaisseau napolitain, Mme la duchesse de Berry traversa la mer qui avoit vu passer son aïeule, Marguerite

de Provence, femme de saint Louis, revenant de la Terre-Sainte où elle avoit partagé les malheurs de son époux et de son Roi. Marseille déploya à l'arrivée de la Princesse cet enthousiasme qu'elle tient du sang de l'Ionie, de la beauté de son soleil, des chansons de ses troubadours, et du souvenir du bon Roi René. Caroline de Bourbon fut reçue comme Marie de Médicis au-devant de laquelle Henri IV avoit envoyé le connétable, le chancelier, le duc de Guise et les princesses douairières de Guise et de Nemours. Mais écoutons les deux époux : ils vont nous raconter leur histoire, et avec quel charme !

CHAPITRE VIII.

Lettres du Prince et de la Princesse. Mme la duchesse de Berry décrit les fêtes qu'on lui donne à Marseille et à Toulon.

Paris, 10 mai 1816.

« Je profite, Madame, du départ de Mme » la duchesse de Reggio, pour vous dire » combien votre seconde lettre m'a tou- » ché; cette lettre que vous avez écrite en » sortant de la cérémonie par laquelle vous » avez confié votre destinée entre mes » mains. Je suis chargé de votre bonheur, » et ce sera la douce et constante occu- » pation de ma vie. J'ai vu avec peine le » retard de votre départ de Naples : la » quarantaine que vous serez obligée de » faire, quoiqu'elle soit abrégée autant » que possible, me fait présumer que ce

» ne sera que dans les premiers jours
» du mois prochain que j'aurai le bon-
» heur de vous voir. Que je regrette de
» n'avoir pas pu aller à Naples moi-
» même vous chercher ! mais il faut nous
» soumettre aux volontés de nos parens, et
» premiers sujets, nous devons l'exemple
» de l'obéissance. Toute la France vous
» attend avec la plus vive impatience, et
» moi plus que personne. Je vous recom-
» mande Mme la duchesse de Reggio, qui,
» malgré sa foiblesse, a voulu partir. Elle
» se trouve bien heureuse de pouvoir se
» rendre à son devoir auprès de vous.

» Adieu, Madame; je suis impatient de
» recevoir une lettre de Votre Altesse
» Royale, datée de France. Le vent qui
» souffle avec violence me fait trembler.

» CHARLES-FERDINAND. »

Du lazareth de Marseille, 26 mai 1816.

« Vos aimables lettres, Monseigneur, » m'ont déjà habituée à votre intérêt. Je » dois à Votre Altesse Royale de l'informer avec la confiance qu'il m'inspire de » tout ce que je fais ici, et d'abord de ma » santé qui est très-bonne. Je me lève assez » tard, parce que j'aime à dormir le matin; ainsi je n'entends la messe que de » neuf à dix heures. Le bon duc d'Havré » prend la peine de venir de bien loin » pour y assister, ainsi que le préfet, » M. de Villeneuve-Bargemont, M. de » Montgrand, maire, et des députés de la » Santé, lorsque les affaires publiques le » leur permettent. Ainsi ils viennent me » voir à la distance très-*respectueuse* qu'imposent les lois de la quarantaine. Puis je » me retire chez moi jusqu'au dîner, après » lequel je profite de l'excellente société

» de Mme de La Ferronnays; c'est à son attachement pour Monseigneur que je dois » sans doute la preuve si touchante de son » dévouement de venir s'enfermer avec » moi. J'y suis bien sensible, comme à la » demande qu'en fit aussi Mme la duchesse » de Reggio. J'ai le plaisir de la voir au » parloir avec Mesdames de Gontaut, de » Bouillé, et MM. de Lévis et de Mesnard, et tous ceux que M. le duc d'Havré m'a présentés : c'est une occupation » de l'après-dîner, avant la promenade ou » la pêche; plaisirs que les intendans de la » Santé m'ont procurés deux fois. Ils sont » bien empressés d'employer tous les » moyens d'adoucir ma retraite. Jeudi » passé j'ai fait une jolie promenade sur » mer dans un très-beau canot que M. le » commandant de la marine a fait venir » de Toulon; on a pu entrer dans le port; » et comme il a paru que les bons habi-

» tans de Marseille ont été contens que
» l'on ait trouvé ce moyen de me faire
» voir à eux, j'ai demandé de renouveler
» la promenade aujourd'hui si le temps le
» permet; l'on m'a fait entendre aussi plu-
» sieurs fois de la musique; enfin, Mon-
» seigneur, l'on n'omet rien de ce qui peut
» m'être agréable. Je suis bien reconnois-
» sante, je vous assure, et voudrois le
» montrer comme je le sens; mais je ne
» peux vaincre tout d'un coup ma timi-
» dité. Mon âge et le peu d'occasions que
» j'ai eues de paroître, doivent me faire
» excuser par ceux qui savent ces raisons;
» les autres ne me jugent peut-être pas avec
» tant d'indulgence. Je n'en serai affligée
» que par rapport à Votre Altesse Royale
» à qui je voudrois faire éprouver tous les
» genres de satisfaction. On doit me faire
» voir Toulon; je jouirai d'autant plus de
» ce plaisir que cette course n'est pas un

» retard, puisqu'elle ne fait qu'employer
» les jours de grâce que MM. de la Santé
» m'ont accordés ; c'est un arrangement de
» l'excellent duc d'Havré. Je n'écris pas
» aujourd'hui au Roi notre oncle, ni à
» votre père, pour ne les pas fatiguer ;
» mais soyez assez bon pour être près
» d'eux l'interprète de mes sentimens de
» respect et d'attachement, ainsi que de
» ceux d'amitié à Mgr le duc et à Mme la
» duchesse d'Angoulême. Il me tarde bien
» de faire partie de cette famille qui
» m'est déjà si chère. Vous m'apprendrez
» à lui plaire, Monseigneur ; vous me direz
» bien franchement tout ce que je dois
» faire pour cela, et surtout pour mériter
» votre tendresse.

» CAROLINE. »

Paris, 26 mai 1816.

« Je ne puis vous exprimer, Madame, » combien je suis heureux d'apprendre » votre arrivée à Marseille. J'aurois bien » voulu abréger l'ennuyeuse quarantaine » de Votre Altesse Royale, et je crains » que vous ne trouviez le temps bien long. » Vous avez déjà gagné les cœurs de ceux » qui n'ont fait que vous entrevoir. Vous » êtes déjà si aimée en France, on désire » tant vous voir ! Quand je sors à pré- » sent l'on ne crie plus : *Vive le duc de* » *Berry !* mais ce qui me fait bien plus de » plaisir : *Vive la duchesse de Berry ! vive* » *la princesse Caroline !*

» Je voudrois, Madame, prévenir tous » les désirs de Votre Altesse Royale, sa- » voir ce qui pourroit lui plaire : vous » aurez ici une habitation charmante, que » toute la famille s'occupe à arranger.

» Vous aimez à monter à cheval; je vous » cherche des chevaux bien sages. Je sais » que vous ne craignez rien; mais moi j'ai » peur pour vous. A propos de courage, » vous avez été en grand danger sur mer, » auprès de cette vilaine île d'Elbe, d'où » sont partis tous nos maux l'année der- » nière. Cela m'a fait trembler; mais j'ai » aimé à apprendre que vous n'aviez pas » éprouvé la moindre frayeur. Le sang » de Henri IV et de Louis XIV ne s'est pas » démenti.

» Adieu, Madame et bien chère amie, » ma bonne et aimable femme; en atten- » dant le 15 de juin qui est encore si loin, » je veux vous répéter que je vous aime et » que je ferai tout ce qui sera en moi pour » vous rendre heureuse.

» CHARLES-FERDINAND. »

Marseille, 2 juin 1816.

« Quel plaisir pour moi, Monseigneur, » de recevoir à cinq jours de date vos » lettres très-aimables, mais aussi écrites » trop rapidement. Permettez-moi d'en » faire un petit reproche à Votre Altesse » Royale. Vous m'excuserez, puisque vous » m'assurez que vous désirez me donner » toutes sortes de bonheur, et que vous » retardez celui que j'ai à vous lire par » l'étude qu'il faut que je fasse de votre » écriture. N'allez pas, d'après cela, me » juger difficile et grondeuse.

» Je suis arrivée hier soir de Toulon, » où tous mes instans ont été employés à » recevoir des hommages, des fêtes sur » terre et sur mer. La ville entière étoit » parée, décorée d'emblèmes, d'inscrip- » tions allégoriques. Il est impossible de » décrire l'enthousiasme de ces bons habi-

» tans de la Provence, ils me gâtent; ils » touchent sensiblement mon cœur par les » expressions répétées de leur amour pour » le Roi et pour toute sa famille. Ils ont » en même temps la délicatesse de joindre » des acclamations pour mes parens de » Naples. Cela n'est-il pas charmant ? » Toutes les autorités sont excellentes, » au dire général; ce sont bien elles qui » soutiennent ce bon esprit. J'ai vu avec » plaisir ce brave Rousse de Toulon, le » seul qui ait fait reconnoître Louis XVII, » et qui continue par un entier et désin- » téressé dévouement à se rendre utile à » son pays et à son Roi.

» L'on m'a conduite dans les arsenaux. » Celui de terre qui n'existoit pas il y a » quatre mois, est maintenant en état d'ar- » mer plus de trente mille hommes. On » le doit à l'activité infatigable du colonel » qui en est chargé, dont le nom est M. de

» Laferrière. En tout, ce petit voyage m'a
» intéressée. Nulle part, je crois, on ne
» peut prendre une idée plus juste des
» moyens et de la grandeur de la France
» qu'en visitant ce beau port. S'il a fait
» cet effet sur moi, qui n'y entends rien,
» que doit-il produire sur les personnes
» qui ont des connoissances ? C'est dans
» treize jours, Monseigneur, que je vous
» verrai, que je jugerai par moi-même de
» tout le bien que j'entends dire de votre
» cœur, de votre esprit, et que je vous répé-
» terai que je suis et serai pour la vie votre
» fidèle et affectionnée,

CAROLINE. »

Paris, 31 mai 1816.

« Le prince de Castelcicala m'a remis
» hier, Madame et bien chère amie, des
» lettres pour vous de vos chers parens ;
» je ne perds pas un instant pour vous les
» envoyer. J'ai encore reçu aujourd'hui

» des nouvelles de Marseille, du 23; je
» sais que vous enchantez tout ce qui vous
» entoure, et tout ce qui peut vous aperce-
» voir. Votre promenade en bateau a eu
» un grand succès, et surtout, la promesse
» que vous avez faite de la renouveler. Je
» ne vous écrirai pas aujourd'hui une lon-
» gue lettre, en ayant tant à vous envoyer
» qui doivent vous intéresser davantage.
» Je m'occupe de vous chercher des che-
» vaux, et j'espère en trouver qui vous
» conviennent. Nous avons été voir la cor-
» beille que le Roi vous donne, et j'espère
» que vous en serez contente. Il y a sur-
» tout une robe de bal que je serai charmé
» de vous voir porter. Mon père rassemble
» votre bibliothèque ; mon frère et sa
» femme ornent votre chambre ; chacun
» de nous se fait un si doux plaisir de vous
» être agréable ! Et qui le désire plus que
» celui qui vous est déjà uni par les liens

» les plus sacrés? Je suis toujours effrayé
» de mes trente-huit ans; je sais qu'à dix-
» sept, je trouvois ceux qui approchoient
» de la quarantaine bien vieux. Je ne me
» flatte pas de vous inspirer de l'amour,
» mais bien ce sentiment si tendre plus
» fort que l'amitié : cette douce confiance
» qui doit venir de l'amitié même. Je vois
» que je ne finis pas, et vous avez toutes
» vos lettres à lire. Adieu; encore quinze
» grands jours! Je baise les mains de ma
» femme comme je l'aime.

» CHARLES-FERDINAND. »

Paris, 4 juin 1816.

« J'ai reçu hier, Madame et bien chère
» amie, votre bonne et aimable lettre du
» 27. Tout le monde dit beaucoup de bien
» de vous; mais je juge encore plus de ce
» que vous valez par vos lettres, où je
» trouve tout ce qui est fait pour me char-

» mer. Vous me demandez de vous donner
» des conseils : je vous dirai tout ce que je
» croirai vous être utile. Vous vous plaignez
» de votre timidité ; elle sied à votre âge,
» et vous savez y mêler la bonté et la no-
» blesse. Vous êtes entourée de l'amour
» des habitans du Midi, qui sont bien bons.
» Vous êtes un présage de bonheur pour
» la France, et *la terreur des factieux* (1).

» CHARLES FERDINAND. »

(1) Louvel l'a bien prouvé.

CHAPITRE IX.

Suite des lettres. Mme la duchesse de Berry quitte Marseille, et continue à parler de la France, à mesure qu'elle s'approche de Fontainebleau.

Montélimart, 5 juin 1816.

« La lettre de Monseigneur, du 13 mai, » m'est parvenue avant qu'il m'ait été pos- » sible de finir ma réponse à celle du 26. » Je vous remercie sensiblement de la » seconde comme de la première. Vous » m'avez fait un vrai plaisir de m'envoyer » celles de mes parens.

» On continue à me faire voir la France » parée. Dans tous les lieux où je passe, » les acclamations sont continuelles, ainsi » que les complimens des autorités. J'y suis » bien sensible ; mais je dirai tout bas à

» Monseigneur, à celui pour qui je n'ai rien
» de caché, et pour lui seul, que je sens le
» poids de ces honneurs, et n'en serai jamais
» enivrée. Il me tarde de jouir d'une vie
» paisible en famille. Que Votre Altesse
» Royale reçoive, en attendant, l'assurance
» de ma tendresse : elle durera autant que
» ma vie.

» CAROLINE. »

Lyon, 9 juin 1816.

« Votre lettre du 4 et du 5 juin, Monseigneur, m'a été remise le soir de mon » arrivée à Lyon; je ne veux plus vous » répéter que je vous en remercie : une fois » pour toutes, comptez sur ma tendre » reconnoissance, et soyez sûr que rien » n'échappe à ma sensibilité : vous l'avez » touchée vivement.

» Vous êtes content de moi, dites-vous, » Monseigneur? C'est sans doute pour me » rassurer, car je sens qu'il me manque » beaucoup, mais beaucoup pour être ce » que je voudrois pour vous plaire, et pour » répondre à l'idée trop flatteuse qu'on » vous a donnée de Caroline. Croyez à son » bon cœur, à son désir de répondre à » votre confiance, en vous accordant la » sienne tout entière. Voilà tout ce dont je

» puis vous répondre ; vos soins, vos » bontés feront le reste.

» Je suis bien sensible à tout ce qu'on » fait pour embellir mon habitation et parer » ma personne. Comment témoigner à tous » ma reconnoissance ? Vous m'aiderez, » Monseigneur ; ce n'est que vis-à-vis de » vous que j'essaie déjà de n'avoir plus » besoin d'interprète, car je vous dis bien » franchement que vous êtes cher à votre

» CAROLINE. »

Paris, 9 juin 1816.

« C'est, Madame et chère amie, par un » des plus dévoués serviteurs de notre » Maison que je vous écris, par un homme » bien heureux de notre union, le bon » prince de Castelcicala. Je n'ai pas besoin » de vous le recommander, il me connoît » bien, m'ayant vu si long-temps en An- » gleterre. Avec quel plaisir je prendrois » sa place! C'est donc dans six jours que je » vous verrai! J'ai toujours peur que vous » ne me trouviez pas beau, car les peintres » de Paris ne sont pas comme ceux de » Palerme; ils flattent. Avec quel plaisir je » presserai votre main! Pressez aussi la » mienne, si je ne vous déplais pas trop. » La contrainte où nous serons pen- » dant deux jours me gênera bien. Ma » Caroline, je vais m'occuper de votre » bonheur, de vos plaisirs. Je sais que vous

» aimez le spectacle, j'ai des loges à tous
» les théâtres. J'ai une jolie campagne dont
» on vous aura parlé, nous y irons bien
» souvent ensemble. Je chasse souvent,
» vous y viendrez en calèche. Vous aimez
» la musique, je l'aime aussi beaucoup.
» Enfin, Madame, je chercherai à vous
» rendre heureuse, et j'espère y parvenir.
» Vous avez, si je dois croire tout ce qui
» vous a vue, bonté, douceur, esprit et
» gaîté; que peut-on de mieux? Cependant
» nous nous trouverons des défauts : tendre
» indulgence sera notre devise.

» CHARLES-FERDINAND. »

Fontainebleau, 12 juin 1816.

« Votre lettre de Lyon, que je reçois de » la main du Roi, me fait un plaisir que » je ne puis vous exprimer. Je suis charmé » que vous me grondiez sur mon écriture : » vous avez bien raison; mais en vous » écrivant mon cœur m'emporte, et vous » n'avez pas d'idée de l'effort que je suis » obligé de faire pour être lisible. Encore » trois jours! Je brûle de vous voir. J'é- » prouve aussi aujourd'hui un grand bon- » heur; je possède votre portrait. Au moins » celui-là ne vous défigure pas du tout; et » fût-il un peu flatté, l'on peut être encore » fort agréable sans être aussi jolie que ce » portrait.

Ce 13.

» Le prince de Castelcicala me remet » votre lettre de Moulins, qui est plus » aimable encore que les autres. Enfin c'est

» demain que je verrai ma femme, celle » dont le bonheur doit être mon ouvrage. »

Hélas! le Prince a fait le malheur de celle dont il comptoit faire la félicité : mais qui faut-il accuser? Comme ces deux jeunes époux aimoient la France! quelle reconnoissance bien sincère (car elle étoit bien cachée dans ces lettres) des hommages qu'on leur rend! Ces lettres renferment-elles un seul mot que l'âme la plus naïve, la plus noble et la plus tendre pût désavouer? qui ne voudroit, en les lisant, avoir pour frère et pour sœur, pour fils et pour fille celui et celle qui les ont écrites?

Mgr le duc de Berry et Mme la duchesse de Berry offroient un touchant rapport de destinées : sortis de la même race, tous deux Bourbons, tous deux ayant vu la chute du trône de leur famille, tous deux remontés à leur rang, ils n'avoient guère connu

avant leur mariage que l'exil et l'infortune. Battus de la même tempête, ils s'étoient unis pour s'appuyer. Après tant d'années de calamités, ils cherchoient quelques momens de bonheur : leurs lettres prouvent combien il a été cruel de les leur ravir.

CHAPITRE X.

Mme la duchesse de Berry arrive à Fontainebleau. Célébration du mariage à Paris.

La Princesse arriva le jour où Mgr le duc de Berry l'attendoit, comme on le voit dans sa dernière lettre. Sa marche à travers la France avoit été une longue fête. Au terme de sa course elle trouva deux tentes dressées dans la forêt de Fontainebleau, à la croix de Saint-Hérem. Elle y fut reçue par le Roi, MADAME, MONSIEUR, Mgr le duc d'Angoulême et Mgr le duc de Berry. Tout s'y passa avec les mêmes cérémonies et les mêmes étiquettes qu'au mariage de Louis XV. Dans cette famille de France rien ne change, quand même le royaume est changé : c'est ainsi qu'elle ramène à la longue, par son immobilité, les institutions à un point fixe,

et donne au gouvernement une forme impérissable.

Les premières pompes du mariage de Mgr et de Mme la duchesse de Berry furent charmantes sous les arbres. On diroit que les descendans des Rois chevelus ont conservé une prédilection secrète pour les forêts : ils ont aimé à placer leurs palais dans la solitude, à promener les enchantemens de leur cour sous de grands chênes. Que de souvenirs ce Fontainebleau, habité par vingt-neuf Rois depuis Robert, n'offroit-il pas à la jeune Princesse ? Saint-Louis, l'auguste chef de sa race, y avoit fait bâtir un hôpital pour les pauvres, *parmi lesquels il cherchoit*, comme il le disoit, *Jésus-Christ*. Aux travaux du Saint, d'autres siècles ajoutèrent les ouvrages de Charles-le-Victorieux et de François, le restaurateur des lettres. Henri IV datoit ses lettres de *ses délicieux déserts* de Fon-

tainebleau ; Louis XIII les embellit encore. Vint l'infortuné Louis XVI, qui jeta des pins sur les rochers, comme un voile de deuil ; et trente ans après, on vit un pape prisonnier dans les bosquets où Louis XIV avoit aimé La Vallière. Et toutes ces choses, qui sont de l'histoire pour le Monde, ne sont pour cette Maison de France que des traditions de famille.

Le mariage fut enfin célébré à Notre-Dame. Chacun, en voyant cette cérémonie, se souvenoit d'une autre pompe ; chacun considéroit combien peu de temps il faut pour changer les ris en larmes, pour mettre le maître du Monde à la place de l'exilé, et l'exilé sur le trône du maître du Monde. Ce qui paroissoit devoir être plus durable que les empires, c'étoit la félicité de Mgr le duc et de Mme la duchesse de Berry. Jamais il n'y eut mariage mieux assorti, mari plus affectueux, femme plus dévouée et plus

tendre. La France étant en paix avec l'Europe, M^gr le duc de Berry put jouir enfin d'un repos qu'il avoit bien acheté, et qui, depuis long-temps, étoit l'objet de ses vœux.

CHAPITRE XI.

Vie privée du Prince. Anecdotes du cocher, du valet-de-pied et du piqueur. Pension de M. de Provenchère.

Adoré de sa maison, Mgr le duc de Berry y établit un ordre parfait : non cet ordre naturel à la médiocrité de l'esprit, mais celui qui tient à la délicatesse de l'âme, et qui donne l'indépendance. Il vouloit que cet ordre établi pour lui-même, se retrouvât encore parmi ses domestiques. Quand ils plaçoient une somme à la caisse d'épargne, il doubloit cette somme, afin de les encourager à l'économie, et de les rendre prévoyans pour l'avenir. Excellent maître, sa bonté n'avoit d'autre défaut que d'être impatiente comme son humeur. Il avoit plusieurs fois signifié à un cocher qu'il ne vouloit plus être mené par lui. « Tu es trop vieux pour travailler,

» lui disoit-il brusquement, va-t'en. » Le cocher, non moins déterminé à rester, déclaroit qu'il avoit une nombreuse famille, et qu'il falloit qu'il travaillât. « Et que ne » disois-tu cela plus tôt? s'écrie le Prince : » c'est une autre affaire. J'augmente de » douze cents francs ta pension de retraite ; » mais, bon homme, je t'en prie, repose- » toi. »

Depuis quelque temps le Prince, entendoit toute sa maison retentir du nom d'un certain *Joseph*, qu'on ne cessoit d'appeler dans les jardins, les cours, les vestibules. Il ordonne qu'on lui amène cet homme qu'il ne connoissoit pas. « Eh! bien, Joseph, » lui dit-il, c'est donc toi qui mènes ma » maison? Tu me parois faire la besogne » de tout le monde. Es-tu marié, as-tu des » enfans? » Joseph tremblant, répond : « Oui, Monseigneur. » Les gages de Joseph furent doublés.

Aubry étoit le premier piqueur du Prince, souvent loué, souvent grondé, suivant la fortune de la chasse. Un rendez-vous est donné à Compiègne. Aubry reçoit ordre de s'y trouver à huit heures précises du matin. Le Prince arrivé plus tôt, ouvre la chasse à sept heures et demie. Aubry, exact à huit heures, entend la chasse au loin dans la forêt. A midi, M^sr le duc de Berry rentre fatigué, le cerf égaré, les chiens en défaut. Il demande Aubry, avec les marques de la plus vive impatience. On trouve Aubry qui se cachoit; on l'amène tout interdit devant Monseigneur. « Aubry, s'écrie le » Prince, quelle est la punition des gens » qui ne sont pas exacts? » Aubry ne peut répondre. « Tu ne le sais pas, dit le Prince: » eh! bien moi, je le sais, c'est de payer » une amende, et je la paye. » Il lui remet une somme pour ses enfans.

Il n'oublioit jamais les services qu'on lui

avoit rendus. Sa reconnoissance alla chercher jusqu'en Amérique M. de Provenchère, son premier valet de chambre, que l'âge et les infirmités retenoient aux Etats-Unis. Par une rare délicatesse, M^gr le duc de Berry nomma pour son trésorier ce vieux serviteur; et c'étoit à ce titre qu'il recevoit une pension, quoique le Prince n'eût jamais ni trésor ni cassette.

CHAPITRE XII.

Suite de la vie privée. Charité du Prince.

Les bontés de M^gr le duc de Berry ne se renfermèrent pas dans sa maison. Dans toutes les parties de la France, il découvroit les misérables : son nom, comme celui de la charité même, se trouvoit mêlé à toutes les œuvres de miséricorde. Ce caractère est particulier à nos Rois. Il nous reste des ordonnances qui prescrivent, dans les temps les plus désastreux, l'acquittement des aumônes, avant les *assignations*, ou qui commandent de surseoir au paiement de toutes dettes, à l'exception des aumônes, *exceptis eleemosynis*. Chaque soir, on remettoit à M^gr le duc de Berry une feuille contenant

Ordonn. des Rois de France, tome II, p. 300-447.

l'analyse des pétitions qui lui étoient présentées dans le courant du jour; et, selon les renseignemens obtenus, il faisoit droit à ces pétitions.

Il prenoit sur ses goûts pour satisfaire sa générosité. C'est ainsi qu'il renonça à l'achat de quelques tableaux qu'on proposoit de lui vendre à Anvers. « J'ai réfléchi à » votre proposition, écrivoit-il à M. Des» palières, et j'ajourne l'emplette. Dans un » temps où mes pauvres appellent ma sol» licitude, je me reprocherois d'acheter si » cher un plaisir dont je puis me passer. » Une autre fois, il disoit au maire de son arrondissement: « Quand vos pauvres au» ront besoin de moi, ne m'épargnez » pas. »

Il donnoit à la société de bienfaisance, dont il étoit président, un secours de 500 fr. par mois; et, dans l'année 1816, il versa à la caisse de cette société, la somme

de 11,000 fr., comme don extraordinaire.

A la mort de Mgr le prince de Condé, il remplaça son général dans la présidence de l'association paternelle des chevaliers de Saint-Louis. C'étoit un droit : on a déjà dit que, par un testament fait en Angleterre, le prince de Condé avoit légué le soin de ses compagnons d'armes à celui qui avoit partagé leurs périls. En apprenant la mort du héros de Berstheim, Mgr le duc de Berry laissa échapper ces paroles, qui disent tout : « Nous avons perdu notre » vieux drapeau blanc. »

Les charités connues de Mgr le duc de Berry se montoient à plus de 100,000 écus par an ; et beaucoup d'autres étoient cachées. Mme la duchesse de Berry secondoit merveilleusement le penchant généreux du Prince. On a calculé que leurs aumônes réunies, dans l'espace de six ans, se sont élevées à 1,388,851 fr. ; somme énorme

pour un prince dont le revenu étoit au-dessous de celui de plusieurs généraux, banquiers et propriétaires. Il faut ajouter à ce million 388,851 fr., les 500,000 fr. que M^gr le duc de Berry abandonnoit, par an, aux départemens qui avoient le plus souffert de la guerre ; ce qui fait deux millions dans le cours de quatre années : en tout, près de quatre millions d'aumônes.

Tous ces dons étoient accompagnés de soins qui en doubloient le prix. Le Prince et la Princesse, suivant le précepte de l'Evangile, visitoient les malheureux auxquels ils accordoient des secours. Quelquefois ils se cachoient mutuellement leurs bonnes œuvres. Comme ils sortoient un jour ensemble, une pauvre femme se présente à eux, avec ses enfans. La plus jeune des filles de cette femme s'approche naïvement de la Princesse. « Je m'en » suis chargée, » dit M^me la duchesse de

Berry, en rougissant. — « Bien, répondit » le Prince, j'aime à vous voir augmenter » notre famille. »

CHAPITRE XIII.

Suite de la vie privée. Diverses aventures.

L'humanité suit la charité; ou plutôt elle en fait partie. Le cheval d'un des dragons de la garde, qui accompagnoient le Roi dans une promenade, s'abattit : le dragon eut la jambe cassée. M^gr^ le duc et M^me^ la duchesse de Berry le rencontrèrent; ils descendirent de leur voiture, y firent placer le blessé, ordonnèrent qu'on le conduisît à l'Elysée, pour être soigné jusqu'à parfaite guérison, et s'en retournèrent à pied, par un soleil ardent. C'étoit le même Prince qui, souvent manquant de tout, n'avoit pas trouvé une main pour le secourir.

Monsieur avoit donné à son jeune fils cette chaumière de Bagatelle, qui fit tant

parler au commencement de la révolution, et dont le dernier commis de Buonaparte auroit dédaigné les jardins et l'ameublement. Mgr le duc de Berry aimoit cette petite retraite où il nourrissoit les pauvres des environs. Il y alloit souvent le matin, dans la belle saison. Un jour, traversant le bois de Boulogne, il rencontre un enfant chargé d'un panier. Le Prince arrête son cabriolet. « Petit bon homme, où vas-tu? » dit-il à l'enfant. — « A la Muette, porter ce panier, » répond celui-ci. — « Il est trop lourd pour toi, ce panier, dit le Prince, donne-le-moi, je le remettrai en passant. » Le panier est placé dans le cabriolet, et le Prince le dépose fidèlement à son adresse. Il va trouver ensuite le père de l'enfant, et lui dit : « J'ai » rencontré votre petit garçon. Vous lui » faites porter des paniers trop lourds. » Vous détruirez sa santé, et vous l'em- » pêcherez de grandir. Achetez-lui un âne

» pour porter son panier. » Et il lui donne l'argent pour acheter l'âne. Hist. Par. liv. I.

Qu'un grand monarque, qu'un homme célèbre se mêlent inconnus à la foule, on aime à les y chercher; mais pourtant rien de plus facile que les vertus de position qu'ils déploient dans ces aventures : l'orgueil humain s'arrange de descendre pour remonter. Ce n'est point ce plaisir des contrastes qu'on éprouve, en lisant la vie privée de Mgr le duc de Berry. Il n'étoit point Roi; il n'avoit point encore cet éclat de gloire que la mort lui a donné : accoutumé à l'obscurité, ce n'étoit point une chose nouvelle pour lui de se trouver au milieu des rangs inférieurs de la société. Ce qui fait donc le charme des mots et des actions dont il remplissoit ses journées, c'est la supériorité même de sa nature : on aime et l'on admire l'homme dans le Prince, indépendamment de la scène qui le fait connoître.

CHAPITRE XIV.

Suite des aventures.

Par une matinée du mois de juin qui sembloit devoir être belle ; Mgr le duc de Berry et Mme la duchesse de Berry allèrent se promener à pied sur le Boulevard : survient un orage. Un jeune homme passe avec un parapluie ; le Prince le prie de le lui prêter pour sa femme. « Volontiers, dit le » jeune homme. Madame me permettra-» t-elle de l'accompagner ? » — « Très-cer-» tainement, » dit le Prince. Et le voilà qui marche auprès de la Princesse avec l'étranger. Le chemin étoit long : le jeune homme disoit souvent : « Est-ce ici ? » — « Encore quelques pas, » répondoit le Prince. On approche de l'Elysée-Bour-

bon ; la garde reconnoît LL. AA. RR., et prend les armes. Le jeune homme dans la dernière confusion, balbutie des excuses. M^gr le duc de Berry le rassure, et le remercie.

Dans une autre course avec M^me la duchesse de Berry, il fut obligé de se réfugier dans la loge d'une portière, qui eut lieu de remercier le ciel de lui avoir envoyé de pareils hôtes.

Lorsqu'on transporta au Pont-Neuf la statue de Henri IV, un accident arrêta l'appareil dans l'avenue de Marigny. M^gr le duc de Berry qui se trouvoit sur la terrasse de son jardin, le long de cette avenue, aperçut Monsieur et M^gr le duc d'Angoulême, au milieu du peuple, dans leur voiture ; il descend tête nue, en habit bleu, et sans Ordres. La foule, qui ne le reconnoissoit pas, ne vouloit pas le laisser passer. Par hasard quelqu'un le nomme. Aussitôt la

multitude ouvre ses rangs ; et le Prince passe en disant : « Je vous demande pardon, mes » amis ; c'est mon père et mon frère qui m'ap- » pellent. » Le peuple fut charmé de cette simplicité et de cette confiance. Ce Prince étoit au milieu des Français sous la protection publique ; comme ces riches moissons qui reposent dans nos champs, sans gardes et sans défenseurs.

Il alloit souvent aux incendies, travailloit, portoit de l'eau, et ne se retiroit que le dernier ; il se trouvoit ainsi continuellement mêlé aux aventures populaires. Il revenoit avec un aide de camp d'une de ses promenades accoutumées, lorsque, remontant le long du quai au Charbon, il aperçoit des charbonniers qui retenoient un de leurs camarades. Celui-ci faisoit des efforts pour se débarrasser et se jeter dans la Seine. Le Prince approche, entre en conversation, et apprend que le charbonnier qui

veut se noyer, est un père de famille livré au désespoir par la perte d'une somme de quatre cents francs. Le Prince fend la foule, arrive à l'homme, emploie tous les raisonnemens, et obtient de lui, avec beaucoup de peine, qu'il différera l'exécution de son dessein de quelques momens. Le traité conclu, Monseigneur confie le charbonnier à la garde de ses camarades; l'aide-de-camp court au palais, et apporte les quatre cents francs. Les charbonniers apprirent alors que l'inconnu avec lequel ils avoient causé si familièrement, étoit le neveu du Roi. Ces braves gens, qui ne pouvoient rien pour leur bienfaiteur pendant sa vie, ont fait éclater leur reconnoissance à sa mort: ils ont accompagné à sa dernière demeure, le Prince dont ils n'ont pu sauver les jours, comme il avoit sauvé ceux de leur infortuné camarade.

Les artistes avoient leur bonne part des

visites de Mgr le duc de Berry. Il tomboit tout à coup dans l'atelier de nos grands peintres, comme François Ier chez Léonard de Vinci; il y passoit des heures entières à les voir travailler, mêlant à sa vive admiration d'utiles et savantes critiques. Si aucune remarque fine n'échappoit à la délicatesse de son goût, aucun sentiment élevé n'étoit étranger à la noblesse de son cœur. Il apprit que les restes du château de Bayard étoient à vendre; il désira les acquérir, mais sous la condition que le contrat ne seroit pas fait en son nom. Après la chute et le rétablissement de la monarchie, un Fils de France traitant pour acheter en secret les débris du manoir du plus parfait des chevaliers, est une chose qui peint à la fois et le Prince et le siècle. Il y a des temps où il n'est permis ni d'honorer des ruines, ni d'être sans reproche.

Les personnes les moins bienveillantes

pour le Prince, étoient désarmées aussitôt qu'elles l'avoient vu : il ne sortoit pas d'un Musée, d'un atelier, d'une manufacture sans y laisser un ami. Ses moyens de succès étoient tirés de sa propre nature. Apercevoit-il un enfant, il couroit à lui, le prenoit dans ses bras, le caressoit, l'embrassoit : voilà le père et la mère séduits. Lui présentoit-on un objet d'art, il l'examinoit curieusement : voilà le savant ou l'artiste charmé. Enfin, il suivoit envers tout le monde, par bonhomie, le conseil de Nestor qui recommande d'appeler chaque soldat par son nom, afin de lui prouver qu'on le connoît, et qu'on estime sa race. Il y a des gens qui s'attendrissent encore aujourd'hui lorsqu'ils racontent que Mgr le duc de Berry leur avoit demandé des nouvelles de leur santé en les appelant par leurs noms. « Comment, disent-ils, voulez-» vous qu'on résiste à cela ? » Pourquoi ces

II^e PART. LIV. I.

choses étoient-elles admirables dans M^gr le duc de Berry? Parce que la simplicité est le génie dans une âme supérieure : dans une âme commune, la simplicité est le train de nature : c'est tout juste la médiocrité.

CHAPITRE XV.

Suite du précédent.

Gracieux, délicat, élégant, ingénieux dans ses souvenirs avec les personnes d'un rang plus élevé, Mgr le duc de Berry trouvoit toujours quelque chose d'heureux à leur dire. Il écrivoit à M. le marquis de Gontaut : « En » confiant à la vicomtesse de Gontaut le » soin de ce que j'aurai de plus cher au » monde, j'ai cru lui donner une marque » de mon estime particulière ; et j'ai saisi » avec empressement cette occasion de » montrer à tout ce qui porte le nom de » Biron, combien je compte sur un zèle » et un dévouement auxquels nous sommes » accoutumés depuis des siècles. »

Le général Levavasseur venoit de perdre son fils. Monseigneur lui écrit aussitôt :

« J'apprends avec beaucoup de peine, mon » cher Levavasseur, la perte cruelle que » vous venez de faire : elle est du nombre » de ces événemens pour lesquels on ne peut » offrir de consolation. Si l'assurance du » très-véritable intérêt que je prends à votre » malheur en adoucissoit l'amertume, vous » pouvez y compter positivement. Votre » pauvre fils annonçoit des dispositions qui » auroient fait votre bonheur. Il vous en » reste un ; toutes vos affections vont se » concentrer sur lui : il faut espérer qu'il » s'en rendra digne, et vous dédommagera, » autant qu'il sera en lui, du chagrin que » vous éprouvez en ce moment. Je regrette » que ce soit un si triste événement qui me » donne l'occasion, mon cher Levavas- » seur, de vous renouveler l'assurance » de mon attachement et de ma parfaite » estime. »

Quatre mois après, Monseigneur donne

un bal; il pense au général Levavasseur, et recommande de *ne pas lui envoyer d'invitation.* Quelle mémoire! et comme ce Prince eût aimé un fils! Le jour même de sa mort, M^gr le duc de Berry ne fut occupé que des moyens d'arranger les affaires d'un homme qu'il aimoit, et qu'il avoit attaché à son service.

Cette vie simple n'étoit point perdue pour le trône. On s'apercevoit d'un progrès sensible dans la raison du Prince, d'un adoucissement graduel dans son caractère. Ses idées se fixoient; à l'écart des hommes, il les voyoit mieux. La première partie de ses jours s'étoit passée tout en expériences, la seconde tout en réflexions: il recueilloit pour son règne le fruit de ses malheurs et le résultat de ses jugemens.

CHAPITRE XVI.

Mme la duchesse de Berry perd ses deux premiers enfans. Fatalité des nombres.

Cependant la fatale destinée qui poursuivoit le Prince reparoissoit de temps en temps comme pour conserver ses droits et empêcher la prescription. Mme la duchesse de Berry accoucha le 13 juillet 1817 d'une fille qui ne vécut point. La Princesse se plaignoit d'avoir donné le jour à une fille. « Ne vous » désolez point, lui dit Monseigneur : si » c'étoit un garçon, les méchans diroient » qu'il n'est pas à nous, tandis que per- » sonne ne nous disputera cette chère petite » fille. »

Le 13 septembre 1818, la Princesse accoucha de nouveau d'un garçon qui mourut au bout de deux heures. Mgr le duc de Berry, frappé le 13 février 1820 du coup

mortel, remarqua le retour de cette date; il n'auroit pas souffert que l'on comptât pour un jour fatal le 13 avril 1814, jour qui le rendit à la France.

Lorsqu'Henri IV fut assassiné, on fit aussi des calculs sur le nombre 14. On remarqua qu'Henri étoit né 14 siècles, 14 décades et 14 ans après la nativité de Notre-Seigneur; qu'il vit le jour un 14 décembre, et qu'il mourut un 14 mai; qu'il y avoit 14 lettres dans son nom; qu'il avoit vécu quatre fois 14 ans, quatre fois 14 jours et 14 semaines; qu'il avoit été roi, tant de France que de Navarre, 14 trétérides; qu'il avoit été blessé par Jean Châtel, 14 jours après le 14 décembre, en l'année 1594, entre lequel temps et celui de sa mort, il n'y a que 14 ans, 14 mois et 14 fois cinq jours; qu'il avoit gagné la bataille d'Ivri le 14 mars; que le dauphin étoit né 14 jours après le 14 septembre; qu'il avoit été bap-

Journ. de l'Etoile.

tisé le 14 août; que le Roi avoit été tué le 14 mai, 14 siècles 14 olympiades après l'Incarnation; que l'assassinat eut lieu deux fois 14 heures après que la Reine étoit entrée en pompe dans l'église de Saint-Denis, pour y être couronnée; que Ravaillac avoit été exécuté 14 jours après la mort du Roi, en l'année 1610; laquelle se divise justement par 14; car 115 fois 14 font 1610.

Mgr le duc de Berry, dernier Prince des Bourbons, dans la ligne directe, fut tué d'un coup de couteau comme le premier Roi Bourbon. Il expira le 14 février 1820, comme son aïeul le 14 mai 1610. Le premier Condé avoit été assassiné d'un coup de pistolet; le dernier Condé a été fusillé. Presque tous les ducs de Berry (y compris Louis XVI qui porta ce nom) ont eu une fin malheureuse. L'histoire, dans tous les siècles, a fait de pareils rapprochemens qui ne prouvent rien, sinon la ressemblance des adversités parmi les hommes.

CHAPITRE XVI.

Pressentimens de Mgr le duc de Berry comparés à ceux de Henri IV.

Mme de Sévigné appelle le rossignol *le hérault du printemps*: la jeune princesse, fille de notre aimable Prince, étoit venue nous annoncer le retour des beaux jours de la monarchie, et nous prédire un frère et un Roi. La naissance de Mademoiselle avoit redoublé la tendresse de Mgr le duc de Berry pour sa femme; il chérissoit dans cette Princesse la mère des monarques futurs qui devoient assurer le repos de l'Etat: l'amour de la patrie augmentoit en lui l'amour paternel. Toutefois des pensées tristes l'assiégeoient.

Il existe en France une certaine classe d'hommes ou d'avortons révolutionnaires

qu'on ne sauroit définir; c'est, si l'on veut, la bassesse vivante et personnifiée ayant pour âme le crime. Ces hommes, ensevelis dans le mépris sous un gouvernement régulier, étouffent; et, pour donner passage à la voix de leur conscience, ils ont recours aux lettres anonymes : ces lettres ne sont pour ainsi dire que la copie des pages de ce livre éternel où les forfaits de la pensée sont écrits. De pareilles lettres avoient souvent été adressées à Mgr le duc de Berry; dans les derniers temps, elles s'étoient multipliées, et leur style devenoit de plus en plus atroce. Le Prince en étoit assez frappé, soit qu'il eût des pressentimens secrets, soit qu'il ne pût s'empêcher de reconnoître les symptômes d'une décomposition sociale.

Mémoires de Sully, Bassomp., Journal de l'Et., etc.

Henri IV avoit de même pressenti sa fin, « Pardieu, je mourrai dans cette ville, répétoit-il à Sully; je n'en sortirai jamais :

» ils me tueront. Je vois bien qu'ils mettent » toute leur dernière ressource dans ma » mort. » Une autre fois, il dit à Marie de Médicis : « Ma mie, si ce sacre ne se fait » jeudi, je vous assure que vendredi passé » vous ne me verrez plus. » Il lui dit encore dans une autre occasion : « Passez, passez, » madame la Régente ! » Un jour il répondit à M. de Guise, qui s'entretenoit avec lui : « Vous ne me connoissez pas maintenant, » vous autres ; mais je mourrai un de ces » jours, et quand vous m'aurez perdu vous » connoîtrez lors ce que je valois. » Bassompierre, qui étoit présent, voulut le ramener à des idées moins tristes, en lui faisant l'énumération de ses félicités. Henri se prit à soupirer, et lui repartit : « Mon » ami, il faudra quitter tout cela. » « Il » falloit bien, dit Péréfixe, qu'il y eût plu- » sieurs conspirations sur la vie de ce bon » Roi, puisque de vingt endroits on lui en

» donnoit avis, puisqu'on fit courir le bruit » de sa mort en Espagne et à Milan, puis- » qu'il passa un courrier par la ville de » Liége, huit jours avant qu'il fût assassiné, » qui dit qu'il portoit nouvelle au prince » d'Allemagne qu'il avoit été tué. » Quelle singulière ressemblance ! La mort de M^gr le duc de Berry a été aussi annoncée d'avance par des voyageurs, des lettres, des courriers. Le bruit en étoit public à Londres huit jours avant l'événement. Enfin, M^gr le duc de Berry devoit périr, comme Henri IV, dans une fête.

LIVRE II.

Mort et funérailles du Prince.

CHAPITRE PREMIER.

Mgr le duc de Berry est blessé à l'Opéra.

Ce n'est pas la première fois que le sang chrétien a coulé dans ces spectacles que l'Eglise appelle le petit Paganisme, *dans ces jours gras consacrés au vieillard portant la faux.* C'est pour les fidèles une tradition des jeux de l'amphithéâtre, un héritage du martyre.

Unctis falciferi Senis Diebus. Martial, Epigr.

Le dimanche 13 février, Mgr le duc et Mme la duchesse de Berry allèrent à l'Opéra, où les danses et les jeux étoient appropriés aux folies de ce temps de l'année. Ils profitèrent d'un entr'acte pour visiter, dans

leur loge, Mgr le duc et Mme la duchesse d'Orléans. Mgr le duc de Berry caressa les enfans, et joua avec le petit duc de Chartres. Témoin de cette union des princes, le public applaudit à diverses reprises.

Mme la duchesse de Berry, en retournant à sa loge, fut heurtée par la porte d'une autre loge qui vint à s'ouvrir. Bientôt elle se trouva fatiguée, et voulut se retirer : il étoit onze heures moins quelques minutes. Mgr le duc de Berry la reconduisit à sa voiture, comptant rentrer ensuite au spectacle.

Le carrosse de Mme la duchesse de Berry s'étoit approché de la porte. Les hommes de garde étoient restés dans l'intérieur; depuis long-temps le Prince ne souffroit pas qu'ils sortissent : un seul, en faction, présentoit les armes et tournoit le dos à la rue de Richelieu. M. le comte de Choiseul, aide-de-camp de Monseigneur, étoit à la

droite du factionnaire, au coin de la porte d'entrée, tournant également le dos à la rue de Richelieu.

M. le comte de Mesnard, premier écuyer de Mme la duchesse de Berry, lui donna la main gauche pour monter dans son carrosse, ainsi qu'à Mme la comtesse de Béthizy : Mgr le duc de Berry leur donnoit la main droite. M. le comte de Clermont-Lodève, gentilhomme d'honneur du Prince, étoit derrière le Prince, attendant que Son Altesse Royale rentrât, pour le suivre ou le précéder.

Alors un homme, venant du côté de la rue de Richelieu, passe rapidement entre le factionnaire et un valet de pied qui relevoit le marche-pied du carrosse. Il heurte ce dernier, se jette sur le Prince, au moment où celui-ci se retournant pour rentrer à l'Opéra, disoit à Mme la duchesse de Berry : « Adieu, nous nous reverrons

bientôt. » L'assassin appuyant la main gauche sur l'épaule gauche du Prince, le frappe de la main droite, au côté droit, un peu au-dessus du sein. M. le comte de Choiseul prenant ce misérable pour un homme qui en rencontre un autre en courant, le repousse en lui disant : « Prenez » donc garde à ce que vous faites. » Ce qu'il avoit fait étoit fait !

Poussé par l'assassin sur M. le comte de Mesnard, le Prince porta la main sur le côté où il n'avoit cru recevoir qu'une contusion ; et tout à coup il dit : « Je suis assas- » siné ! cet homme m'a tué ! » — « Seriez- » vous blessé, Monseigneur, » s'écrie le comte de Mesnard ? — Et le Prince réplique d'une voix forte : « Je suis mort, je suis » mort, je tiens le poignard ! »

Au premier cri du Prince, MM. de Clermont et de Choiseul, le factionnaire, nommé Desbiez, un des valets de pied,

plusieurs autres personnes avoient couru après l'assassin qui s'étoit enfui par la rue de Richelieu. Mme la duchesse de Berry, dont le carrosse n'étoit pas encore parti, entend la voix de son mari, et veut se précipiter par la portière qu'on entr'ouvre. Mme la comtesse de Béthizy la retient par sa robe; un des deux valets de pied l'arrête pour l'aider à descendre; mais elle s'écriant: « Laissez-moi, je vous ordonne de me laisser », s'élance, au péril de sa vie, par dessus le marche-pied de la voiture. Le Prince s'efforçoit de lui dire de loin: « Ne descendez pas! » Suivie de Mme la comtesse de Béthizy, elle court à Monseigneur que soutenoit M. le comte de Mesnard, M. le comte de Clermont et plusieurs valets de pied. Le Prince avoit retiré le couteau de son sein, et l'avoit donné à M. de Mesnard, l'ami de son exil.

Dans le passage où se tenoit la garde,

il y avoit un banc ; on assit Mgr le duc de Berry sur ce banc, la tête appuyée contre le mur, et l'on ouvrit ses habits pour découvrir la blessure. Elle rendoit beaucoup de sang. Alors le Prince dit de nouveau : « Je suis mort ! un prêtre ! venez, ma femme, » que je meure dans vos bras. » Une défaillance survint. La jeune Princesse se précipita sur son mari, et dans un instant ses habits de fête furent couverts de sang.

L'assassin déjà arrêté par un garçon de café, nommé Paulmier, par le factionnaire Desbiez, chasseur au 4e régiment de la garde royale, et ensuite par les sieurs David, Lavigne et Boland, gendarmes, avoit été amené à la porte où il avoit commis son crime. Les soldats l'entouroient ; il étoit à craindre qu'ils ne le massacrassent. M. le comte de Mesnard leur cria de ne pas le toucher. M. le comte de Clermont donna l'ordre de le conduire au corps-de-garde,

et l'y suivit. On le fouilla : on trouva sur lui un autre poignard avec sa gaîne et la gaîne du poignard laissé dans la blessure. Ces objets furent donnés à M. le comte de Clermont, qui les remit à M. le comte de Mesnard.

CHAPITRE II.

Premier pansement du Prince.

Tandis que Mgr le duc de Berry étoit assis sur le banc dans le passage, M. le comte de Choiseul, un valet de pied, un ouvreur de loges, avoient couru pour chercher un médecin. On leur avoit indiqué le docteur Blancheton : il demeuroit dans le voisinage, et vint à l'instant même. M. Drogard, chirurgien, l'avoit précédé. Ces deux hommes de l'art trouvèrent Mgr le duc de Berry dans le petit salon de sa loge où il avoit été porté. En entrant dans ce salon, le Prince qui avoit repris sa connoissance, demanda si le coupable étoit un étranger. On lui répondit que non. « Il est cruel, dit le Fils de France, de » mourir de la main d'un Français! »

Mme la duchesse de Berry s'adressa au

docteur Blancheton pour connoître la vérité, promettant de la supporter avec courage : il répondit que le Prince n'ayant pas rendu de sang par la bouche, c'étoit un favorable augure. M. Blancheton crut d'abord que la plaie étoit au bas-ventre où il trouva une grande quantité de sang épanché; mais il reconnut bientôt qu'elle étoit au dessous du sein droit. Il la dégagea du sang caillé, et fit saigner le Prince au bras droit par M. Drogard. Monseigneur recouvra alors assez de force pour dire aux deux médecins : « Je suis bien sensible à vos » soins; mais ils sont inutiles; je suis per- » du. » M. Blancheton essaya de lui persuader que la blessure n'étoit pas profonde. « Je ne me fais pas illusion, repartit le » Prince; le poignard est entré jusqu'à la » garde, je puis vous l'assurer. » M^me^ la duchesse de Berry arracha sa ceinture pour servir de bandage et d'appareil. Elle seule avoit conservé sa présence d'esprit dans

ce moment affreux, et déployoit un caractère au dessus des âmes communes. Le Prince, dont la vue s'obscurcissoit, disoit de temps en temps : « Ma femme, êtes-vous » là. » « Oui, répondoit la Princesse en » essuyant ses pleurs; oui, je suis là, je » ne vous quitterai jamais. »

M. Bougon, premier chirurgien ordinaire de Monsieur, instruit du malheur par M. Esquirolle, médecin de la Salpêtrière, se rendit en hâte auprès de Mgr le duc de Berry : le docteur de Lacroix venoit d'arriver de son côté. Le Prince reconnut M. Bougon qui l'avoit suivi à Gand, et qui avoit espéré lui donner ses soins sur un autre champ de bataille. « Mon cher Bou» gon, lui dit-il, je suis frappé à mort. » En attendant l'application des ventouses, le dévoué serviteur d'un si bon maître suça la blessure à diverses reprises. « Que faites» vous, mon ami? dit le royal patient; la » plaie est peut-être empoisonnée! »

CHAPITRE III.

Arrivée de Mgr l'évêque de Chartres, de Mgr le duc d'Angoulême, de MADAME *et de* MONSIEUR. *Second pansement de la blessure.*

Mgr le duc de Berry n'avoit cessé de demander un prêtre. M. le comte de Clermont étoit parti pour les Tuileries, d'où il ramena Mgr l'évêque de Chartres, confident d'une conscience qui n'a rien à cacher à la terre. Le prélat, accoutumé à admirer le père, venoit s'instruire auprès du fils. Il trouva le Prince dans le cabinet de sa loge, assis dans un fauteuil, soutenu par ses gens, et entouré de chirurgiens; il avoit toute sa connoissance. Le blessé tendit la main au respectable évêque, demanda les secours de la religion, en exprimant les plus vifs senti-

mens de foi, de repentir et de résignation. Mgr l'évêque de Chartres exhorta Mgr le duc de Berry à la confiance en Dieu : il lui demanda un acte général de contrition, afin de pouvoir l'absoudre, calmer ses inquiétudes, et attendre le moment où il seroit possible à S. A. R. de faire une confession plus détaillée.

M. le comte de Mesnard, se flattant encore que la blessure n'étoit pas mortelle, étoit allé chercher Mgr le duc d'Angoulême. Ce Prince, qui venoit de se coucher, s'habilla à la hâte, et se rendit au lieu de douleur. L'entrevue des deux frères ne peut s'exprimer. Mgr le duc d'Angoulême se jeta sur la plaie de Mgr le duc de Berry, en la baisant et en l'inondant de ses larmes ; ses sanglots l'étouffoient : son malheureux frère étoit également incapable de parler.

Tout ceci se passoit dans le petit salon de la loge. On résolut alors de porter le

Prince dans une pièce voisine, où l'on établit une espèce de lit sur quatre chaises, que l'on remplaça par un lit de sangle.

Mgr le duc d'Angoulême, craignant quelque nouveau danger, n'avoit pas permis à MADAME de l'accompagner lorsqu'il s'étoit rendu à l'Opera; mais MADAME n'avoit pas tardé à le suivre. Que lui importent les périls? Est-il une douleur qui puisse se passer d'elle, une adversité qui l'ait jamais fait reculer? MADAME est accoutumée à regarder la révolution en face : ce n'étoit pas la première fois que la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette prenoit soin d'un frère mourant.

Bientôt MONSIEUR arrive. Il faut connoître la bonté, la tendresse, le cœur paternel de ce Prince pour savoir ce qu'il eut à souffrir. MONSIEUR s'étoit obstiné à venir seul; mais il ne savoit pas qu'un de ses meilleurs serviteurs, M. le duc de Maillé,

avoit trouvé moyen de l'accompagner, et de faire la place de l'honneur de la place la moins honorée. Mgr le duc de Berry témoigna le désir de donner sa bénédiction à MADEMOISELLE; elle lui fut apportée par Mme la vicomtesse de Gontaut. Alors le Prince levant une main défaillante sur sa fille : « Pauvre » enfant, lui dit-il, je souhaite que tu sois » moins malheureuse que ceux de ma fa» mille. » Mgr le duc d'Orléans, Mme la duchesse d'Orléans, Mlle d'Orléans, qui s'étoient rencontrés au spectacle, n'avoient pas quitté le Prince : le père du duc d'Enghien arriva à son tour.

On tenta les saignées de pieds presque sans succès ; mais plusieurs applications successives des ventouses apportèrent quelque soulagement au Prince. Le pouls se ranima, le visage se colora, le sang coula par les veines ouvertes : l'on se réjouit de voir couler ce sang !

M. le duc de Maillé et M. le comte d'Audenarde étoient allés chercher M. Dupuytren. Ce célèbre chirurgien arriva à une heure : quand il entra, il trouva le Prince couché sur le côté droit; sa pâleur, ses traits altérés, sa respiration courte, le gémissement qui s'échappoit de sa poitrine, la sueur froide qui couvroit son front, le désordre de ses mouvemens, le bouleversement de son lit, le sang qui inondoit ce lit, et plus que tout cela, l'horrible blessure qui se présentoit à découvert, frappèrent de consternation un homme pourtant accoutumé aux spectacles des douleurs humaines. Le Prince ne connoissoit point M. Dupuytren : il lui tendit affectueusement la main, en lui disant qu'il souffroit cruellement. M. Dupuytren examina la blessure, puis se retira à l'écart pour consulter avec les hommes de l'art, MM. Blancheton, Drogard, Bougon, Lacroix, Ther-

cin, Caseneuve, Dubois, Baron, Roux, et Fournier, jeune chirurgien, qui se fit distinguer par son zèle. On fut d'avis d'élargir la plaie comme le seul moyen qui restât d'ouvrir une issue au sang épanché dans la poitrine.

M. Dupuytren se rapprocha du Prince, et l'interrogea sur son état; il ne put en obtenir de réponse. Il pria Mme la duchesse de Berry de lui adresser quelques questions. La Princesse se penchant sur le lit, dit à son mari : « Je vous en prie, mon » ami, indiquez-moi l'endroit où vous » souffrez. » Le Prince se ranima à cette voix si chère, prit la main de sa femme, et la posa sur sa poitrine. Mme la duchesse de Berry reprit : « C'est là que vous souffrez? » « Oui, répondit-il avec peine, j'étouffe. »

Monsieur voulut éloigner sa fille pendant l'opération. « Mon père, dit-elle, ne » me forcez pas à vous désobéir; » et se

tournant vers les gens de l'art : « Messieurs, » faites votre devoir. » Pendant l'opération elle étoit à genoux au bord du lit, tenant le Prince par la main gauche. Lorsqu'on porta le fer dans la plaie, Mgr le duc de Berry s'écria : « Laissez-moi puisque » je dois mourir. » « Mon ami, dit sa » femme en pleurs, souffrez pour l'amour » de moi ! » Un mot de cette jeune et admirable Princesse apaisoit les douleurs de son mari ; et quand Mgr l'évêque de Chartres parloit de religion, tout se changeoit dans le malheureux Prince, en acte de résignation à la volonté de Dieu.

L'opération faite, Mgr le duc de Berry passa la main sur les cheveux de la Princesse, et lui dit : « Ma pauvre femme, que vous êtes malheureuse ! » On reconnut dans l'opération toute la profondeur de la plaie. Le couteau dont le Prince avoit été frappé avoit six à sept pouces de lon-

gueur ; la lame en étoit plate, étroite, à deux tranchans, comme celle du couteau de Ravaillac, et extrêmement aiguë.

CHAPITRE IV.

Diverses paroles du Prince. Il annonce la grossesse de Mme la duchesse de Berry. Le Prince avoue une faute.

Un moment de calme suivit l'élargissement de la plaie : les mourans prêts d'expirer éprouvent presque toujours un soulagement qui leur laisse le temps de jeter un dernier regard sur la vie ; c'est le voyageur qui s'assied un instant pour contempler le pays qu'il a parcouru, avant de descendre le revers de la montagne. Le Prince tenoit la main de M. Dupuytren, et le prioit de l'avertir lorsqu'il sentiroit le pouls remonter ou s'affaisser : vigilant capitaine, il posoit une sentinelle expérimentée pour n'être pas surpris par la mort, et pour s'avancer courageusement au-de-

vant de ce grand ennemi : *Mors, ubi est victoria tua ?*

Dans cet intervalle de repos, il adressa ces paroles à M^me la duchesse de Berry : « Mon amie, ne vous laissez pas accabler » par la douleur ; ménagez-vous pour » l'enfant que vous portez dans votre sein. » Ce peu de mots fit un effet surprenant sur l'assemblée : en présence de la douleur on sent naître malgré soi un mouvement de joie ; l'attendrissement redouble en même temps pour le Prince qui laisse à la patrie pour dernier bienfait cette dernière espérance. Il s'en va ce Prince ; il semble emporter avec lui toute une monarchie, et à l'instant même il en annonce un autre. O Dieu ! feriez-vous sortir notre salut de notre perte même ? La mort cruelle d'un Fils de France a-t-elle été résolue dans votre colère ou dans votre miséricorde ? est-elle une dernière restauration du trône légi-

time, ou la chute de l'empire de Clovis ? Le Prince a-t-il fui l'avenir, ou est-il allé en solliciter un plus favorable pour nous auprès de celui qui laisse quelquefois désarmer sa colère ?

Partout où Mgr le duc de Berry tournoit ses yeux à demi éteints, c'étoit pour donner une marque de bonté ou de reconnoissance : tandis que M. Blancheton lui pressoit la tête, pour comprimer l'horrible douleur qu'il y éprouvoit, il aperçut à quelque distance au pied de son lit des domestiques fondant en larmes : « Mon père, » dit-il à Monsieur, je vous recommande » ces braves gens et toute ma maison. »

Des vomissemens survinrent. Le Prince répéta plusieurs fois que le poignard étoit empoisonné. Quelque temps auparavant il avoit demandé à voir son assassin : « Qu'ai-je » fait à cet homme ? répétoit-il ; c'est peut-» être un homme que j'ai offensé sans le

» vouloir. » — « Non, mon fils, lui répon-
» dit MONSIEUR : vous n'avez jamais vu,
» vous n'avez jamais offensé cet homme ;
» il n'avoit contre vous aucune haine per-
» sonnelle. » — « C'est donc un insensé, »
repartit le Prince. O digne enfant de l'Evan-
gile, vous mettiez en pratique le dernier
conseil du saint Roi de France à son fils :
Joinville. « Si Dieu t'envoie l'adversité, reçois-la
» bénignement ! »

Il s'informoit souvent de l'arrivée du Roi. « Je n'aurai pas le temps, disoit-il, de
» demander grâce pour la vie de l'homme. »
— Il ajoutoit après, s'adressant tour à tour à son père et à son frère : « Promettez-
» moi, mon père, promettez-moi, mon
» frère, de demander au Roi la grâce de
» la vie de l'homme. »

On a déjà raconté que Mgr le duc de Berry, libre en Angleterre, avoit eu une de ces liaisons que la Religion réprouve, et que la fragilité humaine excuse. On peut dire

de lui ce qu'un historien a dit d'Henri IV : II^e PART. LIV. II.

« *Il étoit souvent foible, mais toujours* » *fidèle, et l'on ne s'aperçut jamais que ses* » *passions eussent affoibli sa religion.* » *Vie du P. Cotton*, par le P. d'Orléans.

M^gr le duc de Berry, cherchant en vain, dans sa conscience, quelque chose de bien coupable, et n'y trouvant que quelques foiblesses, vouloit, pour ainsi dire, les rassembler autour de son lit de mort pour justifier au monde la grandeur de son repentir, et la rudesse de sa pénitence. Il jugea assez bien de la vertu de sa femme pour lui avouer ses torts, et pour lui témoigner le désir d'embrasser les deux innocentes créatures, filles de son long exil. « Qu'on les fasse venir, s'écria la jeune » Princesse, ce sont aussi mes enfans. » Les deux petites étrangères arrivèrent au bout de trois quarts d'heure ; elles se mirent à genoux en sanglotant au bord du lit de leur Seigneur, les joues baignées de

larmes et les mains jointes. Le Prince leur adressa quelques mots tendres en anglais pour leur annoncer sa fin prochaine, leur ordonner d'aimer Dieu, d'être bonnes, et de se souvenir de leur malheureux père. Il les bénit, les fit se relever, les embrassa; et, adressant la parole à Mme la duchesse de Berry : « Serez-vous assez bonne, lui dit-il, » pour prendre soin de ces orphelines ? » La Princesse ouvrit ses bras où les petites filles se réfugièrent; elle les pressa contre son sein, et leur faisant présenter MADEMOISELLE, elle leur dit : « Embrassez votre » sœur. » — « Pauvre Louise, s'écria alors » Mgr le duc de Berry, en s'adressant à la » plus jeune, vous ne verrez plus votre » père ! » On étoit partagé entre l'attendrissement pour le Prince, et l'admiration pour la Princesse. Mme la vicomtesse de Gontaut, qui n'étoit pas prévenue, paroissoit étonnée. MADAME s'en aperçut, et lui » dit : « Elle sait tout; elle a été sublime. »

CHAPITRE V.

Le Prince fait une confession publique, et reçoit l'extrême-onction. Diverses paroles du Prince.

Cependant on étendit le Prince sur un matelas à terre, tandis qu'on remuoit sa couche. Ce fut là qu'il se confessa d'abord en particulier à Mgr l'évêque de Chartres, et qu'il fit ensuite à haute voix un aveu public de ses fautes : on auroit cru voir Saint-Louis expirant sur son lit de cendre. Il demanda pardon à Dieu de ses offenses et des scandales qu'il avoit pu donner. « Mon » Dieu, ajouta-t-il, pardonnez-moi, par- » donnez à celui qui m'a ôté la vie! »

Il demanda ensuite à son père sa bénédiction. « *Lors le doux père remit et par-* » *donna au fils les défauts et courroux, et* » *avec merveilleuse ferveur de foi lui donna*

Renaud, dans la *Vie de Philip.-le-Bel.*

» *sa bénédiction, et entre ses saints baisers* » *le salua et à Dieu le recommanda.* » Ces princes trouvoient tous les exemples dans leur famille.

Le mourant étant remis sur son lit, Mgr le duc d'Angoulême se replaça à genoux à ses côtés. « Ah! mon frère, dit le » Machabée chrétien, vous qui êtes un » ange sur terre, croyez-vous que Dieu me » pardonne? » — « Vous pardonner! ré» pondit Mgr le duc d'Angoulême, il fait » de vous un martyr! » Un rayon de joie parut sur le front du Prince mourant; il ne douta point qu'un frère si pieux ne connût les desseins de la Providence, et il se reposa de son bonheur sur la foi du juste.

Alors le curé de Saint-Roch, que M. le comte de Clermont avoit été chercher, arriva avec les saintes huiles : partout où l'on trouve une douleur, on rencontre un prêtre chrétien. Mgr le duc de Berry demanda le

Viatique : l'évêque de Chartres lui dit avec un vif regret que les vomissemens s'y opposoient. Le Prince se résigna, fit un signe de croix, et attendit l'extrême-onction. Il commença son *confiteor*, et frappa comme un coupable d'une main pénitente ce sein que le poignard sembloit n'avoir ouvert que pour en faire sortir les innocens secrets, et d'où il ne s'écouloit que des vertus avec le sang de Saint-Louis!

Le Prince voyoit s'approcher sa dernière heure; il ressentoit des douleurs cruelles, et tomboit à tout moment en défaillance. On l'entendoit répéter à voix basse : « Que » je souffre! que cette nuit est longue! le » Roi vient-il? » Il appeloit souvent son père; et son père, étouffant ses sanglots, lui disoit : « Je suis là, mon ami. » On lui apprit que les maréchaux étoient arrivés. « J'es- » pérois, répondit-il, verser mon sang au » milieu d'eux pour la France. » Dévoré

d'une soif ardente, il ne buvoit qu'à regret, et seulement pour se soutenir jusqu'à l'arrivée du Roi. On lui annonça M. de Nantouillet. « Viens, mon bon Nantouillet, » mon vieil ami, s'écria-t-il en faisant » un effort, que je t'embrasse encore » une fois! » Le *vieil ami* se précipita sur la main du Prince, et sentit amèrement l'impuissance de l'homme à racheter de ses jours les jours qu'il voudroit sauver.

Les compagnons de M. de Nantouillet, M. le comte de Chabot, M. le marquis de Coigny, M. le comte de Brissac, M. le vicomte de Montélégier, M. le comte de Beaufremont, étoient accourus : ils se pressoient autour de leur Prince expirant, comme ils l'auroient environné au champ d'honneur. Leur douleur étoit partagée par les autres loyaux serviteurs attachés au reste de la Famille royale. M. le marquis de Latour-Maubourg se tint constamment

debout au pied du lit de M^gr le duc de Berry : ce guerrier qui avoit laissé une partie de son corps sur les champs de bataille, étoit là comme un noble témoin envoyé par l'armée, pour assister au dernier combat d'un héros.

Nuit d'épouvante et de plaisir ! nuit de vertus et de crimes ! Lorsque le Fils de France blessé avoit été porté dans le cabinet de sa loge, le spectacle duroit encore. D'un côté on entendoit les sons de la musique, de l'autre les soupirs du Prince expirant ; un rideau séparoit les folies du monde de la destruction d'un empire. Le prêtre qui apporta les saintes huiles traversa une troupe de masques. Soldat du Christ, armé pour ainsi dire de Dieu, il emporta d'assaut l'asile dont l'Eglise lui interdisoit l'entrée, et vint, le crucifix à la main, délivrer un captif dans la prison de l'ennemi.

Une autre scène se passoit près de là : on interrogeoit l'assassin. Il déclaroit son nom, s'applaudissoit de son crime; il déclaroit qu'il avoit frappé Mgr le duc de Berry pour tuer en lui toute sa race; que si lui, meurtrier, s'étoit échappé, il seroit allé *se coucher*, et que le lendemain il eût renouvelé son attentat sur la personne de Mgr le duc d'Angoulême. *Se coucher!* Pour dormir! Malheureux! votre bienveillante victime avoit-elle jamais troublé votre sommeil? Dans la suite de son interrogatoire, cette brute féroce, sans attachement même sur la terre, a déclaré que Dieu n'étoit qu'un mot, qu'elle n'avoit d'autre regret que de n'avoir pas sacrifié toute la Famille Royale. Et le Prince expirant, plein de tendresse et d'amour, n'a d'autre regret que de ne pouvoir sauver la vie de son meurtrier; et il n'accuse personne, et sa rigueur ne tombe que sur lui-même. Ce Prince qui sait que

Dieu n'est pas un mot, tremble de comparoître au tribunal suprême; le martyre lui ouvre les portes du ciel, et il ne se croit pas assez pur pour aller rejoindre le saint Roi et le Roi martyr: il ne peut trouver dans son innocence l'assurance que l'assassin trouve dans son crime. Voilà les hommes tels que la révolution les a faits, et tels que la religion les faisoit autrefois.

CHAPITRE VI.

Arrivée du Roi. Le Prince demande la grâce de son assassin.

La foule s'étoit écoulée du spectacle : le plaisir avoit cédé la place à la douleur. Les rues devenoient désertes : le silence croissoit ; on n'entendoit plus que le bruit des gardes et celui de l'arrivée des personnes de la cour : les unes, surprises au milieu des plaisirs, accouroient en habits de fêtes ; les autres, réveillées au milieu de la nuit, se présentoient dans le plus grand désordre. Çà et là se glissoient quelques obscurs amis des Bourbons qu'on ne voit point dans les temps de la prospérité, et qui se retrouvent, on ne sait comment, au jour du malheur. Les passages conduisant à l'appartement du Prince, étoient

remplis : on se pressoit à ces mêmes portes où l'on s'étouffe pour rire ou pour pleurer aux fictions de la scène. On cherchoit à découvrir quelque chose lorsque les portes venoient à s'ouvrir ; on interrogeoit ses voisins, et par des nouvelles subitement affirmées, subitement démenties, on passoit de la crainte à l'espérance, de l'espérance au désespoir.

Trois bulletins avoient été portés aux Tuileries. A cinq heures le Roi arriva ; on l'avoit toujours rassuré sur la position du Prince. Le mourant qui avoit entendu le bruit des chevaux dans la rue, parut revivre. Le Roi entra. « Mon oncle, dit aussi-» tôt Mgr le duc de Berry, donnez-moi » votre main, que je la baise pour la der-» nière fois. » Le Roi s'avança ; son visage exprimoit cette majestueuse douleur que ressentit Louis XIV lorsqu'il vit l'espoir de la monarchie reposer sur la tête d'un en-

fant. Il donna sa main à baiser à son neveu, et baisa lui-même celle du Prince infortuné. Alors Mgr le duc de Berry dit au Roi : « Mon oncle, je vous demande la grâce » de la vie de l'homme. » Le Roi, profondément ému, répondit : « Mon neveu, vous » n'êtes pas aussi mal que vous le pensez, » nous en reparlerons. » — « Le Roi ne » dit pas *oui*, reprit le Prince en insistant. » Grâce au moins pour la vie de l'homme, » afin que je meure tranquille ! »

Revenant encore sur le même sujet, il disoit : « La grâce de la vie de cet homme » eût pourtant adouci mes derniers mo- » mens. » Enfin, lorsqu'il ne pouvoit déjà parler que d'une voix entrecoupée, et en mettant un long intervalle entre chaque mot, on l'entendoit dire : « Du moins » si j'emportois l'idée.... que le sang d'un » homme.... ne coulera pas pour moi après » ma mort !.... »

Le Roi demanda en latin à M. Dupuytren ce qu'il pensoit de l'état du Prince. M. Dupuytren fit un signe qui ne laissa au monarque aucune espérance.

Mgr le duc de Berry avoit pourtant rassemblé le reste de ses forces sous les yeux du chef de son auguste Maison. Le pouls s'étoit ranimé, la parole étoit plus libre, l'étouffement moins violent. Le Prince s'inquiéta du mal qu'il avoit pu faire au Roi en troublant son sommeil. Il le supplia de s'aller coucher. « Mon enfant, répondit le Roi, » j'ai fait ma nuit; il est cinq heures. Je ne » quitterai plus. » Le jour en effet étoit venu pour éclairer un si beau trépas : Le Prince alloit se réveiller parmi les anges, au moment où, parmi les hommes, il avoit accoutumé de sortir du sommeil.

CHAPITRE VII.

Désespoir de Mme la duchesse de Berry. Mort du Prince.

Monseigneur ne s'étoit point abusé sur le soulagement apporté à son état par la vertu de cette présence du Roi, qui ranime toujours un cœur français. Il sentit approcher une défaillance, et dit : « C'est ma » fin. »

Madame la duchesse de Berry, qui depuis si long-temps faisoit violence à sa douleur, la laissa enfin éclater. « Ses sanglots me » tuent, s'écria le Prince ; emmenez-la, » mon père ! » On entraîna la Princesse dans le cabinet voisin. Toutes les dames attachées à sa maison, Mme la duchesse de Reggio, Mme la comtesse de Béthisy, Mme la comtesse d'Hautefort, Mme la comtesse de Noailles, Mme la comtesse de Bouillé, Mme la vicomtesse de Gontaut l'environnèrent. La

Princesse fut un peu soulagée par ses larmes : elle promit de ne plus pleurer, et rentra dans l'appartement du Prince.

Si, dans quelque partie de l'Europe civilisée, on eût demandé à un homme un peu accoutumé aux choses de la vie, ce que faisoit à cette heure la Famille Royale de France, il eût répondu sans doute qu'elle étoit plongée dans le sommeil au fond de ses palais, ou que, surprise par une révolution, elle étoit entraînée au milieu d'un peuple ému. Non : tout ce peuple dormoit sous la garde de son Roi, et le Roi veilloit seul avec sa famille ! Après tant de scènes produites par la révolution, nul n'auroit imaginé d'aller chercher tous les Bourbons réunis, au lever de l'aube, dans une salle de spectacle déserte, autour du lit de leur dernier fils assassiné. Heureux l'homme ignoré du monde, qui se réveille dans une chaumière, au milieu de ses enfans que ne pour-

suit point la haine, et dont aucun ne manque aux embrassemens paternels ! A quel prix faut-il maintenant acheter les couronnes, et qu'est-ce aujourd'hui qu'un empire ?

Tout espoir s'évanouissoit; les symptômes les plus alarmans étoient revenus. Le découragement des médecins étoit visible : la mort arrivoit. Le Prince demanda à être changé de côté : les médecins s'y opposèrent; le Prince insista. On l'entendit prononcer à voix basse ces derniers mots : « Vierge sainte ! faites-moi miséricorde. » Il ajouta quelques autres paroles qui se sont perdues dans la tombe. Alors on le tourna sur le côté gauche, selon son désir : dans un instant les facultés intellectuelles s'évanouirent. MONSIEUR parvint à arracher une seconde fois sa fille à l'horreur de ce dernier moment.

Hors de la présence de son mari, elle se livra au plus effrayant désespoir. S'adressant à Mme la vicomtesse de Gontaut, elle

s'écrioit : « Madame, je vous recommande » ma fille ; puisque mon mari est mort, » je veux mourir. » Tout à coup échappant aux bras qui la retiennent, elle rentre dans la chambre de deuil, renverse tout sur son passage, arrive au bord de la couche, pousse un cri, et se jette échevelée sur le corps de son mari : Mgr. le duc de Berry venoit d'expirer ! On présente en vain à la bouche du Prince le verre qui couvroit la tabatière du Roi ; la vapeur de la vie ne parut point sur le verre ; le souffle que l'on cherchoit étoit retourné à Dieu. Tout tombe à genoux ; des sanglots et des prières s'élèvent vers le ciel. Le bruit des larmes se communique au dehors, et un murmure de douleur s'étend de proche en proche dans la foule qui environnoit l'appartement du Prince.

A cette clameur succède un morne effroi. Le silence de la mort semble un moment se communiquer à ceux qui environnoient

le lit funèbre : Mme la duchesse de Berry le rompt la première. Elle se lève, se tourne vers le Roi, et lui dit : « Sire, j'ai une grâce » à requérir de Votre Majesté ; elle ne me » l'a refusera pas. » Le Roi écoute. Dans l'égarement de sa douleur elle ajoute : « Je » vous demande la permission de retourner » en Sicile ; je ne puis plus vivre ici après » la mort de mon mari. » Le Roi cherche à la calmer : on la porte dans son carrosse à moitié évanouie, et on la dépose dans son palais solitaire.

Les Princes prièrent alors le Roi de s'éloigner. « Je ne crains pas le spectacle » de la mort, reprit le monarque ; j'ai un » dernier devoir à rendre à mon fils. » Appuyé sur le bras de M. Dupuytren, il s'approche du lit, ferme les yeux et la bouche du Prince, lui baise la main, et se retire sans proférer une parole. Chacun s'éloigne en silence, comme s'il eût craint de réveiller le Fils de France endormi. M. Bougon

demeura à la garde du corps. « J'allai » trouver à l'Hôtel-Dieu, dit M. Dupuytren, d'autres afflictions et d'autres » souffrances ; mais du moins celles-là » étoient dans l'ordre de la nature. » *Note manuscrite.*

Lorsque l'on fit l'ouverture du corps, on reconnut que le cœur même avoit été blessé. Le Prince auroit dû mourir sous le coup ; de sorte qu'on peut dire que Dieu le fit vivre pendant quelques heures par un miracle, afin de nous le faire connoître, et de donner au Monde une des plus belles leçons qu'il ait jamais reçue.

Un Fils de Saint-Louis, dernier rejeton de la branche aînée de sa famille, échappe aux traverses d'un long exil, et revient dans sa patrie. Il commence à goûter le bonheur ; il se flatte de se voir renaître, de voir renaître en même temps la monarchie, dans les enfans que le ciel lui promet. Tout à coup il est frappé au milieu de ses espérances, presque dans les bras de sa femme.

Il va mourir, et il n'est pas plein de jours! Ne pourroit-il accuser le ciel, lui demander pourquoi il le traite avec tant de rigueur? Ah! qu'il lui eût été pardonnable de se plaindre de sa destinée! Car enfin quel mal nous faisoit-il? Il vivoit familièrement au milieu de nous dans une simplicité parfaite; il se mêloit à nos plaisirs, et soulageoit nos douleurs; il ne nous prioit, pour récompense de ses bienfaits, que de le laisser vivre obscur, en attendant qu'il devînt notre grand Roi et notre bon maître. Déjà six de ses parens avoient péri; pourquoi l'égorger encore, le rechercher, lui innocent, lui si loin du trône, vingt-sept ans après la mort de Louis XVI? Connoissons mieux le cœur d'un Bourbon! Ce cœur, tout percé du poignard qu'il étoit, n'a pu trouver contre nous un seul murmure. Pas un regret de la vie, pas une parole amère ne sont échappés à l'admirable Prince. Epoux, fils, père et frère, en proie à toutes les angoisses de

l'âme, à toutes les souffrances du corps, il ne cesse de demander la grâce de *l'homme* qu'il n'appelle pas même son assassin! Le caractère le plus impétueux devient tout à coup le caractère le plus doux. C'est un homme plein de passions, attaché à l'existence par tous les liens du cœur; c'est un Prince dans la fleur de l'âge, c'est l'héritier du plus beau royaume de la terre qui expire, et vous diriez que c'est un infortuné qui ne perd rien ici bas. Le prodige est partout: l'âme est pour ainsi dire transformée; et le corps, par la force de l'âme, semble vivre contre les lois de la nature. Depuis trente ans les Français se font moissonner sur les champs de bataille. La Providence vouloit opposer à ces sacrifices de l'honneur l'héroïsme d'un trépas chrétien: elle vouloit nous montrer, dans l'antique famille de nos Rois, ce que c'étoit que ces anciennes morts des chevaliers dont nous avions perdu la tradition.

CHAPITRE VIII.

Consternation de la France et de l'Europe. Chapelles ardentes au Louvre et à Saint-Denis.

Fatigué de danses et de joie, Paris étoit plongé dans le sommeil. A mesure que ses habitans se réveillent, ils apprennent la nouvelle fatale. Le peuple fut instruit d'abord : sorti de sa demeure au lever du jour pour recommencer le cercle de ses misères, le premier malheur qu'il rencontra fut la mort d'un Prince, père des pauvres, soutien des infortunés. On ne peut comparer la consternation qui se répandit dans Paris, et de là dans toute la France, qu'à celle que l'on remarqua le jour de l'assassinat du duc d'Enghien ; avec cette différence qu'à la première époque la douleur publique étoit comprimée. Le corps de Mgr le duc de

Berry, porté chez M. le marquis d'Autichamp, gouverneur du Louvre, fut ensuite transféré dans une chapelle ardente sous les voûtes de la même salle où le corps de Henri IV avoit jadis été déposé. C'étoit aussi dans cette salle que l'industrie française offroit naguère à l'admiration publique ses chefs-d'œuvre, et c'est là que la révolution venoit, à son tour, étaler un de ses plus brillans ouvrages.

Plusieurs personnes moururent subitement, en apprenant l'assassinat de M^gr le duc de Berry : des prêtres tombèrent à l'autel; et, jusque dans les pays étrangers, ces morts surnaturelles se renouvelèrent aux services funèbres du Prince. Les Rois pleurèrent sur leurs trônes, et se crurent eux-mêmes frappés. De grandes princesses, connues par leur bienfaisance inépuisable, exprimèrent des regrets que l'histoire consacrera.

Dans Paris l'affliction du peuple ne se calmoit pas ; il racontoit mille traits de la bonté de Monseigneur ; il adressoit au ciel des vœux pour lui : une pauvre femme mit en gage sa robe, afin de faire dire une messe pour le repos de l'âme du Fils des Rois. La foule ne cessoit d'assiéger le Louvre, de prier, de jeter de l'eau bénite sur le cercueil, de se plaindre qu'on eût si tôt recouvert le visage du Prince : elle auroit surtout voulu voir la blessure. L'assassin seul la regarda sans émotion : lorsqu'on le confronta aux restes sanglans de sa victime, il ne fit aucune réponse, ni par les yeux, ni par la bouche, au cadavre qui l'interrogeoit. L'athée, sachant qu'il alloit mourir, espéroit dormir en paix avec son crime : le néant est quelque chose à celui pour qui Dieu n'est rien.

La dépouille mortelle de l'héritier de nos monarques étant portée à Saint-Denis,

les classes du peuple les plus pauvres, des hommes et des femmes dans les lambeaux de la misère, se mêlèrent au cortége. La confrérie des charbonniers marchoit au milieu des officiers et des soldats, ce qui mérita à ces représentans de la douleur populaire l'honneur d'une place marquée aux funérailles. Dans les villages où passa le convoi, les chemins avoient été balayés, les murs des chaumières, tapissés de ce que les habitans possédoient de plus précieux. Tout le temps que dura la chapelle ardente à Saint-Denis, on vit accourir des députés des villes et des hameaux voisins, pour rendre hommage au Fils de France décédé. L'église étoit incessamment remplie de paysans et de gens du peuple ; des enfans y vinrent avec leur maître ; on y vit même de grands criminels : autour de ce cercueil, l'innocence pleuroit comme le repentir. Toutes les provinces du royaume expri-

mèrent leurs regrets dans des adresses. Il n'y avoit rien de prévu, rien de préparé, rien de concerté dans ce deuil général: c'étoit la France entière qui gémissoit.

CHAPITRE IX.

Douleur de la Famille Royale et de Mme la Duchesse de Berry.

Si la consternation étoit grande au dehors, elle étoit encore plus grande dans le Palais. En perdant Mgr le duc de Berry, la Famille Royale perdoit toute sa joie : il animoit ses parens par sa vivacité, ses mots heureux, son goût pour le plaisir. Le Louvre paroissoit désert depuis que le Prince avoit disparu : ces grands foyers paternels redemandoient en vain le dernier-né de leurs enfans, et pleuroient la solitude de leur avenir. Mgr le duc d'Angoulême regrettoit amèrement un frère, le compagnon de son enfance et de ses malheurs, l'ami des bons et des mauvais jours de sa vie. MADAME, dominant toutes les douleurs, soutenoit à

la fois son mari et son père. On ne pouvoit regarder MONSIEUR, le meilleur des hommes, le plus affectueux des princes, sans avoir l'âme déchirée : ses yeux rouloient de grosses larmes, qu'il vouloit en vain retenir ; le poids du chagrin paternel, ajouté à tant d'autres chagrins, courboit sa tête, et cette dernière adversité achevoit de blanchir ses cheveux. Quant au Roi, perdant l'appui de son trône, il avoit vu se dessécher le rameau qui, après *les murmures des Tribus*, promettoit de refleurir devant l'arche sainte.

Num. Cap. XVII.

Et dans la maison de Mgr le duc de Berry, quel deuil parmi les anciens amis du Prince, ses aides-de-camp, ses serviteurs ! Un d'entre eux manquoit à cette scène : chargé d'annoncer le malheur de la Famille Royale sur des bords lointains, il n'aura eu besoin que de laisser éclater sa propre douleur pour exprimer celle de la France.

L'illustre veuve du nouveau Germanicus étoit inconsolable : elle commença par couper ses cheveux, « Ses cheveux, disoit-» elle, que son mari aimoit. » Elle les remit à Mme de Gontaut, en lui disant : « Prenez-les. Un jour, vous les donnerez » à ma fille ; elle apprendra que sa mère » coupa ces cheveux le jour où son père » fut assassiné. » Nourrie sous le soleil de la grande Grèce, parmi les filles de Sicile, notre jeune Princesse avoit rapporté de ces climats les antiques usages de la douleur, qui ne furent point inconnus à sa race. Un des plus grands princes de la Maison de Bourbon, Louis III, duc de Bourbon, arrière-fils de Robert fils de Saint-Louis, prêt à mourir, coupa ses cheveux. « Alors, dit son vieil historien, re-» quist le duc que ses cheveux fussent ôtés. » quand il les tint, il parla en cette manière : » Dieu Jésus-Christ, mon père créateur,

» ès délices de cette vie mortelle, je me suis » plus ébattu en mes cheveux : je ne veux » mie qu'ils me suivent. »

La demeure où M^me la duchesse de Berry avoit été si heureuse avec son mari, lui devint insupportable. On conduisit la Princesse à cette maison royale trop fameuse par cette nuit funeste où un cri de mort retentit *comme un coup de tonnerre;* maison qui, depuis M^me *Henriette*, n'avoit pas vu si subite et si grande adversité. Tout Paris s'empressa d'aller porter à M^me la duchesse de Berry d'inutiles hommages. Peu de jours après, elle s'établit aux Tuileries, sous la protection de la douleur paternelle.

Si cette Princesse a éprouvé une de ces adversités qui tombent sur les têtes élevées, son malheur est aussi de ceux qui se font sentir à l'humanité entière : toutes les mères, toutes les épouses ont été frappées du coup qui l'a frappée. Lorsque M^me la

duchesse de Berry ou MADEMOISELLE doivent sortir, le peuple se rassemble devant les passages des Tuileries : il y vient plusieurs heures d'avance ; il oublie la triste nécessité où il est de gagner son pain quotidien. Aussitôt qu'il aperçoit ou la mère ou la fille, il se prend à pousser des cris de joie, et à pleurer. Les femmes, tenant leurs enfans dans leurs bras, leur montrent, comme une sœur, la petite orpheline toute vêtue de blanc dans une grande voiture de deuil. Quand Mme la duchesse de Berry se promène sur la terrasse des Tuileries, sa robe de veuve produit le même effet que sa robe sanglante dans la nuit fatale. Mais chaque jour la foule remarque que ces voiles funèbres cachent moins les espérances de la patrie, et elle s'en retourne consolée. Ceux qui ont vu Buonaparte dans toute sa puissance sortir de son palais après les plus grandes vic-

toires, sans qu'il s'élevât une seule voix sur son passage, ceux-là reconnoissent qu'il y a quelque chose de plus fort que l'usurpation et la fortune : c'est la légitimité et le malheur.

CHAPITRE X.

Funérailles de Mgr le duc de Berry. Les entrailles du Prince sont portées à Lille: son cœur sera déposé à Rosny.

Les obsèques du Prince eurent lieu à Saint-Denis. Il n'y avoit pas encore deux mois que l'on avoit vu ce Prince, plein de vie, assis, le 21 janvier, en face du catafalque de Louis XVI : on le cherchoit en vain sur le banc auprès de Mgr le duc d'Angoulême, son frère, et on ne le trouvoit que sous ce même catafalque, devant lequel ce frère pleuroit. Les yeux se portoient avec attendrissement sur la Famille Royale, déjà si peu nombreuse, et encore diminuée; sur le Roi, qui sembloit méditer au milieu des ruines de la monarchie; sur MADAME, enveloppée dans un long crêpe,

comme dans sa parure accoutumée; sur Mgr le duc d'Angoulême, chargé de mener le deuil, et qui, saluant tour à tour et l'autel et le cercueil, sembloit demander au premier la force de regarder le second. On eût dit que ces paroles de l'Evangile du jour avoient été particulièrement choisies pour lui : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Mgr le duc d'Orléans et Mgr le duc de Bourbon menoient aussi le deuil, avec Mgr le duc d'Angoulême.

Mgr le coadjuteur de Paris prononça une oraison funèbre remarquable dans ce vieux sanctuaire de nos chartes et de notre religion, qui entendit déjà tant d'oraisons funèbres : la première de toutes fut celle de Dugueselin, faite en 1493, par l'évêque d'Auxerre. Un poëte gothique nous a transmis l'histoire de cette cérémonie : ce qu'il dit si naïvement du Bon Connétable et du discours du prélat, s'applique de la

manière la plus touchante, à M^gr le duc de Berry.

Tous les princes fondoient en larmes,
Aux mots que l'évêque montroit,
Car il disoit : « Pleurez, gendarmes,
» Bertrand qui très tant vous aimoit.
» On doit regretter les faits d'armes
» Qu'il fit au temps que il vivoit.
» Dieu ait pitié sur toutes âmes,
» De la sienne, car bonne étoit ! »

Les honneurs qui avoient fui M^gr le duc de Berry pendant sa vie, l'accablèrent après sa mort. La basilique de Saint-Denis, tendue de noir dans la longueur de la voûte, ressembloit à un vaste tombeau. Des cordons de lumières se dessinoient sur les draperies funèbres : des lampadaires, des candélabres d'argent, des colonnes qui *sembloient porter jusqu'au ciel*, comme dit Bossuet, *le magnifique témoignage de notre néant*, une large croix de feu dans le sanctuaire, tout enfin surpassoit l'idée qu'on avoit pu se faire de cette pompe. Un clergé

nombreux, la Cour, l'armée, les ambassadeurs étrangers, les deux Chambres, les tribunaux de justice remplissoient le chœur, la nef, les chapelles et les galeries. On chantoit ; on agitoit les cloches ; on tiroit le canon autour d'un cercueil muet : il y avoit tant de grandeur dans cette pompe, qu'on auroit cru assister aux funérailles de la monarchie.

Et que de sentimens divers dans cette foule ! La révolution avoit convoqué et rassemblé en présence de son dernier crime, comme pour la juger, les générations que trente années avoient produites : tout ce qui avoit triomphé ou souffert se rencontroit en ce moment à Saint-Denis. Et cette église de l'apôtre de la France, que ne disoit-elle pas elle-même ! Elle étaloit extérieurement les richesses de la mort, mais on avoit arraché de ses entrailles ses trésors funèbres.

La messe ouïe, on ôta le cercueil du catafalque pour le descendre dans le caveau. Alors l'héroïne du Temple fut vaincue pour la première fois : à la vue du cercueil, elle se sentit prête à défaillir, et fut obligée de se retirer de la tribune où elle étoit placée à la droite du Roi. Le Roi lui-même, à genoux, laissa tomber sa tête vénérable sur ses deux mains jointes : la France entière sembla courber sa tête avec lui. Il paroissoit rouler dans son esprit les pensées qui se présentèrent à son aïeul Henri IV, lorsque celui-ci assistoit dans la même église de Saint-Denis, au couronnement de la Reine. « Savez-vous, dit le vainqueur d'Ivry à son confesseur, ce que je pensois tout à l'heure en voyant cette grande assemblée? Je pensois au jugement dernier, et au compte que nous y devons rendre à Dieu. »

Vie du P. Cotton, par le P. d'Orléans.

Les gardes de MONSIEUR portoient le

corps de son fils; leurs casques rapprochés formoient une espèce de voûte mouvante au dessus du cercueil. Mgr le duc d'Angoulême descendit le premier dans le souterrain où il alloit laisser son frère. Ensuite, selon l'antique usage, les hérauts d'armes appelèrent les serviteurs du Prince. « Celui » qui est dedans la fosse, appelle l'un après » l'autre lesdits écuyers qui apportent les » éperons, gantelets, escus, cotte d'armes. » Lors ledit hérault estant dans ladite voûte, » crie par trois fois : Le Prince est mort, » et que l'on prie Dieu pour son âme. »

Du Tillet, *Recueil des Rois de France.*

Les entrailles du Prince ont été portées à Lille, comme pour accomplir les paroles d'Henri IV, rappelées aux Lillois par Mgr le duc de Berry lui-même : *Désormais*, avoit dit le Béarnais aux habitans de Lille, *entre nous, c'est à la vie à la mort.*

Le cœur de S. A. R. fut d'abord déposé à Saint-Denis par M. de Bombelles, évêque

d'Amiens, premier aumônier de M^me la duchesse de Berry. Ce prélat, avant de recevoir les ordres sacrés, combattit auprès du Prince; depuis long-temps il connoissoit le trésor qu'il étoit chargé de présenter aux gardiens de la sépulture royale, et il avoit plus de droit qu'un autre de leur dire : « Le cœur que vous avez devant les yeux » fut le plus noble et le plus généreux qui » existât jamais. »

M^me la duchesse de Berry a depuis réclamé ce cœur comme son bien. Une lettre de M. le duc de Lévis nous fait connoître les dispositions de la Princesse. « La douleur de » M^me la duchesse de Berry est profonde, » mais calme; sa résignation, soutenue par » la piété et la force de son caractère, n'est » plus troublée par ce qui lui rappelle de » cruels souvenirs. J'ai eu dernièrement la » bien triste commission de lui demander » où elle vouloit que fût déposé le cœur du

» Prince. Voici sa réponse : *Mes intentions*
» *sont arrêtées. Je vais faire construire à*
» *Rosny un bâtiment composé d'un pavillon*
» *et de deux ailes ; dans l'une on soignera*
» *des malades, dans l'autre on élevera de*
» *pauvres enfans ; le milieu sera une cha-*
» *pelle où l'on priera pour mon mari.* »

Ce que le Prince chérissoit davantage, c'étoit en effet les enfans et les pauvres : on ne pouvoit mieux placer son cœur qu'entre deux monumens consacrés à ce qu'il aimoit. C'est encore une heureuse circonstance qui fait d'un château de Sully le sanctuaire où reposera le cœur du petit-fils de Henri IV.

CHAPITRE XI.

Portrait du Prince. Conclusion.

Ici finit l'histoire de la vie et de la mort de Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry : il ne nous reste plus rien à dire de ce Prince, si ce n'est quelque chose de sa personne. Il avoit la tête grosse, comme le chef des Capets, la chevelure mêlée, le front ouvert, le visage coloré, les yeux bleus et à fleur de tête, les lèvres épaisses et vermeilles. Son cou étoit court, ses épaules un peu élevées, ainsi que dans toutes les grandes races militaires. Sa poitrine où son cœur battoit sans défiance et sans peur, offroit une large place au poignard. M^gr le duc de Berry étoit de taille moyenne, de même que Louis XIV,

car c'est une erreur de croire que Louis XIV étoit d'une haute stature : une cuirasse qui nous reste de lui, et les exhumations de Saint-Denis, n'ont laissé sur ce point aucun doute. Le Prince dont nous venons d'écrire la vie, avoit la mine brave, l'air de visage franc et spirituel : sa démarche étoit vive, son geste prompt, son regard assuré, intelligent et bon, son sourire charmant. Il s'exprimoit avec élégance dans le commun discours, avec clarté dans les affaires, avec éloquence dans les passions. On retrouvoit dans le duc de Berry le prince, le soldat, l'homme qui avoit souffert, et l'on se sentoit entraîné vers lui par une certaine bonne grâce mêlée de brusquerie, attachée à toute sa personne. Quant à son caractère, il se trouve peint par ses actions à chaque page de cet écrit. Mgr le duc de Berry avoit passé une vie noble, mais oubliée ; il ne lui a fallu que quelques heures

à la fin de sa dernière journée, pour acquérir une gloire que cent triomphes ne lui auroient pas obtenue : récompensé à la fois sur la terre et dans le ciel de ses vertus humaines et de ses vertus chrétiennes, le même moment lui a donné l'immortalité et l'éternité.

Tirons au moins de notre malheur une leçon utile, et qu'elle soit comme la morale de cet écrit.

Il s'élève derrière nous une génération impatiente de tous les jougs, ennemie de tous les Rois ; elle rêve la république, et est incapable, par ses mœurs, des vertus républicaines. Elle s'avance ; elle nous presse ; elle nous pousse : bientôt elle va prendre notre place. Buonaparte l'auroit pu dompter en l'écrasant, en l'envoyant mourir sur les champs de bataille, en présentant à son ardeur le fantôme de la gloire, afin de l'empêcher de poursuivre celui de la li-

berté ; mais nous, nous n'avons que deux choses à opposer aux folies de cette jeunesse : la légitimité escortée de tous ses souvenirs, environnée de la majesté des siècles ; la monarchie représentative assise sur les bases de la grande propriété, défendue par une vigoureuse aristocratie, fortifiée de toutes les puissances morales et religieuses. Quiconque ne voit pas cette vérité, ne voit rien, et court à l'abîme : hors de cette vérité, tout est théorie, chimère, illusion.

Ceux donc qui ne se sentiroient pas attachés à la Famille Royale par tous les sentimens de respect, d'admiration et d'amour, y doivent au moins tenir par leur intérêt personnel. Verser le sang d'un Bourbon, c'est ouvrir les veines de la patrie : dans l'état actuel des choses la légitimité est la vie même de la France. Imaginez, calculez, combinez toutes les sortes de gouvernemens

illégitimes, en dernier résultat vous ne trouverez rien de possible, rien qui vous présente une apparence de durée, une existence tolérable de quelques années, ou même de quelques mois. Les Bourbons retirés, le *droit* disparoît : alors s'ouvre l'immense carrière des *faits* qui tous ont un égal *droit* à vous opprimer. La légitimité est en Europe le sanctuaire où repose la souveraineté par qui seul les gouvernemens subsistent. Violez ce sanctuaire, et la souveraineté n'est plus qu'une divinité sans asile, exposée au milieu des ruines, aux outrages de toutes les ambitions.

Aucune usurpation ne se pourroit accomplir sans faire naître en France la guerre civile, sans fournir un prétexte aux entreprises européennes, sans exposer notre pays aux ravages et aux contentions de la politique étrangère. La nation prétendroit-elle se gouverner elle-même? Elle l'a déjà essayé :

une nouvelle démocratie amèneroit un nouveau bouleversement de propriétés, la destruction de tous les intérêts nouveaux, puisque les anciens sont anéantis. Ah! que ceux qui se sont laissés entraîner à des exagérations populaires, se repentiroient alors! Triomphans le premier jour, le second ils seroient conduits à l'échafaud, la tête encore ornée des couronnes de leur victoire.

Seroit-ce une élection militaire que l'on prétendroit mettre à la place de l'hérédité légitime? Elle eut aussi lieu à Rome cette élection : l'armée nommant son maître, et ne le recevant plus des lois, méprisa bientôt son ouvrage. Les Barbares, introduits peu à peu dans les légions, s'accoutumèrent eux-mêmes à faire des empereurs, et quand ils furent las de donner le Monde, ils le gardèrent.

Si tous les hommes de probité et de

talens se veulent enfin réunir dans un système monarchique, non seulement ils épargneront à la France de nouveaux malheurs, mais ils sauveront l'Europe que menace une grande révolution. En examinant le fond des principes, on s'aperçoit que ce qui nous divise réellement est peu de chose. On cherche moins pour se combattre à agir sur la raison que sur les passions. Tantôt c'est la féodalité, détruite depuis deux siècles, dont on veut faire peur aux peuples; tantôt ce sont les missionnaires qui vont établir la guerre en prêchant la paix. Aujourd'hui c'est une puissance occulte qui combat la puissance visible : triste invention, en vertu de laquelle on se croiroit autorisé à traiter la légitimité de la douleur comme on a traité la légitimité politique ! Mais non : il existe réellement une puissance *occulte* qui répare les erreurs de l'incapacité, comme elle déjoue les

complots du crime. Depuis trente ans, ce gouvernement *secret* a marché auprès de tous les gouvernemens *publics* qui se sont succédé dans notre malheureuse patrie. Placé au dessus de nous dans des régions inaccessibles, nos passions peuvent s'en plaindre, mais elles ne le peuvent renverser. Cette puissance occulte, c'est l'éternelle raison des choses ; c'est cette justice du ciel qui rentre dans les affaires humaines à mesure qu'on s'efforce de l'en bannir ; c'est, en un mot, la Providence, qui n'auroit besoin que de se retirer un moment pour détruire l'ordre de l'univers, et replonger le Monde dans le chaos.

Si la mort de Mgr le duc de Berry devoit nous laisser tels que nous sommes ; si elle ne nous enseignoit rien sur l'excellence du sang de nos Rois, sur le danger des doctrines qui ont produit le crime de Louvel, alors que l'on confie à notre piété les

cendres de notre illustre Prince. Nous irons déposer sur quelques rives lointaines ce germe de la légitimité : la vertu attachée à ces cendres formera bientôt une société des Français qui les auront suivies, et ils échapperont à l'arrêt que le Ciel prononce enfin contre les peuples sans jugement et rebelles à l'expérience.

FIN.

ADDITION.

La lettre suivante nous est arrivée trop tard pour être insérée dans le corps de l'ouvrage. Elle est si belle que nous ne balançons pas à la donner ici par supplément. Elle se rapporte aux expéditions projetées, dont il est question au chapitre V du livre III de la première partie des *Mémoires*.

Lettre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry au comte de la Ferronnays.

Hartwel, 1809.

« Jai reçu hier matin ta lettre d'avant-hier, mon » cher Auguste. Je te remercie de tes bons conseils ; » je trouve dans tout ce que tu me dis assez de sagesse » et de raison, et ce que j'aime encore mieux, j'y » trouve une preuve de plus de ton attachement pour » moi ; mais, mon ami, tes réflexions sont trop tar- » dives et sont inutiles. Tout ce que tu me dis je me le

» suis déjà dit à moi-même : je n'ai jamais partagé ta
» confiance dans le succès de notre expédition, je
» crois fermement que nous marchons à la mort, et
» c'est ce qui fait que je ne veux pas m'arrêter. Tu
» sais trop, mon cher Auguste, les absurdités qui ont
» été débitées sur notre compte ; tu sais combien on
» nous reproche de n'avoir pas combattu avec la
» Vendée, de n'avoir pas mêlé notre sang à celui des
» royalistes : il faut faire taire la calomnie, et tu es
» trop mon ami pour me conseiller le contraire. Tu
» connois mes opinions sur les guerres civiles et ceux
» qui les fomentent ; je me croirois traître au Roi,
» traître à la France, et le plus coupable des hommes,
» si pour ma propre gloire, ou pour mon intérêt per-
» sonnel, je cherchois à la rallumer et à ramener sur
» cette fidèle Vendée les malheurs qui déjà furent le
» prix de son dévouement à notre cause. Mais puisque
» l'on nous assure que, lassés d'être opprimés, les roya-
» listes se décident d'eux-mêmes à reprendre les ar-
» mes, puisqu'ils nous le font dire et qu'ils demandent
» un prince, rien ne m'empêchera d'aller les rejoindre.
» Je combattrai à leur tête, je mourrai au milieu d'eux,
» et mon sang versé au champ d'honneur, abreuvant
» le sol de la patrie, rappellera du moins à la France
» qu'il existe des Bourbons, et qu'ils sont encore dignes
» d'elle. Mon vieux Nantouillet et toi, mon ami, vous
» partagerez mon sort. Je ne vous plains pas, tu seras
» enterré à mes côtés. C'est un moyen très-bon pour
» couvrir ce que tu appelles ta *responsabilité*. Quant
» à ta proposition d'aller avant moi sonder le terrain
» et vérifier les faits, elle n'a pas le sens commun, et
» tu me connois assez pour être bien sûr que je ne
» consentirai jamais à ce que mon ami s'expose pour
» moi à un danger que je ne partagerois pas avec lui.
» Adieu, je serai à Londres après-demain à 5 heures.
» J'irai passer la soirée chez ta belle-mère; nous cau-
» serons de tout cela. Embrasse ta femme et tes deux
» enfans ; je te quitte pour aller à la chasse. »

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRY HORS DE FRANCE.

Pag.

LIVRE Ier. Education et émigration du Prince : sa vie militaire jusqu'à la retraite de l'armée de Condé en Pologne. 1

CHAPITRE Ier. Exposition. . . . . ibid.

CHAP. II. Des Bourbons. 4

CHAP. III. Grandeur de la Maison de France. . . 7

CHAP. IV. Naissance et enfance de Mgr le duc de Berry. 10

CHAP. V. Traits de l'enfance du Prince. 13

CHAP. VI. Émigration de Mgr le duc d'Angoulême et de Mgr le duc de Berry. 16

CHAP. VII. Mgr le duc de Berry à Turin. 19

CHAP. VIII. Départ de Mgr le duc d'Angoulême et de Mgr le duc de Berry pour l'armée des Princes. 23

CHAP. IX. Retraite de Champagne. Le Prince

Pag.

achève son éducation militaire, et va rejoindre l'armée de Condé. 26

Chap. X. Armée de Condé. 29

Chap. XI. Mgr le duc de Berry à l'armée de Condé.. 33

Chap. XII. Suite du précédent. Bravoure du Prince. Sa réparation envers un officier. . . 36

Chap. XIII. Louis XVIII est proclamé à l'armée de Condé. 40

Chap. XIV. Arrivée du Roi à l'armée de Condé. Le Roi est blessé; son sang-froid. Service militaire pour Charette. 43

Chap. XV. Repos momentané des émigrés et de Mgr le duc de Berry. Les observations de ce Prince sur l'Allemagne. 47

Chap. XVI. Lettre de Mgr le duc de Berry à Mgr le prince de Condé. L'armée de Condé se retire en Pologne. Adieux du Prince à cette armée. 50

LIVRE II. Vie militaire du Prince jusqu'au licenciement de l'armée de Condé. 54

Chapitre Ier. Mgr le duc de Berry rejoint l'armée de Volhinie. Hospitalité des Polonais. Le Prince organise le régiment noble à cheval. . ibid.

Pag.

CHAP. II. L'armée de Condé se met en marche pour rejoindre les troupes alliées. Mariage de S. A. R. MADAME et de Mgr le duc d'Angoulême. 58

CHAP. III. Arrivée de Mgr le duc de Berry à Constance avec l'armée. Combat. Retraite. . 67

CHAP. IV. Projet de mariage entre Mgr le duc de Berry et la princesse Christine de Naples. Le Prince va en Italie. 71

CHAP. V. Voyage du Prince à Rome. 74

CHAP. VI. Suite du précédent. Mgr le duc de Berry quitte Rome pour retourner à l'armée. 77

CHAP. VII. Mgr le duc d'Angoulême arrive à l'armée de Condé ; il est rejoint par son frère. Dernier bulletin de l'armée de Condé écrit par Mgr le duc de Berry. 81

CHAP. VIII. Licenciement de l'armée de Condé. 89

LIVRE III. Séjour du Prince en Allemagne et en Angleterre. 92

CHAPITRE Ier. Embarras de Mgr le duc de Berry en Allemagne. Ses lettres. . . . . ibid.

CHAP. II. Mgr le duc de Berry en Ecosse. . . . 100

CHAP. III. Mgr le duc de Berry arrive à Londres. . . . . .

Pag.

Ses foiblesses. Admirable déclaration du Roi et des Princes de la Maison de France. . . . 105

Chap. IV. Vie de Mgr le duc de Berry à Londres. Voyages du Prince. 112

Chap. V. Mgr le duc de Berry essaie de reprendre les armes et de passer en France. Magnanimité du prince de Condé et des Bourbons. 119

Chap. VI. Départ de Mgr le duc de Berry pour Jersey. Séjour du Prince dans cette île. . . . 125

SECONDE PARTIE.

VIE ET MORT DE Mgr LE DUC DE BERRY EN FRANCE.

LIVRE Ier. Première et deuxième restauration. Correspondance de Mgr le duc de Berry et de Mme la duchesse de Berry. Leur mariage. Vie privée du Prince. 133

Chapitre Ier. Arrivée de Mgr le duc de Berry en France. Voyage de Cherbourg à Paris. . . . ibid.

Chap. II. Le Roi à Compiègne. 140

Chap. III. Mgr le duc de Berry est nommé colonel-général des chasseurs. Inspections militaires. Mot du Prince. Pèlerinage de Mgr le duc de Berry à Versailles. 143

Pag.

CHAP. IV. Les cent-jours. Mgr le duc de Berry à Gand. 147

CHAP. V. Retour du Roi. Mgr le duc de Berry préside le collége électoral de Lille. 151

CHAP. VI. Mariage du Prince. 155

CHAP. VII. Arrivée de Mme la duchesse de Berry à Marseille. 163

CHAP. VIII. Lettres du Prince et de la Princesse. Mme la duchesse de Berry décrit les fêtes qu'on lui donne à Marseille et à Toulon. 165

CHAP. IX. Suite des lettres. Mme la duchesse de Berry quitte Marseille, et continue à parler de la France, à mesure qu'elle s'approche de Fontainebleau. 179

CHAP. X. Mme la duchesse de Berry arrive à Fontainebleau. Célébration du mariage à Paris. 188

CHAP. XI. Vie privée du Prince. Anecdotes du cocher, du valet-de-pied et du piqueur. Pension de M. Provenchère. 192

CHAP. XII. Suite de la vie privée. Charité du Prince. 196

CHAP. XIII. Suite de la vie privée. Diverses aventures. 201

Pag.

CHAP. XIV. Suite des aventures. 204

CHAP. XV. Suite du précédent. 211

CHAP. XVI. Mme la duchesse de Berry perd ses deux premiers enfans. Fatalité des nombres. 214

CHAP. XVII. Pressentimens de Mgr le duc de Berry comparés à ceux de Henri IV. 217

LIVRE II. Mort et funérailles du Prince. . . . 221

CHAPITRE Ier. Mgr le duc de Berry est blessé à l'Opéra. . . . . ibid.

CHAP. II. Premier pansement du Prince. . . . 228

CHAP. III. Arrivée de Mgr l'évêque de Chartres, de Mgr le duc d'Angoulême, de MADAME et de MONSIEUR. Second pansement de la blessure. 231

CHAP. IV. Diverses paroles du Prince. Il annonce la grossesse de Mme la duchesse de Berry. Le Prince avoue une faute. 239

CHAP. V. Le Prince fait une confession publique et reçoit l'extrême-onction. Diverses paroles du Prince. 245

CHAP. VI. Arrivée du Roi. Le Prince demande la grâce de son assassin. 252

CHAP. VII. Désespoir de Mme la duchesse de

Pag.

Berry. Mort du Prince. 256

Chap. VIII. Consternation de la France et de l'Europe. Chapelles ardentes au Louvre et à Saint-Denis. 264

Chap. IX. Douleur de la Famille Royale et de Mme la duchesse de Berry. 269

Chap. X. Funérailles de Mgr le duc de Berry. Les entrailles du Prince sont portées à Lille ; son cœur sera déposé à Rosny. 275

Chap. XI. Portrait du Prince. Conclusion. . . 283

Addition. 291

FIN DE LA TABLE.

445080

HF.B Berry, Charles Ferdinand, duc de
B533 Chateaubriand, F.A.R., vicomte de
.Yc Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort.

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED